

PARISE LA DUCHESSE

CHANSON DE GESTE

PARISE LA DUCHESSE

CHANSON DE GESTE

PARISE LA DUCHESSE

CHANSON DE GESTE

Paris. — Imprimé par CH. JOUAUST, 338, rue S.-Honoré.

PARISE
LA DUCHESSE

CHANSON DE GESTE

Deuxième édition, revue et corrigée d'après le manuscrit unique de Paris

PAR

MM. F. GUESSARD ET L. LARCHEY



A PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Editeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, N° 67

MDCCCLX



PRÉFACE.

La chanson de *Parise la duchesse* s'annonce comme un poëme carlovingien :

Seignor, plait vos oïr gloriose chançon ?...
C'est de l'ost Charlemaine, le nobile baron,
Qui conquist mainte terre et mainte region.

Mais le nom du grand empereur ne reparaît pas même une seconde fois dans tout le cours du récit, où il n'est question ni de lui, ni de ses pairs, ni de ses conquêtes. Que signifie donc cette espèce de titre démenti par la suite de l'ouvrage ? Il veut dire, selon nous, que, si l'auteur inconnu de ce poëme ne l'a pas fait rentrer par le sujet dans le cycle carlovingien proprement dit, il a prétendu au moins l'y rattacher par l'analogie de la composition, et placer, pour ainsi dire, dans la même galerie, un tableau de la même école, traité dans le même style et par les mêmes procédés poétiques. C'est ainsi que des

trouvères d'une autre famille ont inscrit le nom du roi Artus en tête de plusieurs poëmes d'aventures où il ne prend aucune part à l'action, ni lui, ni aucun des chevaliers de la Table-Ronde. Dans les deux cas, l'intention a été la même, et de ces annonces menteuses, si on les prend à la lettre, on fait aisément sortir, en recherchant l'esprit qui les a dictées, une vérité qui n'est pas sans intérêt pour la critique C'est qu'autour des deux grands cycles de Charlemagne et d'Artus, et comme dans leur sphère d'attraction, sont venues se grouper un certain nombre d'œuvres qui en forment, pour ainsi dire, les satellites, qui font partie du même système, et que l'historien de la littérature n'en saurait détacher si de l'étude particulière des monuments il veut s'élever à celle des caractères généraux qui les réunissent ou les divisent, et à l'appréciation des mouvements d'idées, des influences d'école, auxquels ont obéi leurs auteurs.

Le poëme de *Parise la Duchesse* est du nombre de ceux qui marquent la transition entre le premier et le second âge de notre littérature romanesque. Il tient encore, et par le choix des personnages et surtout par la forme, à la catégorie des chansons de geste, des récits épiques puisés à la source nationale, et c'est là sans doute ce que l'auteur a voulu marquer dès le début; mais déjà par le fond, par les mœurs, cette chanson se rapproche des poëmes d'aventures, se complique d'incidents variés, se charge d'épisodes et de détails accessoires auxquels la tirade monorime et le vers alexandrin ne semblent plus convenir, et qui s'accommoderaient mieux

de la rime plate et du mètre rapide de huit syllabes.

Le vrai sujet de ce poëme, l'auteur le fait connaître lui-même immédiatement après le faux titre qu'il lui a imposé : « Vous allez ouïr parler « du puissant duc Raymond de Saint-Gilles, au- « quel obéissaient Vauvenice (1), Beaucaire, Ta- « rascon, Valence et les pays d'alentour. Il prit « pour femme la fille du duc Garnier, qui avait « nom Parise et était la plus belle du monde. Ils « eurent un fils, appelé Hugues, qui endura des « peines inouïes dont vous entendrez le récit. »

Le duc de Saint-Gilles, la duchesse et leur fils sont, en effet, les trois personnages principaux de ce roman; mais c'est Parise qui en est l'héroïne, c'est elle surtout qui en fait l'intérêt moral par son courage et par sa résignation dans l'infortune.

Le malheur la poursuit à outrance. Un crime lui a enlevé son père, le duc Garnier; mais les meurtriers du duc voient encore en elle un obstacle à leur ambition et à leur sécurité : ils forment le projet de l'empoisonner. Leur coup manque et n'atteint point la duchesse. Un jeu cruel du hasard le détourne sur le jeune Beuve, le frère chéri du duc de Saint-Gilles. Mais, plus sûrement que le poison, la calomnie réussit à perdre l'infortunée Parise. Elle est accusée de la mort de Beuve par ceux-là mêmes qui en sont cause. Un seul d'entre eux prend sa défense et s'offre à combattre contre ses accusateurs; mais, par la

1. Peut-être Vauvert, non loin de Saint-Gilles, aujourd'hui département du Gard.

plus noire félonie, il se laisse vaincre après un semblant de résistance. Condamnée à mort, Parise se déclare enceinte, et, à force de larmes et de prières, obtient que sa peine soit changée en celle de l'exil. Elle part, accompagnée de dix jeunes chevaliers qui se dévouent à la garde et au service de leur dame. Avant d'avoir trouvé un asile, elle met au monde un fils, et ce fils lui est dérobé le jour même de sa naissance. Elle est réduite, enfin, à devenir nourrice dans la maison du comte de Cologne, où elle demeure pendant quinze ans avec les chevaliers qui l'ont accompagnée, et qui sont entrés aussi au service du comte.

Durant ce temps, le fils de Parise grandit à la cour du roi de Hongrie, qui l'a recueilli, l'a tenu sur les fonts, lui a donné son nom, l'a élevé et veut faire de lui son gendre. Les fils des barons de Hongrie ne peuvent supporter cette fortune de l'enfant trouvé, comme ils l'appellent. Quatre d'entre eux se concertent pour l'attirer dans un guet-apens et lui donner la mort; mais ils périssent eux-mêmes sous les coups du jeune bachelier, qui leur brise la tête avec un échiquier.

Effrayé de sa victoire, et tourmenté d'ailleurs du désir de connaître son père et sa mère, le fils de Parise abandonne furtivement la cour de Hongrie, malgré l'amour qu'il a inspiré à la fille du roi. Il adresse une fervente prière à celui qui guida les mages à Bethléem, et, par une grâce d'en haut, il prend le chemin de Cologne, où il retrouve sa mère. Il entreprend de la venger et de lui rendre son époux et son duché. Il y réussit, et le roi de Hongrie, qui parvient à rejoindre

son filleul, après l'avoir recherché par tous pays, lui fait accepter, à la fin, et sa fille et sa couronne.

Tel est le plan général de l'ouvrage dégagé de ses accessoires, et ce sont là, comme on le voit, les fondements d'un mélodrame bien plus que les bases d'un monument épique. La chanson de Parise n'est pas la seule de ce genre : l'histoire de Berthe au grand pied, et le récit des infortunes de cette autre Berthe qui joue le premier rôle dans le poëme de Macaire (1), sont des compositions du même goût et probablement du même temps. Comparées aux productions de l'époque antérieure, ce ne sont plus sans doute que des œuvres de second ordre ; mais on ne laisse pas d'y trouver encore quelques belles parties, quelques caractères d'un certain relief, quelques traits nobles ou gracieux qui rappellent un meilleur temps et une veine plus heureuse.

Dans notre poëme en particulier nous pouvons signaler deux scènes au moins qui nous semblent bien conçues et d'un bel effet, la première surtout, et c'est le départ de Parise pour l'exil. Il y a là, si nous ne nous abusons, un tableau fort attendrissant et d'un grand sentiment chrétien (2). C'est aussi, à nos yeux, une scène heureusement traitée que celle où la mère reconnaît son fils, et où le jeune héritier du duché de Saint-Gilles repousse les caresses de Parise avec une fierté si émue (3).

1. V. l'esquisse de cette composition dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, IVe série, t. III, p. 408 et suiv.
2. V. ci-après *Sommaire*, p. xxiij, et le texte même, p. 23, 24.
3. *Sommaire*, p. xxiv ; texte, p. 44, 46.

Notre trouvère, sans doute, n'était pas un grand maître; mais il a esquissé, sinon peint, les différents personnages de cette composition d'une main qui ne manquait pas d'habileté. Le caractère de Clarembaut, ce noble vieillard, si dévoué à sa dame, est celui qu'il nous paraît avoir le mieux tracé et qui nous satisfait le plus. Nous lui savons bon gré aussi de nous avoir montré le duc de Saint-Gilles aux prises avec le maire et les bourgeois de Vauvenice. C'est une page de l'histoire de son temps qu'il a pu reproduire d'après nature.

Nous sommes forcés d'avouer, en revanche, que certaines parties de ce poëme sont d'une étrange faiblesse. Rien de plus sot, par exemple, et de plus mal imaginé, que la bourde grossière au moyen de laquelle un des douze traîtres qui entourent le duc Raymond vient abuser de la crédulité de son seigneur pour perdre la duchesse. Mais, en pareille matière, cette pauvreté d'imagination est générale au moyen âge: les trames des Alori, des Hardré, des Macaire et autres scélérats de la famille de Ganelon, sont presque toujours ourdies d'une façon déplorable, et nous montrent la niaiserie la plus achevée unie à la plus odieuse perversité. Tel était encore le caractère du traître dans les mélodrames du commencement de ce siècle, et l'on voit bien par là que la littérature populaire conserve longtemps ses types tels que l'art primitif les lui a transmis.

Les trouvères n'éprouvaient pas ce besoin d'originalité qui tourmente si fort les poëtes de notre temps. Aussi tombaient-ils facilement dans

l'imitation, et de l'imitation dans le plagiat. C'est ainsi que, dans la scène tragique où le fils de la duchesse se défend si vaillamment contre quatre adversaires et vient à bout d'eux sans autre arme qu'un échiquier, l'auteur de *Parise* s'est souvenu évidemment du poëme d'*Ogier le Danois* et de la querelle qui se termine par la mort de Baudoin. Il a fait un autre emprunt, à peine dissimulé, au poëme de *Gaydon*, qui lui a fourni tout au long l'histoire de la tentative d'empoisonnement à laquelle Parise échappe comme par miracle. A comparer les deux récits, on s'aperçoit que c'est notre poëte qui est le plagiaire, tant la copie est inférieure à l'original, tant la reproduction est grossière et maladroite.

Il ne paraît pas que la chanson de Parise ait joui au moyen âge d'une popularité fort étendue. Nous n'en saurions signaler aucune imitation, aucune traduction, dans les littératures étrangères. Dans la nôtre, nous ne voyons que deux ouvrages où il y soit fait allusion. Le premier est le poëme de *Gaufrey*, qui donne pour père à Raymond de Saint-Gilles l'un des douze fils de Doon de Mayence, Morant de Riviers :

Morant fu le .x^e^. de Riviers, le preudon;
Icheli si fu pere au riche duc Raimon,
A cheli de Saint Gilles, qui fu pere Hugon.

(GAUFREY, p. 4, éd. Guessard et Chabaille.)

Le second de ces ouvrages, dont le titre même n'est pas exactement connu, est un vaste poëme de 24,000 vers environ, dont le héros est Tristan de Nanteuil, et dont l'unique manuscrit,

conservé à la Bibliothèque impériale, y porte le nº 7553⁵ du fonds Colbert (1). Le manuscrit date du XVᵉ siècle; mais rien n'indique ni le temps où le poëme a été composé, ni le nom de son auteur, auquel la chanson de *Parise la Duchesse* était très familière, car il en fait mention plus d'une fois, et s'attache à en faire connaître les principaux personnages par les renseignements les plus précis sur leur extraction, comme s'il avait vécu dans leur commerce.

Il nous apprend, d'abord, que l'époux de Parise, le duc Raymond de Saint-Gilles, était fils de Tristan de Nanteuil et petit-fils de Gui de Nanteuil, par conséquent de la geste ou famille héroïque de Doon de Mayence. La mère de Raymond était Blanchandine, fille de Galafre, roi d'Arménie, à laquelle Tristan de Nanteuil s'était uni après l'avoir enlevée.

Celle nuyt engendra Tristan le duc Raymon,
Qui ot de Valvenise la duchesse en son non :
Parise fut clamée la dame de renon.
Et pour ce en fut duc de la grant region,
Ainsy que vous orrés es vers de la chançon,
Et fut duc de Saint Gille et sire d'Avignon,
Car la terre lui vint de son estracion (2).

En effet, d'après le poëme de Tristan, Ray-

1. Nous devons les renseignements que nous en tirons à l'obligeance de M. Paul Meyer, élève distingué de l'Ecole des chartes, qui a eu le courage de lire d'un bout à l'autre le poëme de Tristan de Nanteuil, jusqu'alors dédaigné malgré son apparence volumineuse, ou peut-être à cause de cette apparence.

2. Fol. 66 vº. — Sur le baptême de Raymond, v. fol. 89 vº.

mond tenait cette terre de son arrière-grand'-mère, Aye, dame d'Avignon.

D'après le même poëme, Parise était fille de Garnier, duc de Valvenice, et d'Honorée, fille de Margaffier, roi de Rochebrune :

La femme au riche duc, c'on clamoit Honorée,
Jut d'enffant en son lit, là estoit bel parée,
C'estoit d'une meschine, Parise fu clamée.
Puis se di l'ot Raymons qui tant ot renommée :
Fils fu de Blanchandine, et s'en fist l'engendrée
Le sauvage Tristan (1).....

L'auteur de *Tristan de Nanteuil* possède si bien la chanson de Parise qu'il semble toujours sur le point de la réciter, par exemple dans ce passage :

Or commance chançon, ains telle n'oyst on,
Trestoute dessendant au riche duc Raimon,
Le seigneur de Saint Gille et de tout Advignon :
La terre lui venoit de son estracion.
Et de Parise orrés la duchesse au crin blon ;
Qui fu fille Renier (sic) *le seigneur de Dijon,*
Qui tint de Valvenise la maistre mencion,
Que le duc de Saint Gille espousa à baron,
Qui souffrir lui fé ist mainte percussion
Et l'enchassa de lui à tort et sans raison.
Et s'estoit la duchesse ençainte de Hugon,
Qu'elle perdi au bois par grande trahison (2).

Et ailleurs :

Or dirai de Tristan, commant il s'avisa

1. Fol. 73 vo. — D'après la chanson de Parise, le père de la duchesse était Garnier de Nanteuil.
2. Fol. 127 vo.

Pour aller celle querre que loyaulment ama,
Blanchandine la belle, où tant de beauté a,
De quoy Raymons yssy, qui Parise espousa,
Et Beuves ung scien frere, c'un lerres enherba,
Ens ou despit Parise, qui mains maulx endura (1).

Ce Beuves, qui meurt si malheureusement du poison destiné à Parise, n'était point le frère utérin du duc Raymond : c'est encore ce que nous apprenons du même auteur, grand généalogiste, comme on peut le voir. Une païenne convertie, du nom de Florine, fut la mère de Beuve. Elle écrivit un jour à Tristan pour le prier de la venir voir, en lui indiquant ainsi l'objet du rendez-vous :

« *Et vous feray seigneur de mon riche royon,*
« *Et de mon corps aussy sans nulle trahison.* »

Le poëte ajoute :

Seigneurs, depuis y vint, sy con lisant trouvon,
Sy espousa la dame, là engendra Beuvon,
Qui fu frere le duc c'om apela Raymon,
Que ly fel traïteur, que ja n'ayent perdon,
Ens ou non de Parise pour la destrucion
Envoierent les pommes en la salle à bandon,
S'en mourut le vassal par la malle poison,
Dont Parise ot depuis telle destruction
Qu'à tort en fut chassée de la grant region (2).

Le mariage de Florine et de Tristan est raconté dans le plus grand détail :

En la chambre léans fut la joie essaucie :

1. Fol. 174 v°.
2 Fol. 242.

La nuyt furent ensemble en menant doulce vie,
Couchant entre deux bras par amour conjouye.
Et celle qui estoit et moult gente et jolie
Souffry très liement toute la maladie.

. . . .

Là engendra Tristan en la dame adrecie
Ung fils preu et vaillant, sy con l'istoire crie;
Beuvon fut appellés (1).....

Toujours d'après la même autorité, Beuve avait trente-deux ans lorsqu'il mourut :

.XXXII. ans vesqui, mais par losengerie
Fut l'enffes enherbés dont je vous signiffie (2).

De plus, il était marié avec une certaine Margalie, qui avait d'abord été la femme d'un païen nommé Clariant :

Mais puis fut es sains fons levée et baptisie,
Et fut femme Beuvon à la chere hardie,
Le frere au duc Raymon, qui tant ot seignorie (3).

Parise était la sœur utérine de Doon, le bâtard de Nanteuil (fils de Gui), lequel était lui-même oncle de Raymond, et

... sa sereur donna par grande seignorie
A Raymon son nepveu, qui la chere ot hardie,
Le fils au roy Tristan, le seigneur d'Ermenie (4).

1. Fol. 275.
2. Fol. 275.
3. Fol. 317.
4. Fol. 275.

Le mariage du duc de Saint-Gilles avec Parise est ainsi jugé par notre auteur :

Puis l'ot le duc Raymon à per et à mouller ;
Mais mieulx venist Parise prins éust ung bergier,
Car puis lui fist souffrir à tort grant encombrier (1).

Il nous assure que le fils de Raymond et de Parise alla en terre sainte avec Godefroi de Bouillon :

Son fils ot non Hugon de Saint Gille le grant,
Sire de Valvenise, la seignorie tenant,
Qui avec Godeffroy alla la mer passant,
Ainsi qu'avés oy recorder ou romant (2).

Enfin il nous raconte comment Raymond était venu à bout, non sans peine, d'entrer en possession de la seigneurie de Vauvenice et d'Avignon. Il y était parvenu surtout par l'intercession de Saint-Gilles auprès de Charlemagne, lequel avait mis la main sur cette terre restée sans seigneur.

Voilà, certes, d'amples renseignements, et encore ne citons-nous pas tout. Nous regrettons vivement de ne pouvoir nous montrer aussi bien informés que l'auteur de *Tristan de Nanteuil* sur des points beaucoup plus importants, tels que le nom du trouvère qui nous a laissé la chanson de Parise, et l'époque à laquelle il composa son poëme. Ce nom est inconnu ; cette date ne peut se fixer que par conjecture, et il nous semble raisonnable de la mettre aux environs de l'an

1. Fol. 300 v°.
2. Fol. 320.

1200, plutôt en avant qu'en arrière. Le premier éditeur de ce poëme, M. de Martonne, le croit antérieur à celui d'*Aye d'Avignon*. Nous aurions peine à partager cette opinion, malgré les arguments au moins spécieux sur lesquels elle s'appuie, et que le lecteur curieux pourra mieux apprécier lorsque le poëme d'Aye sera publié (1).

La seule chose sûre, c'est que l'unique manuscrit de la chanson de Parise est du XIIIe siècle. Ce manuscrit, in-4° sur vélin, d'une écriture à deux colonnes, est conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 7498³ du fonds de Colbert, dont il porte les armes sur les deux plats de sa reliure. Il a été décrit en détail et par M. Francisque Michel, qui s'est servi de ce volume pour son édition du roman de *La Violette*, et par le premier éditeur de Parise (2). Nous nous bornerons donc à rappeler qu'il renferme, outre notre poëme : 1° le roman de *Cligès*, 2° celui de *Placidas*, 3° *La Prise de Jérusalem*, 4° la chanson de *Girart de Vianne*, 5° le roman de *La Violette*, 6° le roman de *Florimont* ou de *Philippe de Macédoine*. Le poëme de Parise y occupe les vingt premiers feuillets et le recto du vingt-unième.

Ce manuscrit n'est pas bon, sans doute, mais nous ne le jugeons pas aussi sévèrement que le premier éditeur. Nous pensons, comme lui, qu'on peut reprocher au scribe quelques omissions, et nous avons signalé dans nos notes les passages qui peuvent justifier ce reproche. Nous ajouterons même que, dans ce manuscrit, les lois de l'an-

1. V. la préface de la première édition, p. XII-XIV.
2. V. les préfaces de ces deux publications.

cienne déclinaison ne sont guère bien observées ; mais nous ne nous étonnerons pas de n'y point trouver une orthographe régulière, d'abord parce que cette orthographe n'existe en France que depuis peu de temps, et en second lieu parce que le dialecte dans lequel le poëme a été écrit primitivement ou récrit par le copiste devait entraîner beaucoup d'accidents d'écriture correspondant aux accidents d'une prononciation qui n'était point assurément celle de Paris.

Ce dialecte est le même, croyons-nous, que celui du poëme de *Floovant*, c'est-à-dire le dialecte lorrain, quoiqu'ici les caractères en soient beaucoup moins marqués. Mais, en revanche, certains indices semblent confirmer cette attribution : par exemple, l'orthographe du mot *broche* (de *brocher*, piquer), écrit *broje;* celle du mot *sage*, écrit *saches*, et, à l'inverse, celle du mot *sache* (de *sacher*, tirer), écrit *sage*. Ce sont là, à nos yeux, des traces de prononciation germanique, que l'on retrouve encore aujourd'hui dans le français lorrain [1].

Nous avons essayé de restituer les passages évidemment fautifs de notre texte avec toute la circonspection que nous croyons nécessaire en cette délicate matière; mais toujours nous avons fait connaître la leçon du manuscrit. Certaines corrections même ne sont proposées qu'en note, et non intercalées dans le texte, par un scrupule que quelques personnes jugeront peut-être excessif, mais auquel nous renoncerons difficilement tant que l'étude des dialectes ne sera pas plus avancée.

1. V. les notes sur le vers 5 de la p. 23 et sur le vers 34 de la p. 38.

Aussi déclarons-nous que ce n'est pas toujours à titre de correction, mais seulement pour faciliter la lecture et éviter des confusions, que nous avons çà et là introduit entre [ ] des lettres telles que l'*n*, qui manque presque constamment ici dans certains mots où ailleurs on est habitué à le trouver. Cet *n* sans doute se prononçait peu ou point, comme celui de *monsieur* aujourd'hui; il n'en était pas moins utile de le suppléer pour éviter, par exemple, la confusion de *duc* et de *dunc* (donc), c'est ce que nous avons fait.

La première édition de ce poëme a paru en 1836 dans la collection intitulée : *Romans des douze pairs de France*, où elle porte le N° IV. En voici le titre exact : LI ROMANS DE PARISE LA DUCHESSE, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque royale, par G. F. de Martonne, de la Société royale des antiquaires de France, etc. Paris, Techener, pet. in-8° de XXIV et 236 pages.

Cette édition, que les bienséances nous interdisent d'apprécier, l'a été par M. Paulin Paris dans la savante notice qu'il a consacrée au poëme de *Parise la duchesse*, et qui fait partie de l'*Histoire littéraire de la France* (T. XXII, 659-667).





SOMMAIRE.

Raymond, duc de Saint-Gilles, était un puissant seigneur à qui obéissaient Vauvenice, Beaucaire, Tarascon, Valence et les pays d'alentour. Il prit pour épouse la fille du duc Garnier de Nanteuil, qui avait nom Parise, la plus belle femme qui se pût voir. Dieu leur donna un fils appelé Hugues, qui endura des peines inouies dont cette chanson fait le récit.

Il y avait à Vauvenice douze pairs, douze traîtres de la race de Ganelon, qui avaient déjà fait périr leur seigneur, le duc Garnier. Ils se réunirent un jour en conseil, et Béranger, l'un d'eux, leur parla ainsi : « Seigneurs, nous avons fait mourir Garnier ; mais il a laissé une fille que Dieu maudisse, qui est à cette heure la femme du puissant duc Raymond. Nous ne pouvons la laisser vivre ; car, si elle découvre que nous avons fait périr son père, elle nous fera pendre ou brûler. Il faut donc faire une chose qui nous importe grandement à tous : c'est de l'empoisonner. J'ai une fille, la plus belle du monde, que nous ferons épouser au duc Raymond, en lui promettant des monceaux d'or, et avant l'Ascension nous serons tous

ses pairs et compagnons. — Mais comment empoisonner la duchesse? demande l'un des traîtres. — Je vais vous le dire, répond Béranger. Quand j'étais petit, je fus mis à l'école à Saint-Paul de Ravane; là, j'appris d'un vieux lépreux le secret d'un poison qui est le plus terrible du monde. Nul n'en saurait avaler que les yeux ne lui sortent aussitôt de la tête. J'en ai à mon hôtel; nous en ferons porter à la femme de Raymond, et par ainsi nous ne courrons plus le risque d'être mis en accusation. » — La proposition de Béranger est adoptée d'une commune voix, et les traîtres se mettent à l'œuvre sans retard. — Trente belles pommes sont imbues du subtil poison et portées à la duchesse par un valet chargé de lui offrir ce présent, mais sans dire de quelle part. — Le message est rempli, le présent agréé, et le messager, à son retour, est précipité par les traîtres dans un puits où il se brise la tête. P. 1-4.

Parise s'apprête à goûter aux fruits; mais, dans le même temps, elle voit arriver Beuve, un jeune et beau chevalier, frère de son époux : « Soyez le bienvenu, sire Beuve, lui dit-elle; asseyez-vous près de moi et mangeons de ces pommes. — Volontiers, Madame », répond Beuve. — Il prend une pomme, il la pèle, il en mange. Au même instant les yeux lui sortent de la tête, et il tombe frappé de mort. — A cette vue, Parise s'évanouit. Revenue à elle, elle se lamente et s'effraye : que dire au duc Raymond? — « S'il vient céans, nous sommes perdues! » s'écrie Eglantine, une de ses chambrières. — Par le conseil et avec l'aide d'Eglantine, Parise fait disparaître le corps de Beuve en le jetant dans la rivière qui coule au pied du château. Mais des pêcheurs le recueillent et le rapportent à la ville. — Le duc ne tarde pas à apprendre la

douloureuse nouvelle, et bientôt il a sous les yeux le corps de son frère, dont les doigts roidis retiennent encore la pomme qui lui a donné la mort. Cette pomme, jetée dans un coin, est mangée par un porc qui crève aussitôt. C'est pour Raymond la preuve d'un crime qu'il jure de punir par un terrible châtiment. P. 4-6.

Nouvelle réunion des traîtres. — Beuve est mort et Parise leur a échappé. Elle est grosse et peut mettre au monde un fils qui serait un jour son vengeur. Comment sortir de ce péril? — Aumanguin, fils d'Hardré, propose un moyen qu'il se charge de faire réussir. Déguisé en pèlerin, il abusera Raymond par de fausses révélations, et perdra la duchesse. — En effet, après s'être rendu méconnaissable, il va trouver le duc et lui donne à entendre qu'il peut faire connaître l'auteur d'un crime affreux, mais qu'il n'ose. Rassuré par Raymond, il lui fait un récit mensonger où il accuse Parise du meurtre de Beuve. — Fureur de Raymond. — Il se saisit d'un couteau et en veut frapper la duchesse, qui demande merci et proteste de son innocence. — Seul, un jeune écuyer du lignage de Parise ose prendre sa défense. « Vous en avez menti! » dit-il à Aumanguin; et d'un coup de bâton il l'étend roide mort. Raymond donne l'ordre de jeter en prison le jeune écuyer, et jure de le faire périr sur le même bûcher que Parise. P. 6-9.

Les traîtres tiennent encore conseil pour assurer le succès de leur crime. Milon, l'un d'eux, chambellan de la duchesse et comblé de ses bienfaits, s'offre à la livrer par la plus noire félonie. Il se déclarera son champion lorsque ses accusateurs en appelleront au jugement de Dieu, et, après un semblant de résistance, il s'avouera vaincu. — « Bien parlé! » s'écrient les traîtres, et aussitôt ils se mettent à l'œuvre. — Bé-

ranger est l'accusateur : « Ta femme a tué ton frère, dit-il au duc, aussi vrai que Dieu est né. C'est elle qui lui a donné la pomme qui l'empoisonna; j'en suis assuré, et suis prêt à le prouver par les armes contre tout chevalier qui m'oserait contredire. » — Milon relève le défi, et le duc, qui aime encore Parise et voudrait la trouver innocente, se laisse prendre aux apparences : « Défendez ma femme, s'écrie-t-il, et je vous donnerai de grand cœur une cité. » — Parise accepte Milon pour défenseur, et se rend au moutier, où elle prie Dieu de lui être favorable. Elle va aussi faire part de sa peine au vieux Clarembaut. C'était un homme d'un grand sens, père de quatorze chevaliers, et dont les conseils avaient eu jadis de l'autorité, mais qui depuis longtemps vivait délaissé : car il était infirme et avait perdu ses richesses. — A la vue de la duchesse, le vieillard s'étonne : « D'où venez-vous, Madame, et qui vous amène ici? Jeune comme vous l'êtes, comment vous vois-je toute seule? Si le duc l'apprenait, il vous en saurait mauvais gré. » — Parise lui répond en pleurant par le récit de son malheur. Elle lui nomme ceux qui l'accusent, et Milon, qui a pris sa défense. « Hélas! s'écrie le vieillard, vous êtes perdue! Les traîtres qui ont fait mourir votre père ne sauraient vous aimer, et Milon est de leur race. Il se laissera vaincre, se fera racheter par sa riche parenté, et vous serez brûlée; mais je me ferai porter au conseil du duc, et, si l'on m'en croit, ils seront tous pendus, les traîtres! P. 9-12.

Cependant, Milon prépare sa trahison. Il brise sa lance, il brise son épée, et en rejoint les tronçons avec de la cire de façon à ce qu'ils ne puissent soutenir le premier choc sans voler en éclats. C'est lui qui entre le premier au moutier pour assister

à la messe qui précède le combat, et où le duc fait une riche offrande à saint Gilles, qu'il implore en faveur de Parise. — Après la messe, voici venir Clarembaut, qui s'est fait apporter au palais du duc. Les traîtres le redoutent, car ils le savent loyal et ennemi des parjures. « Sire duc de Saint-Gilles, dit le vieillard à Raymond, de qui tenez-vous cette bonne cité, et le fief, et tout l'héritage ? De Monseigneur Garnier, dont je vois ici les meurtriers. Vous avez sa terre en garde, vous avez sa fille à défendre, et voici qu'aux yeux de tous vous accusez la duchesse de trahison; et c'est Milon qui la défend, le traître prouvé ! Vous savez bien qu'il est de mauvais lignage : il n'a jamais fait que le mal, et vous le verrez encore demain s'avouer vaincu de son plein gré. J'ai un fils, Girart, homme de cœur et de sens, qui défendra Madame, si vous le trouvez bon. S'il ne vient à bout du traître, qu'on le pende aux fourches, qu'on le mette en croix. — Clarembaut, dit le duc, laissez-moi. Vous m'avez mainte fois mis en peine et en souci, et, dût-on me couper les membres, je ne pourrais me résoudre à vous aimer. Hors d'ici, et retournez à votre hôtel. — Il est donc vrai, s'écrie le vieux Clarembaut, que les anciens sont mis de côté et doivent céder le pas aux traîtres ! » — Il s'éloigne, et le duc fait amener sa femme sur la place. P. 12-14.

Préparatifs du combat. — Serments de Béranger et de Milon sur les châsses de saint Martin, de saint Gilles et de saint Firmin. — Milon est armé par les soins du duc et de la duchesse. Il refuse l'épée qui lui est offerte et n'en veut d'autre que la sienne. — Au moment de mettre les champions aux prises, le duc rappelle à Milon les paroles de Clarembaut, et le

menace de mort s'il se laisse vaincre. Mais malgré les menaces, malgré les promesses de Raymond, Milon n'en persiste pas moins dans sa trahison. Au premier coup qu'il reçoit, sa lance vole en éclats. Il saisit son épée, elle se brise. Les sangles de sa selle se détachent; il se laisse tomber de cheval et crie merci à son adversaire, qui fait mine de le frapper. Mais les gardes du camp le saisissent et l'amènent au duc, qui a juré de le faire pendre s'il se rendait. C'est en vain que tous ses complices offrent pour le sauver une rançon de quinze sommiers chargés d'or: rien ne peut fléchir le duc, et Milon est pendu sur l'heure. Après ce supplice, le duc ordonne celui de la duchesse. « Sire, lui dit-elle, je ne suis point coupable, et je suis enceinte; vous ne pouvez me faire périr sans grand péché. Tenez-moi en prison à l'hôtel, chez Gautier, ou chez un bourgeois pauvre, où je n'aurai chaque jour qu'un quartier de votre pain. Quand l'enfant sera né, faites le baptiser, et, après mes relevailles vous me ferez couper la tête, ou je deviendrai nonne dans quelque abbaye, et là je prierai Dieu qu'il vous garde de mort et de malheur. » Mais Raymond ne se laisse point attendrir. Par son ordre, la duchesse est traînée au bûcher qui l'attend. Elle lui pardonne cependant, et, pour dernière grâce, demande et obtient un confesseur. Elle jette les yeux sur un évêque à barbe blanche; c'est Beuve, fils de Gérard, de la famille des traîtres, et qui vient de voir périr son neveu Milon. Elle l'appelle et se confesse à lui. A peine l'a-t-il entendue qu'il s'écrie: « Sire duc de Saint-Gilles, brûlez cette putain; elle a tué votre frère aussi vrai que Dieu est né; elle vient de me l'avouer. » A ces mots, un clerc se lève; on le nomme Guillaume de Lausanne: bénie soit l'heure où il fut engendré!

« Sire duc de Saint-Gilles, s'écrie-t il, je suis prêt à prouver que cet évêque a mérité d'être jeté dans les flammes pour avoir accusé la duchesse sur sa confession. » C'est aussi le sentiment de Raymond : l'évêque est brûlé par son ordre sur le bûcher allumé pour Parise. Les diables et les malins esprits emportent l'âme du méchant. P. 14-21.

A la fin, Raymond se laisse attendrir; il fait grâce de la mort à la duchesse et change sa peine en celle de l'exil. — Touchants adieux de Parise à son époux. — Au moment de son départ, le duc s'évanouit. — Béranger s'empresse de faire crier la sentence de bannissement qui défend, sous peine de mort, de donner un denier à la duchesse. C'est à Clarembaut que Parise va d'abord demander asile. Le vieillard cherche à la relever de son abattement. « Dame, lui dit-il, ne vous laissez point aller à votre douleur. Pour l'amour de Garnier, votre père, qui était un sage baron et qui se montra si bienveillant pour moi, dix de mes fils vont vous accompagner dans votre exil. » Clarembaut fait venir ses quatorze enfants, et, s'adressant aux dix aînés : « Vous allez me jurer, leur dit-il, que d'ici à quinze ans vous garderez ma dame, et ne lui ferez défaut ni à tort ni à droit. Portez grand respect à l'enfant qui naîtra d'elle; vous serez ses hommes et il sera votre défenseur. Allez, et que Dieu vous protége. » — Départ de la duchesse et des jeunes chevaliers. — Ils sortent de l'hôtel après minuit. En passant devant la tour du château, Parise prie ses compagnons de l'attendre un instant : elle veut revoir encore une fois son seigneur. Vainement cherchent-ils à l'en détourner, elle met pied à terre, entre au palais et pénètre jusqu'à la chambre du duc. La fatigue de la douleur a assoupi Raymond. A côté de

lui brûlent deux grands cierges. Parise n'ose l'éveiller; elle le baise doucement au visage, et faisant le signe de la croix sur son époux endormi : « Sire duc de Saint-Gilles, dit-elle, que Dieu vous sauve! nous voici séparés à toujours, vous et moi. Vous ne me reverrez jamais. » A ces mots, le cœur lui manque; elle s'affaisse sur elle-même, n'ose crier, se relève bientôt, descend les degrés de marbre, rejoint ses compagnons et part. — Après un long voyage, elle arrive en Hongrie. Là, au milieu d'un grand bois, elle se sent prise des douleurs de l'enfantement. Hélas! pas une femme à qui elle puisse parler! Dans sa détresse, elle invoque notre Seigneur, et met au monde un fils qui porte sur l'épaule droite une croix royale. — Détails anticipés sur l'avenir du nouveau-né. P. 22-26.

La duchesse ne peut aller plus loin; les fils de Clarembaut lui font un abri et un lit de feuillage au bord d'un ruisseau où elle baigne son enfant. — Trois larrons errant par le bois ont aperçu Parise et sa suite, et ont attendu jusqu'à la nuit le moment de les dépouiller. Ils ne peuvent rien enlever aux chevaliers, qui se gardent bien ; mais ils réussissent à s'approcher du lieu où repose la duchesse, et croyant, dans l'obscurité, se saisir de quelque précieux bagage, ils lui dérobent son enfant. — Désespoir de Parise, lorsqu'à son réveil elle ne trouve plus son fils à côté d'elle. Les chevaliers partagent sa douleur et recherchent inutilement l'enfant. - Les larrons l'ont porté au roi de Hongrie : « Voici, lui disent-ils, notre seul butin depuis plus de sept semaines que nous sommes en course. L'enfant n'a pas plus d'un jour ; faites-le baptiser, beau sire ; nous l'élèverons, et, quand i sera grand, nous lui apprendrons à voler. » — Le

roi le prend en si grande amitié qu'il lui veut servir de parrain et lui donne le nom de Hugues, qui est le sien. P. 26-28.

Cependant, au bout de quelques jours, Parise est en état de continuer sa route. A force de cheminer, elle arrive à Cologne, et se rend au grand moutier Saint-Pierre, où elle trouve le comte Thierri, sire de Cologne et de tout le pays. Le comte veut savoir qui est cette belle dame, si bien accompagnée. « Sire, lui dit la duchesse, je suis une pauvre fugitive; mon père a été tué il y a sept mois, et je n'ai pu rester dans mon pays. J'avais un enfant qui m'a été dérobé, et je cherche maintenant une maison où je puisse entrer comme nourrice. — Dame, répond le duc, soyez la bien venue; j'ai un enfant que vous me garderez, le petit Antoine, c'est ainsi qu'on l'appelle. Je ferai richement équiper vos hommes et les prendrai à mon service, s'ils y consentent. » — Parise accepte, et de dame la voilà devenue nourrice. P. 28-29.

Pendant qu'elle élève l'enfant du comte, son fils est élevé par le roi de Hongrie. A l'âge de quinze ans, il commence à s'instruire dans les lettres, puis il apprend à jouer aux dés et aux échecs, et si bien que personne ne l'eût pu mater. Il sait aussi manier un cheval et se servir de l'écu et de la lance. Le roi, qui le chérit plus que tout après Dieu, réunit un jour ses barons et leur annonce son dessein de le prendre pour gendre et pour héritier de sa couronne. Mais un cousin de Ganelon, de Béranger et d'Hardré, Gontagle de Lausanne, s'indigne que le roi, entouré comme il l'est de ducs et de comtes de haut parage, veuille donner sa fille à un enfant trouvé. Il faut s'assurer au moins qu'il est gentilhomme. Que le roi le fasse éprouver par ses trois larrons, qui lui

proposeront de s'unir à eux pour enlever le trésor de la couronne; s'il est de noble parenté, il n'en prendra pas un denier. — Le roi hésite, mais finit par consentir à cette épreuve. — Indignation du jeune Hugues lorsque les trois larrons veulent l'associer à leur méfait. — Il cède, cependant, sous le coup de la menace, et, malgré lui, est introduit par les larrons dans le trésor du roi, où il se borne à prendre trois beaux dés d'ivoire. — Le roi soupire en l'apprenant, mais il espère encore que le jeune homme s'amendera. — C'est au moutier, où le roi fait mander son filleul, que le larcin est dénoncé publiquement par Gontagle de Lausanne, qui feint d'ignorer le coupable et de le rechercher. « Seigneurs, s'écrie Hugues, c'est moi qui ai les dés que le roi a perdus; je les ai pris dans le trésor où trois larrons m'ont conduit de force; mais, quant au reste, Dieu m'est témoin que je n'en ai pas la valeur d'un bouton. Voilà la vérité; que le roi dispose de moi à son gré. » — Ravi de cet aveu, le roi dit à Hugues : « Beau filleul, vous épouserez ma fille, et, après moi, vous aurez mon royaume. » Hugues lui rend grâce tout haut, mais tout bas il forme le dessein de fuir pour rechercher son père et sa mère. Il ne peut supporter qu'on l'appelle enfant trouvé. — Portrait de Hugues. — C'est le plus beau chevalier de la chrétienté. Aussi, quand le roi annonce à sa fille qu'il veut le lui donner pour époux, la pucelle lui répond : « Sire, Dieu vous en sache gré. » P. 29-35.

Pendant que Hugues gémit sur son sort, et veut échapper par la fuite aux mépris qui l'accablent, les fils des barons complotent sa mort. Ils ne peuvent songer sans honte que cet enfant trouvé va devenir leur seigneur. Le fils de Gontagle leur propose un

moyen de s'en délivrer. « Attirons-le, dit-il, dans une salle basse, comme pour jouer aux échecs, et là appelons-le bâtard; il est fier et hardi, il voudra en venir aux mains avec nous; ayons chacun un couteau acéré, et qu'il soit mis à mort. » — Comme s'il pressentait leurs mauvais desseins, Hugues hésite à accepter leur invitation. « Il est étranger, dit-il, et ne voudrait pas qu'on le lui rappelât. S'il entendait quelque parole qui ne fût pas à son gré, par saint Pierre, il en tirerait vengeance. — Nous n'aurions garde de t'outrager, répondent les jeunes damoiseaux; nous te devons, au contraire, service et hommage, puisque tu seras notre seigneur, et que le roi veut te donner sa fille. » Sur ces assurances, Hugues accepte, et le jeu s'engage. — Après avoir maté tous ses adversaires, Hugues se refuse à profiter de son avantage: « Seigneurs, dit il, apprenez de ce jeu plus que vous n'en savez; je vous en donnerai volontiers des leçons, mais je ne veux pas un denier de votre argent. » A ces mots, il les voit changer de couleur et tirer leurs couteaux. « Quel est votre dessein? demande-t-il; si je vous ai rien fait, je suis prêt à réparer mon tort. — Fils à putain, répond l'un des damoiseaux, tu as été apporté d'un bois par des larrons, et tu ne connais ni ton père ni ta mère. — C'est la vérité, dit Hugues, mais par Dieu, je vous ferai payer votre *fils à putain*. » Et aussitôt, de son poing carré, il frappe le fils de Gontagle entre le front et le nez, et lui fait jaillir les yeux de la tête. Les autres l'assaillent et le blessent avec leurs couteaux. Hugues se défend avec l'échiquier et leur brise la cervelle. Après cette vengeance terrible, il se prend à songer au châtiment qui l'attend, lui étranger, qui vient de tuer les fils de quatre barons du pays. Il tire après lui les

portes de la salle où gisent ses adversaires, court à l'écurie, y selle un cheval et part. — Il rencontre la fille du roi qui l'arrête : « Bel ami, où donc allez-vous ? — Dame, lui répond Hugues, vous saurez la vérité. Je viens de tuer dans cette salle quatre meurtriers qui m'ont assailli avec leurs couteaux. Ils sont fils de comtes et de haut lignage ; si je demeurais, le roi me punirait de mort. D'ailleurs, j'ai promis à Dieu de ne jamais rester deux nuits sous le même toit avant d'avoir vu le père qui m'a engendré, et d'avoir connu la mère qui m'a porté dans ses flancs. Dites à mon parrain que je suis parti, saluez-le moi, et que Dieu vous rende les bienfaits que j'ai reçus de vous. » A ces mots la jeune fille fond en larmes et s'évanouit. Lorsqu'elle se releva, Hugues s'en était allé. P. 35-39.

Le roi voit la douleur de sa fille ; il en veut savoir la cause. « Votre filleul est parti, lui dit-elle ; il s'en va parce qu'il a tué quatre fils de comtes qui l'avaient assailli avec leurs couteaux. — Et que m'importe, répond le roi, en eût-il tué quatre cents ? Ce qui me pèse, c'est son départ. » Puis il ordonne à ses hommes de monter à cheval, de courir après son filleul et de le lui ramener. Cinquante chevaliers s'élancent sur les traces de Hugues et l'ont bientôt rejoint, mais ne peuvent le décider à revenir au palais. — Il continue sa route et entre dans un grand bois de sept lieues de large ; il s'y arrête au lieu même où il est né, et là se sent pris d'une tristesse qui lui fait verser des larmes et dont il ne sait se rendre compte. — Après s'être reposé quelque temps au bord du ruisseau où il fut baigné pour la première fois, il remonte à cheval et s'en va loger à l'hôtel même où sa mère s'arrêta jadis. Son hôte, qui lui voit les flancs ensanglantés, lui de-

mande où il a été blessé. — « J'ai rencontré, dit-il, des larrons dans ce bois, qui m'ont assailli avec leurs couteaux et qui m'ont fait ces blessures. Mais, grâce à Dieu, je me suis si bien défendu que je leur ai échappé. » — L'hôte lui bande ses plaies et lui donne bon souper et bon gîte. Le lendemain, au moment de partir, Hugues lui avoue qu'il n'a point d'argent et lui offre en payement une fourrure d'hermine. — « Bel ami, lui répond l'hôte, quand vous seriez resté ici quatre mois, je n'accepterais pas un denier de vous; c'est moi, au contraire, qui vous donnerai cent sous, si vous les voulez accepter, en souvenir d'une dame que vos traits me rappellent et qui s'arrêta ici il y a plus de quinze ans, en compagnie de dix chevaliers. Elle avait mis au monde un bel enfant dans ce bois d'où vous sortez, mais il lui fut volé. » A ces mots, Hugues se prend à pleurer; il veut savoir où est allée cette dame. « Je l'ignore », répond l'hôte. Sur cette réponse, Hugues monte à cheval, part à toute bride, et ne s'arrête qu'à un endroit où viennent aboutir quatre routes royales. Il ne sait laquelle prendre; il invoque le Dieu qui guida les rois jusqu'à Bethléem, et le prie de le mettre dans le chemin qui pourra le conduire vers son père et vers sa mère. Après sa prière, il lâche les rênes à son cheval, qui prend le chemin de Cologne, et ne tarde point à y arriver. P. 39-42.

Son entrevue avec le comte Thierri. — Il lui demande l'hospitalité. — Il s'assied à la table du comte avec sa mère, qui d'abord ne le reconnaît pas; mais, plus tard, après l'avoir attentivement regardé, elle l'adjure de lui dire où il est né et quel est son père. « Je n'ai jamais vu, répond le jeune homme, ni le père qui m'a engendré ni la mère qui m'a porté dans

ses flancs; j'ignore le nom de la ville où je suis né : tout ce que je sais, c'est que j'ai été enlevé dans un bois par trois larrons. » — Parise a reconnu son fils; elle s'évanouit quatre fois, et, revenue à elle, elle s'écrie : « Baisez votre mère, car vous êtes mon fils, aussi vrai que Dieu est né. — Arrière! Madame, lui répond Hugues. Je suis votre fils, dites-vous; pourquoi donc suis-je né dans un bois, et pourquoi ai-je été enlevé par des larrons? — Beau fils, dit la mère, je fus bannie du royaume où j'étais née. — Madame, reprend Hugues, dites-moi qui fut mon père. Si je suis bâtard, du moins ne suis-je pas mauvais, et mieux vaut bon bâtard que mauvais fruit de mariage. — Beau fils, répond Parise, votre père m'a prise pour femme et pour compagne; on l'appelle Raymond; il est duc de Saint-Gilles, sire de Vauvenice, de Valence et d'Avignon. — Madame, pourquoi donc vous bannit-il? Aviez-vous tué son père ou son frère, ou l'aviez-vous honni? Ce n'est que pour de tels crimes que l'on bannit sa femme. — Beau fils, reprend la mère, vous saurez la vérité. » Elle lui raconte alors ses infortunes depuis le meurtre du duc Garnier, son père, jusqu'à son arrivée à Cologne. A ce récit, Hugues se jette en larmes au cou de sa mère. Il est à son tour accolé avec grande amitié par les fils de Clarembaut, par le comte Thierri et par la comtesse. Antoine, leur fils, l'accueille comme un frère : « Votre mère, lui dit-il m'a nourri de votre lait; je partagerai avec vous mon héritage et ne vous laisserai pas dans la pauvreté. » — Hugues demande au comte une récompense pour les services de sa mère. « Volontiers, répond Thierri, je lui donnerai un fief, un château et une cité, et, pour toi, je te ferai chevalier et tu seras mon sénéchal. — Grand

merci, répond Hugues, mais c'est autre chose que je désire : confiez-moi six cents de vos hommes bien armés et bien pourvus pour un an ; j'emmènerai aussi votre fils avec moi pour aller regarder mes ennemis face à face. Certes, ils ont commencé une mauvaise année s'il ne tient qu'à moi. Je veux aussi voir mon père, et Sanson et Alori et toute leur parenté. » — Thierri lui accorde sa demande. — Départ de Hugues. P. 42-48.

Cependant les traîtres ont tant fait que la fille de Béranger va devenir la femme de Raymond. Ils lui ont fait donner la tour de Vauvenice et la plus belle part de la terre enlevée à la duchesse exilée. Clarembaut l'apprend ; il va trouver le duc au moutier où le mariage s'apprête, suivi des quatre fils qui lui restent et de vingt chevaliers de son lignage : « Sire, dit-il au duc, je vous défends d'épouser la fille de Béranger ; je vous défends de lui donner un pied de cette terre, car elle appartient à Parise, votre épouse, que vous avez injustement chassée. Elle était grosse alors ; elle a un fils aujourd'hui qui détruira Hardré et Béranger et bannira tout leur lignage. Et vous, sire évêque, je vous défends aussi de célébrer ce mariage, ou sinon je ne rencontrerai ni clerc ni prêtre que je ne fasse écorcher. » — Malgré ces menaces, le mariage s'accomplit. Alors Clarembaut réunit en huit jours tous ses hommes et tout ce qu'il possède, sort de Vauvenice et s'en va, non loin de là, sur les ruines d'un vieux château en édifier un autre qu'il appelle la Neuve-Ferté. Plus de sept cents vassaux se joignent à lui, et, à leur tête, il commence une guerre mortelle contre le duc et contre les traîtres qui l'entourent. Il n'épargne ni château ni cité, et met à mort tous ceux qui tombent sous sa main, fussent-ils clercs ou prêtres

ordonnés. Son dessein, en ravageant ainsi le pays est de faire que personne n'y ose demeurer. P. 48-51.

Durant ce temps, Hugues et ses compagnons sont arrivés près de Vauvenice. Ils rencontrent des fugitifs qui s'exilent de cette contrée désolée, et apprennent d'eux ce qui s'y passe. « Allez-vous en à la Neuve-Ferté, dit Hugues aux fils de Clarembaut, et proposez à votre père de nous prendre à son service pour l'aider dans sa guerre; mais promettez-moi de ne point lui dire qui nous sommes, ni à lui ni à personne au monde. » Les fils de Clarembaut se rendent auprès de leur père et s'acquittent de leur message. Le vieillard ne les reconnaît pas; il hésite à accepter leur offre, car il n'a rien à leur donner. « Mais le duc Raymond, lui dit sa femme, a des châteaux et des cités et de riches abbayes! » Clarembaut se décide, et les engagera à son service. — Hugues l'apprend, et rend grâce à Dieu de servir son vassal. — Son arrivée à la Neuve-Ferté. — Son entrevue avec Clarembaut, qui lui raconte comment il est devenu l'ennemi du duc Raymond. — Attaque du château par une troupe de sept cents chevaliers conduits par Béranger et par Hardré. — Hugues et Antoine sont armés chevaliers par Clarembaut. P. 51-56.

Sortie des assiégés. — Hugues veut connaître Béranger, et demande à Clarembaut de lui montrer ce traître qui a fait bannir sa mère. « Le voilà, dit Clarembaut. Cet autre, derrière lui, c'est son neveu Hardré. Voilà Sanson et Alori, Foulque de Morillon et les autres meurtriers. » Hugues à son tour les montre à Antoine : « Contre lequel veux-tu joûter, lui dit-il? — Contre Hardré, répond Antoine; et par ma foi, s'il plaît à Dieu, je lui passerai mon épée au travers du corps.— Moi, je m'attaquerai à Péranger

dit Hugues. » — Le combat s'engage. — Joûte d'Antoine et de Hardré, de Hugues et de Béranger. — D'abord désarçonnés et blessés, les deux traîtres se remettent en selle et font reculer un moment Clarembaut et les siens jusqu'aux portes de la ville; mais les portes s'ouvrent pour laisser sortir un renfort de sergents, d'archers, de bourgeois et d'arbalétriers. — Les traîtres sont mis en fuite; vingt des leurs restent sur le champ de bataille et vingt autres aux mains des ennemis. — Hugues et Antoine les poursuivent jusqu'à Vauvenice. P. 56-60.

Le duc, en apprenant cette défaite, jure d'en tirer vengeance. Il mande Richier, le maire de la cité : « Maire, lui dit-il, Clarembaut me fait la guerre, vous le savez; il ravage ma terre et veut la rendre déserte. J'irai l'assaillir à la Neuve-Ferté; amenez-y tous les bourgeois de la ville. — Non! lui répond le maire, par le saint apôtre qu'on invoque aux prés de Néron, si vous sortez de Vauvenice, vous n'y rentrerez de votre vie. Nous ne sommes pas vos hommes, sachez-le bien; vous êtes un Lombard, natif de Lombardie. Parjure envers la duchesse, vous l'avez injustement bannie en gardant sa terre et son héritage. » — Béranger veut qu'on coupe la tête à ce félon de bourgeois; mais le duc impose silence à Béranger : les bourgeois sont dans leur droit, il le reconnaît. — Raymond fait mander ses vassaux et part à leur tête pour la Neuve-Ferté. — De leur côté, les bourgeois arment les plus vaillants bacheliers de la ville et les envoient à Clarembaut. Puis ils profitent du départ de Raymond pour se rendre maîtres de la tour de Vauvenice. Ils mettent à mort tous les sergents qu'ils y trouvent, saisissent la femme du duc, la fille de Béranger, la nièce d'Hardré, lui coupent ses vêtements à la cein-

ture, lui rasent les cheveux, la livrent à quatre ribauts et la font chasser honteusement de la ville. Au maître sergent du duc, qui était l'un de ses familiers, ils rognent le nez et les lèvres, lui tranchent le poing droit, le font monter sur un roussin et l'envoient ainsi à Raymond. « Qui t'a mis en cet état? lui demande le duc. — C'est Richier, le maire, et ceux de la cité, répond le sergent. Ils se sont emparés de votre tour, où vous ne rentrerez jamais, et ils ont honteusement chassé votre femme. » Le duc, hors de lui, met l'épée à la main et en veut frapper Béranger : « C'est vous, dit-il, qui m'avez fait perdre ma tour et ma cité. Le jour où je me suis fié à vous j'ai fait une grande folie, et maintenant je ne puis ni avancer ni reculer. » — Il se décide cependant à marcher contre la Neuve-Ferté. P. 60-63.

A la vue du duc et de ses barons, Clarembaut ne peut retenir ses larmes : « Voici venir le duc, s'écrie-t-il; si je tombe entre ses mains, j'aurai la tête coupée. » Hugues le rassure : Antoine et lui auront donné et reçu bien des coups avant que Raymond ait pu faire dresser ses tentes. — Clarembaut et les siens sortent de la forteresse et vont au-devant de l'ennemi. « Où est donc ce duc Raymond que vous redoutez tant? demande Hugues à Clarembaut.» Clarembaut le lui montre. « Frère, dit Hugues à Antoine, voilà mon père, courez le défier, mais surtout gardez-vous de le tuer. — Non, répond Antoine, défiez-le vous-même, car, si je le tuais, je sais bien que vous ne m'aimeriez plus. — C'est la vérité », dit Hugues. Et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il s'élance vers le duc. Au même instant, Béranger dit à Raymond : « Sire, je vous puis montrer les deux vassaux qui nous blessèrent l'autre jour,

Hardré et moi. Le premier que vous voyez, qui court sur nous, c'est celui qui m'a frappé de son épieu.— Par mon chef, dit le duc, si je le puis atteindre, il n'héritera jamais, et ce sera grand dommage, car c'est un beau bachelier. Voyez comme son cheval court les pieds ramassés, et son écu, comme il le tient ferme! Je ne sais pourquoi, mais je me sens pour lui une tendresse singulière.» A ces mots, il pique son cheval, et voici les deux adversaires aux prises. Hugues reçoit le premier choc, mais d'un coup de lance il désarçonne son père, puis il s'écrie : « Cologne ! » — Mêlée générale.— Le duc Raymond s'est relevé. Hugues s'est emparé du destrier de son père : « Je vous le rendrai, lui dit-il, si vous me promettez qu'il me sera fait droit en votre cour, et que j'y obtiendrai justice comme un de vos chevaliers. » Raymond le promet, et remercie son adversaire, qui lui tient l'étrier pour l'aider à se remettre en selle. — Le combat se termine à l'avantage de Clarembaut, qui rentre dans son château avec trente prisonniers et un riche butin. Mais le duc, un moment repoussé, n'est pas vaincu; il assiége la ville et l'investit de tous côtés. — Clarembaut s'effraye et songe à demander la paix. — Antoine est son messager. — Entrevue d'Antoine et de Raymond. — Propositions de paix. — « Va dire à Clarembaut, répond le duc, que la hart est cueillie avec laquelle il sera pendu. » — On sert la table de Raymond; un sergent qui apporte un paon rôti dit à Antoine : « Hors d'ici, chevalier, nous n'avons souci de mauvais messager. — L'ami, répond Antoine, tu fais l'orgueilleux et le fier pour ton seigneur : c'est la coutume des gens de ton métier. » Le sénéchal a entendu ces paroles méprisantes; il assène un coup de poing à Antoine, qui, d'un coup d'épée, l'abat mort

à ses pieds. – Colère du duc. — Antoine est assailli et poursuivi jusqu'aux portes de la Neuve-Ferté. P. 63-69.

Le duc a refusé la paix; la guerre continue. — Sortie des assiégés. — Grande bataille où Antoine poursuit le duc et le renverse de cheval. — Clarembaut et ses hommes rentrent chargés de butin. — Retour de Raymond à Vauvenice. — En apprenant sa défaite, les bourgeois en rendent grâces à Dieu et le reçoivent à coup de pierres et à coups de flèches. — — Le duc se retire à distance et investit la ville. P. 69-71.

Au moment de partager le butin qui vient d'être conquis, Hugues refuse d'en rien recevoir pour lui et pour les siens. Ce refus donne à penser à Clarembaut Il regarde attentivement les compagnons de Hugues et reconnaît d'abord Girart, l'aîné de ses fils. « Voilà quatre mois, lui dit-il, que vous me servez, et je ne sais encore de quel pays vous êtes. — Nous sommes de Cologne, répond Girart. — Vous mentez, dit Clarembaut : vous êtes mes dix fils; je vous ai bien reconnus. Je vous ai confié la duchesse, et si vous ne m'apprenez ce qu'elle est devenue, par le saint apôtre qu'on invoque aux prés de Néron, je vous ferai couper les membres à tous. » Puis s'adressant à ses hommes : « Qu'on se saisisse d'eux », s'écrie-t-il. — « Pardon, seigneur, dit Girart à Hugues, mais votre secret ne peut plus être caché. » Et en même temps il tombe aux pieds de son père : « Oui, nous sommes vos fils, c'est la vérité, et ce damoiseau que vous avez armé chevalier, la duchesse l'a porté dans son sein. » Clarembaut ne peut supporter sa joie; il s'évanouit. Revenu à lui, il implore Hugues à genoux : « Gentil damoiseau, fais ma

paix avec ton père, qui me poursuit à tort et ravage mon domaine. — Hélas! répond Hugues, comment ferais-je droit à qui ce soit, moi qui n'ai dans ma terre un denier monnayé. » Clarembaut veut savoir qui est Antoine; Hugues le lui apprend et lui raconte les infortunes de la duchesse. Au moment où ils tiennent conseil pour chercher les moyens de réduire Hardré et Béranger, arrive de Vauvenice un messager envoyé par le maire. La ville est assiégée, elle a grand besoin de secours, elle compte sur l'aide de Clarembaut. Le veillard fait armer ses chevaliers et marche à leur tête au secours des assiégés. — Coup de main d'Antoine : en route, il aperçoit les fourriers du duc, court à eux, les met en fuite, se saisit de leur convoi et le ramène à Clarembaut. « Et maintenant au duc! s'écrie-t-il. — Non, répond Clarembaut, le duc est le père de Hugues, et s'il voulait nous accorder la paix, nous lui devrions service et hommage. » Il en dit tant qu'il décide ses compagnons à revenir à la Neuve-Ferté. Antoine et Girart partent seuls pour aller de nouveau proposer la paix à Raymond. P. 71-75.

Ils arrivent à Vauvenice, où ils trouvent le duc en pourparlers avec le maire. A côté de Raymond est assise la fille de Béranger. Antoine salue le duc et lui demande : « Est-ce donc votre femme que je vois à côté de vous? — Oui, répond le duc. — Grand Dieu! s'écrie Antoine, un homme peut-il donc être à la fois l'époux de deux femmes? J'ai ouï parler, à Cologne, d'une dame encore vivante qu'on appelle Parise; elle a un fils de grande valeur qui est de mon âge et armé chevalier depuis un an; il a juré la mort de Béranger, de Hardré et de tout leur lignage. — Est-il bien vrai? demande le duc. — Sur ma tête, répond An-

toine. — Franc duc, s'écrie Béranger, ce serait grande folie que de croire un tel ribaud; votre femme est à Paris : on l'y a vue, par bois et par fossés, se vendre à tous venants pour un denier monnayé. — Vous en avez menti », dit Antoine, en le saisissant par sa moustache grise. » A cette vue, Hardré accourt, un bâton à la main pour en frapper Antoine. — Mêlée terrible. — Elle cesse à la voix du duc, et Antoine peut s'acquitter de son message. Il demande une trêve au nom de Clarembaut. Le duc accorde la trêve, et un sauf-conduit que réclame Girart. — P. 75-78.

A cette nouvelle, Clarembaut fait armer ses hommes et part pour Vauvenice. Il arrive au palais du duc, suivi de ses quatorze fils, et accompagné de Hugues et d'Antoine. Ils trouvent Raymond avec sa femme, avec Béranger, Hervieu, Sanson et Hardré. Après un salut courtois Hugues dit à Raymond : « Sire, parmi ceux que je vois ici, lequel est Béranger, lequel est Hardré? — Bel ami, répond le duc, les voici l'un à côté de l'autre. — Maintenant que je les connais, reprend Hugues, j'ai une prière à vous faire, c'est de me tenir la parole que vous me donnâtes lorsque je vous rendis votre destrier. — Il est vrai, répond le duc. — Eh bien! dit Hugues, je suis prêt à prouver contre Béranger qu'il a agi envers vous comme un traître en vous faisant à tort bannir votre femme. Je le lui ferai avouer devant tous vos barons, s'il se veut défendre. — Béranger, dit le duc, vous l'entendez, ce jeune homme vous accuse de trahison mortelle; allez vous armer.— Ecoutez-moi, sire, dit Béranger, je ne puis être contraint à prendre les armes contre lui. Parise, votre femme, était coupable; elle fit mourir Beuve,

votre frère ; un chevalier s'offrit à la défendre : j'en ai eu raison aux yeux de tous.—Vous en avez menti ! s'écrie Hugues, vous et lui avez agi en traîtres prouvés. — C'est vous qui mentez, répond Béranger, et vous me le payerez. » A ces mots, il se précipite sur lui, mais d'un coup de poing Hugues le jette à terre. - Au même instant, Antoine renverse aussi Hardré. — Mêlée générale. — Le vieux Clarembaut fait entendre à ses hommes, qu'il a laissés non loin de la ville, un signal convenu. — Cependant les traîtres se relèvent et serrent de près Clarembaut et les siens. — Tout à coup on entend une voix qui crie : « Frappez, et ne laissez échapper ni Béranger ni Hardré ! » C'est la voix du duc Raymond. — La mêlée continue, mais bientôt Clarembaut s'écrie : « Que fais-tu, duc Raymond ? voilà ton fils ! le laisseras-tu tuer sous tes yeux ? » — A ces paroles, Raymond tout ému met fin au combat. Il court à son fils, il l'interroge, il veut savoir qui l'a mis en état de faire ainsi la guerre. Hugues lui apprend ce qu'est devenue la duchesse, ce qu'il est devenu lui-même depuis le jour de sa naissance. — Regrets du duc Raymond. — La paix se conclut, les traîtres sont jetés en prison. — Les bourgeois viennent offrir à Hugues de riches présents, mais Hugues ne songe qu'à rétablir l'union entre son père et sa mère. Il part pour Cologne avec le duc, suivi d'Antoine et des fils de Clarembaut. Le vieillard seul reste à Vauvenice, chargé de la garde du pays. P. 78-82.

Hugues précède le duc pour annoncer sa venue et lui préparer un honorable accueil. — Entrevue de Raymond et de Parise. — Ils demeurent longtemps sans pouvoir prononcer une parole. Enfin le duc avoue ses torts et en demande pardon à Parise, au nom de

tous les saints. La duchesse pardonne, et l'archevêque de Cologne vient bénir la nouvelle union des deux époux. — Après un court séjour au palais de Thierri, Raymond prend congé de lui : « Sire, lui dit-il, je voudrais avec mon fils emmener le vôtre, car ils s'aiment tant aujourd'hui qu'ils ne se peuvent plus séparer. » Thierri y consent, et Antoine accompagne volontiers celle qui l'a si doucement élevé. P. 82-85.

Retour du duc et de la duchesse à Vauvenice. — Le vieux Clarembaut vient les recevoir en grande pompe. — Son émotion en revoyant Parise. — Rentrée dans son palais, la duchesse se fait amener les traîtres et obtient de Béranger l'aveu de tous ses crimes. « Dame, dit Antoine, faites brûler ce misérable. — Oui, dit Hugues, et sans retard. — Seigneurs, répond la dame, ils seront punis, mais non pas avant d'être jugés. » — Le retour de Parise est célébré par un grand festin; les convives y sont servis par Hugues et par Antoine. Pendant le repas, arrivent deux messagers pauvrement vêtus, dont les chevaux sont déferrés. Qui sont-ils et que demandent-ils? A ces questions du duc ils répondent que depuis deux ans ils sont à la recherche d'un damoiseau, filleul du roi de Hongrie; que le roi lui voulait donner sa fille et la moitié de son royaume; « mais le damoiseau s'est enfui, disent-ils, et nulle part nous n'avons pu retrouver sa trace. » — Le duc leur accorde l'hospitalité qu'ils demandent, et c'est Hugues lui-même qui prend soin des messagers de son parrain. P. 85-87.

De retour en Hongrie, les messagers rendent comptent au roi de leurs inutiles recherches; ils n'oublient pas de lui raconter et le bon accueil qu'ils ont reçu à Vauvenice, et la fête qu'on y célébrait lors de

leur passage. Ils lui parlent des deux époux réconciliés et de leur fils. Dans ce damoiseau rendu à son père le roi de Hongrie croit reconnaître son filleul. C'est en vain que Gontagle de Lausanne lui rappelle les quatre meurtres commis par le jeune Hugues, le roi veut aller à Vauvenice; il part, et bientôt, sous les murs de la ville, Hugues reconnaît les tentes et les pavillons de son parrain. Il prie son père d'aller au-devant du roi de Hongrie et de lui offrir l'hospitalité. « Il ne manquera pas, ajoute t-il, de vous demander si vous avez un fils; répondez que oui, et présentez-lui mon frère Antoine. Il ne le reconnaîtra pas et s'en retournera dès demain. » Le duc va, en effet, avec une nombreuse suite au-devant du roi de Hongrie, et lui offre de l'héberger lui et son ost. « Grand merci, beau sire, répond le roi; mais, dites-moi, de grâce, si vous avez un fils. — Oui », répond le duc, et il lui présente Antoine. — Désappointement du roi de Hongrie, qui ne reconnaît point son filleul. Après une nuit de repos, il fait ses préparatifs de départ, lorsque le jeune Hugues, accompagné de Raymond et de Parise, vient le surprendre inopinément, se jette à ses pieds, et lui dit : « Par ma foi, sire parrain, je vois bien maintenant que vous m'aimez. » Puis il se relève et se jette au cou du roi, qu'il embrasse tendrement. — Transport de joie du roi de Hongrie en retrouvant celui qu'il a tant regretté. — Instruit des malheurs de Parise, il veut connaître les traîtres qui en ont été cause. On amène devant lui Béranger et Hardré : « Béranger, dit le roi, j'ai beaucoup entendu parler de vos trahisons; vous avez causé la mort ou la honte de plus d'un homme. J'ai aussi près de moi un traître comme vous, qui est de votre lignage : c'est Gontagle de Lausanne,

qui ne fera jamais le bien tant qu'il pourra viser au mal. Par le jugement de la dame que voici, je vais vous faire brûler. — Grâce, seigneur, s'écrie Gontagle rempli d'effroi, grâce, au nom de Dieu! Je ne pourrai jamais voir périr mon neveu sous mes yeux. — Assez! répond le roi; c'est vous qui avez été d'avis que Hugues allât voler : je ne mangerai pas tant que vous serez vivant. » Par son ordre, Béranger, Gontagle et Hardré sont jetés dans un grand feu d'épines qui a bientôt réduit en cendres les corps des trois traîtres. Leurs âmes s'en vont habiter en enfer. P. 87-91.

Le lendemain, le roi de Hongrie fait mander son filleul : « Je vous ai élevé, lui dit-il, depuis votre enfance; vous avez une noble mère, j'en suis témoin; Raymond aussi est digne de louanges (qui peut se garder de trahison ?). Ma couronne est à vous, et je vous donne ma fille avec mon royaume. » On amène alors la belle Sorplante, fille du roi. Hugues l'épouse à Aix, en grande pompe, et y est couronné roi de Hongrie. — Après les noces, Antoine prend congé de Hugues, et retourne à Cologne comblé de présents. — Le jeune roi part pour la Hongrie avec son parrain. Il en fut proclamé sire, eut quatorze cités sous son obéissance, quatorze rois pour vassaux, et hérita plus tard de la terre de Vauvenice. P. 91-93.





ERRATA.

—

P. 57, v. 33, et p. 64, v. 22, supprimez les deux mots ajoutés à tort entre [ ], et qui ne sont pas nécessaires à la mesure du vers.







PARISE LA DUCHESSE

SEIGNOR, plait vos oïr gloriose chançon,
Par [i]tel covenant que Dex grant ben vos dont?
C'est de l'ost Charlemaine, le nobile baron,
Qui conquist mainte terre et mainte region.
Huimais porrez oïr del riche dux Rammont,
Qui fu dus de Saint Gile, et fu moult gentilz hom.
Il tenoit Vavenice et la terre anvirun,
Biaucaire et Taracon et Valence anvirun.
Li dus prist une famme qui Parise avoit nom;
Il n'ot si belle fame deci qu'em pré Noiron:
Fille fu duc Garnier, le nobile baron.
Dex lor dona .I. fil qu'an apella Hugon,
Qui soffri tante poine c'onques tant n'en ot on,
Com vos porrés hoïr es vers de la chançon.
Ill ot en Vauvenice .XII. pers moult felons,
Qui lor seignor murtrirent par moult grant traïson;
Herdrez et Aloriz, et Tiebauz d'Apremunt,
Et Pineauz, et R[o]giers, et Herveies de Lion,
Pinabiaus et Roers, et Sanses d'Orion;

Cil furent del lignaigne al cuvert Ganellon.
Li dux tint une cort à une Acension;
Li traïtor i furent, cui le cor Deu mal dont!
A .I. conseil alerent li encrimé felon;
Berengiers parla primes [ses a] mis à raison :
« Seignor, dist Berengiers, savez quel la feron ?
« Je me sui porpanssez d'une grant traïson.
« Nos avons mort Garnier, qui de fin le savon;
« Sa fille an est remesse, à Deu malieçon.
« Or l'a mes sire prise, le riche dux Raimont.
« Certes, se elle ere morte, grant preu i aurion,
« Car, s'elle s'aperçoit son pere mort avon,
« Elle nos fera pendre ou ardoir an charbon.
« Car faisons une chose : nostre dame anherbon.
« Certes, se ele estoit morte, moult grant preu i avon;
« Car je ai une fille, n'a plus belle el mont,
« Si la feromes prendre au riche duc Ramunt.
« Chargiez .XXX. somers d'avoir li promeron;
« Ja ne verroiz ançois passé l'Acension
« Nos serom de la terre et per et compeignon.
— Et nos comant, dist Miles, la dame enherberon ?»
Ce respont Berangers : « Aparmaint le diron.
« Cant je fui petitez, si fui mis à clerçon
« A San Pol de Ravane, apris une poison
« D'un viés masel puant : il n'a peior el mont;
« Nos an feron porter à la feme Raimont.
« J'en ai à mon ostel, ainz meller ne vit hon;
« Onques Dex ne fist home, s'an passe le manton,
« Li oil qu'il a el chief ne li seille del front.
« Per itel convenant ja resté n'an seron,
« Et le cuer de son ventre aragier l'an feron. »
Il respondent ensemble : « Tot isi le feron. »
Se Damedex n'an panse, qui soffri passion,
Qu'il, al pié de la crois, fist à Longis pardon,

Or i morra la dame, ja n'aura garison.
A llor osteux s'an vont li e[n]criemé felon;
.XXX. pomes ont prises des plus belles del mont.
Il ont prises les pomes, el mortier mis les on[t],
Si les ont destrampées par moult grant traïson,
Ses ont anvenimées, dedanz [misent poison].
Berangiers se regarde, si a veu un garçon;
Cortoisemant l'apelle, si ll'a mis à raison :
« Amis, parole à moi; tu fus fiz au baron,
« Porte moi cest mesaje à la fame Raimont.
« Quant tu repaireras, si auras loier bon :
« Le matin te donrai un hermin peliçon,
« Unes chauces de paile, soliers poinz à Lion;
« Mais tu ne diras mie que nos t'i anvoion.
— Volantiers, à non Deu! » li pautroniers respont,
D'une part prist les pomes qui anvenimées sont,
Et d'autre part la juste où estoit la poison;
Il en vint au palais, si monta contremont.
La dame ert an la chanbre, à Deu malaïçon;
Tote sole estoit, n'i avoit s'ele non
Et une chambereire, qui Anglantine ot non.
Atant es vos venir envers li le garçon;
Là o il voit la dame, si l'a mise à raison :
« Dame, vez ci des pomes des plus belles dou mont;
« Je vos en faiz present; de moult riche poison :
« Par lo mien escient, ainz meillor ne vit hom.
— Buer les ci aportastes, la duchesce respont;
« Le matin te donrai .I. hermin peliçon,
« Unes chauces de paile, solers poinz à Lion.
— Vostre merci, madame, li pautroniers respont.
« [Anuit] gardez les moi, si vos plait, à maison;
« Le matin revendrai, si aurai mo[n] guiardon. »
Au[s] traïtors s'en vin[t], ses a mis à raison :
« Fait ai vostre mesage à la feme Reimont;

« Je m'an suis repairiés, si vueil mon guiardon. »
Et il li respondirent : « Et nos le te donron. »
En un pois lo giterent, lo cuvert, le traitor,
Si que li couz li brise à tot le chaannon.
De cestui est il pais, jamais non iert raison.
A! Dex, vo garisiez la femme au duc Raimont!
Et une damoiselle, qui Anglantine ot nom,
La toailli deslie de ses mains anviron,
Si en a trait les pomes qui moult belles i sont.
E Dex! si en menjue, ja n'aurai garison;
Mourir le convenra sanz nulle aresteison.
Ele s'est resgardée, se voit venir Buevon.
Cil Bueves estoit freres au riche duc Raimont;
Noveauz chevaliers ere de moult bele façon.
Quant la dame lo voit, si l'a mis à raison :
« Bien vigniez, sire Bueves, serorje jentis om;
« Séez vos delez moi et de pomes manjon.
— A bonéur, madame, Buef li enfes respond. »
Il s'asiet delez li, n'i antant se bien non,
Il saisist une pome, si la pare an son;
E Dex! il an manja! ce fu grant mesprison.
Andui li oil li volent tot maintenant del front,
Et li cuers de son ventre li derage et desront.
Quant la dame lo veit, paumée chiet do lonc,
E la belle Esglentine, la pucelle au chié blon.
Quant ele se redresce, si sospire perfont.
« E Dex! dist la pucelle, serorje jentieux hon,
« Quant mal i futes, bers, jentiz fiuz à baron!
« Mes pechiez vos a mort et ma grant mesprison.
« Dex! que porrai je dire au riche duc Raimont?
« Il me toudra la teste par deseuz lo manton.
« Lasse! se je i ai corpes, Dex me face pardon! »

Si fu la gentils dame moult formant ebaïe

De Buevon son serorje, qui perdu ot la vie.
« Dame, dist Anglentine, por Deu[le]fil Marie,
« Si li Dux vient çaainz, perdu avons la vie ;
« Par le mien escient, nos non estordrons mie.
« Car le prenoiz el chief, douce dame nobile,
« Et ge devers les piez, franche dame delivre,
« Sel porterons là jus, tot contreval la rive ;
« N'an orez mais parler en trestote ma vie.
« Se Deux nos veut aidier, de mort somes deslivre ! »
Et respont la duchoise : « Bien dites, belle amie. »
Elles l'ann ont porté, ne s'aséurent mie ;
Par une viez poterle qui i vient à navie,
Le geterent en l'aigue, qui i cort de ravine.
Les ondes l'anporterent tot contreval la rive,
Bien an sus de la vile une lieue et demie.
Pechéor le troverent qui volanter le pristrent ;
Il le prenent antre auz, sel portent en la vile,
Et quant les genz le voient, chascuns an brait et crie.
La feme au dux Raimont, qu'en apelle Parise,
Al mostier est alée, si a la messe oïe.
A l'isue del moutier, trova Raimont sen sire
Où il tenoit ses plaiz, soz l'ombre d'un olive.
Estes vos la duchesse, qui est belle i eschevie ;
Soé et bellemant delez lui s'est assise.
Comme li dus la voit, si li comence à dire :
« Dame, por Deu, mon frere Bevon [ne vistes mie] ?
Et elle li respont : « Nenil certes, beau sire ;
« Je viegn de cest moster, hon j'ai la messe oïe. »
N'ot gaires demoré la novelle ot oïe
De son frere Buevon qui perdu ot la vie.
Le cors ann o[n]t porté à la maitre abaïe.
Comme li dus le voit, an pou n'enrage d'ire ;
Paumez chaï à terre, ne se puet tenir mie.
Quant il se redreça, à aute voiz s'escrie :

« Haï! quant mal i fustes, frans chevaliers nobiles! »
Il reguarda son frere qui perdu ot la vie :
Ancor tenoit la pome qu'en son poign ot saisie,
Que li dona la dame an sa chambre voutie.
Li dux li a osté, de ses mains l'a saisie,
A .I. porc la geta lez une chambre antie :
Li cuers li est partiz, et li oil li saillirent.
Et quant li dus le voit, à pou n'enrage dire :
« Hé Dex! ce dist li dux, ci a grant tricherie;
« Qui mon frere m'a mort, mes amis n'ere mie.
« Ja nene iert si auz hom, se je l'ai en baillie,
« Qu'il ne soit ars an feu ou en chaudeire bolie.
« Damedex ann ait l'arme, le fiz sainte Marie ! »

QUANT orent Boevon au motier anterré,
Li dux s'en repaira à son palais lité,
Et sa feme la belle, qui ot le cuer iré.
Le grant duel qu'il demainent ne fait à demander.
Li fellon traïtor s'an vont à lor ostel,
A .I. conseil se traient, s'ont ansanble parlé.
« Seignor, dist Berangers, vers moi an antandez :
« Nos avons mort Buevon, que de fin le savés ;
« Madame est eschapée, à malaïçon Dé !
« Elle est grosse d'anfant, bien lo m'a l'on conté;
« Tex oirs en puet issir et croitre et emender
« Qui nos fera touz pendre i an aut encroer.
« Qui or saroit consoil qu'il la peust destorber,
« Il ne le devroit mie ne covrir ne celer.
— Seignor, dist Aumauguins, ja fui je fiz Herdré,
« Qui ainz de traïson ne puet estre lassé;
« Moult par savoit mes peres traïson desmener;
« Dont seroit ce merveille se j'an sui esgarez.
« Aparelier me vueil si que tuit le verrez :
« J'aurai bordon et paume et jupe autretel,

« D'aremant et de teint serei descolorez,
« Puis m'an irai lai sus an cel palais listé;
« Je vodrai ja le duc tel parole conter
« Madame en sera arse, ainz que soit avespré.
« Vos me sevrez trestuit, si me tesmoignerez. »
Cil respondent ansamble : « Vos avez bien parlé. »
Aumaguins s'apareille com ja oïr porrez :
Il ot paume et eschirpe et bon bordon ferré,
De taint et d'arremant fu moult descolorez;
Honques Dex ne fist home qui fust de mere nez
Qui tant l'aüst véu devant ne esgardé,
Qui le connéust mie, por les mambres coper.
A icest [mot] s'atorne vers lo palais lité;
Il monta an la sale les mauberins degrés.
Li traïtor lo seguent tuit .XII. lés à lés;
Cil demena grant joie qui puis an fu irés.
Enz el maistre palais en sont trestuit entré.
Aumaugins s'apoia à son bordon ferré,
Et salua le duc com ja oïr porrez :
« Dex vos saut! sire dus; je ne vos sai nomer.
— Et vos, biaux pelerin, de quel terre venez?
— De Jherusalem, sire, où je ai conversé.
« Moult i est Maomez servis et honorez;
« Ancor n'a que deuz anz que je sui eschapez.
« Je me vign droit à Rome, l'apostoile ai trové,
« De mes pechiez me sui bien à lui confesez.
« Je ne voil jamais murtre ne co[v]rir ne celer :
« J'en sai .I. moult felon, qui moult fait à doter.
— Dites le, dit li dus, bien saurai escouter.
— Sire, dit li traïtres, de follie parlez;
« Je porroie tel chose et dire et conter
« Dont je seroie bien i enpai[n]z et botez.
— Par mon chief, dit li dus, ja garde n'i aurez,
« Que il n'a ci enz home, s'il vos veut deboter,

« Que ja ne fust penduz, o o ven[t] ancroés.
— Sire, dit li traïtres, or me fai escouter :
« J'oï conter à Rome, la mirable cité,
« Par devant l'apostoile[et] an aut confesser,
« Une dame d'aage qui estoit de cest regné;
« Je li ui la peneance par devant moi conter.
« Or escoutez le murtre que je li oï conter :
« Que vos préiste fame, bien a .V. ans passez,
« Vos non avez null oir, tant me doit plus peser;
« La dame fist ancroire et dire por verté
« Se remanoiz sanz oir, ja n'auroit le regné,
« Ainz en seroit chacie à mout grant povreté,
« Et Bueves sera dux, si aura le regné.
« Ele fist vostre frere mortir et [en]herber,
« Par coi li fist les ieuz de la teste voler,
« Et le cuer de son ventre aragier et crever.
« A mervielles me vient quant la puez esguarder,
« Quant vos tot ne le faites ardoir ou afoler. »
Quant li dux Raymons l'ot, à po n'est forsenés;
Tint un cotel tranchant, .IIII. foiz l'a crolé,
Qu'il a[n] voloit sa feme parmi le cors doner.
« Dame, ce dit Raimons, devant moi vos ostez !
« Ne vos puis de mes euz véoir ne esgarder.
— Sire, ce dit la dame, merci, por amor Dé !
« Il n[e] a soz ciel chose, s'on le va esgarder,
« Que je n'an face, sire, voluntiers et de gré,
« Que onques ne m'an vint an cuer ne an panser
« Que fusse murtrerise de nul ome charnel,
« De Buevon ne d'autrui qui fust de mere né.
— Par mon chief, dit li dus, tot an parlerez d'el. »
Il escrie à ses homes : « Or tot, si la prenez ! »
Garçon et pautronier le prennent par les lez,
Estroitement la lient, ne lor puet eschaper.
Iluec out .I. vallet, n'ot que .XV. [ans] passez,

Dou lignage à la dame et de son parentei;
Quant il oï la dame de son blasme arester,
Il vint à Amaugin, si l'ann a apellé,
Si li a dit : « Lecherres, pautroniers, vos mentez!
« Vos le comparroiz chier, ja non ert trastorné! »
Il saissist .I. baston qui devant ert quarez,
Vait ferir Aumaugin antre front et le nés,
Si qu'il li fist les euz de la teste voler.
Il chiet morz à la terre, trestoz ansanglantez.
Voist lou li dus Ramont, à pou n'est forsenez;
A aute voiz escrie à touz : « Si le prenez;
« Que, par lo saint apostre c'on quiert en Noiron pré,
« Orandroit sera ars, et la dame delez! »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
Le valet ont lié; la force paist lo pré.
S'il éust bone aüe, chier [l]'aüst comparé.
Li traïtor s'en vont tuit .XII. lés à lez;
An une chambre à voste sont coi[e]ment entrez.
« Seignor, dist Berengiers, Aumaugins est tuez,
« Nostre cosins germains et nostre amis charnés.
— Seignor, ce lor dit Miles, .I. petit m'entendez :
« Madame m'aime plus que nul home charnel,
« Si me nori [ses] peres, coi[e]ment, à celé,
« Si sui se chambarle[n]cs bien a .XV. anz passé;
« Mais ore li ferai mout mal guiardoner.
« Je m'enn irai lai sus à cel palais lité,
« Vos me sievroiz trestuit el palais lez à lez;
« Vos dirois que madam' a Buevon anherbé,
« Et li dona la pome par coi fu afolez.
« Vos soiez en apert, ja mar le changerez;
« Je me leverai sampres, véiant tot le barné,
« Si dirai, oiant toz : Gloton, vos i mantez!
« Madame n'i a colpes en ceu que vos parlez.
« Et je donrai mon gaige; le vostre presentez,

« Et vos soiez hardiz des pleges demander.
« Je me lairai chaoir à terre de mon gré ;
« Vos estes mi parant et mi ami charnel,
« Et vos m'acorreitz sore au le bra[n]c aceré,
« Ja me fereis à rendre, voiant tot le barné.
« Li dus hardra sa feme, si que vos le verez ;
« Certes, ja autrement vengiez vos n'en serez. »
Et cil li respondirent : « Moult avez bien parlé. »
Li traïtor trestuit l'ont issi commandé.
Or an gart Dex Parise, la belle au cors mollé !
Car li fel deputaire l'ont moult coilli an [hé],
De si grant traïson ne se puet nus garder.
Li traïtor s'en vindrent sus el palais lité,
Et trouverent le duc que lo cuer ot iré,
Dolant et corrocié, pansi et abosmé,
Que plus aime sa feme que nulle rien charnel.
Et Miles est venus el palais principer ;
En mileu de la table s'est alez acouter.
Berangiers li traïtres a Raymont apelé :
« Sire, fait il à lui, cist paumers est tuez
« A tor, et à pechié ocis et afollés.
« Ta feme ocist ton frere, si voir com Dex est nez ;
« La pome li dona dont il fu enherbez,
« Por coi li fist les ieuz de la teste voler,
« Et lo cuer de son ventre aragier et crever.
« Certes à moi méismes an fu consoil rovez ;
« Par ce m'an [h]et madame que ne li vous doner.
« De ce estroie prez horandroit de mostrer
« Ancontre .I. chevalier, se nnus en veut parler,
« Cor à cors contre armes, cui que doie peser.
« Mais n'i voi ancor nul qui s'en voit presenter,
« Qui contre moi en vigne son gage derenier.
— Certes, [ce a] dit Miles, Berangiers, vos mentez !
« Madame n'i a colpes, par les membres coper.

« Véez ici mon gage, si vos prendre l'osez.
« Se ne vos fais encui recréant et meté,
« Mal me laira li dux ester an son regné.
— Miles, ce dit Raymons, buer fusiez onques nez!
« Defendez ma moiller; moult grant prou i aurez,
« Que je vos en donrai une cité de gré. »
Puis dit entre ses denz coiement, à celé :
« Tel deffense an fera que vos ancui l'ardrez. »
Il enn i a mis deis de ses amis charnels.
Li dux fist amener Parise o le vis cler;
Ou palais est venue, véient tot le barné.
Damedeu reclama de sainte majesté :
« Glorios sire pere, quant mal m'est ancontré!
« Ge vi estoie riche; or ai gran povreté :
« Ce n'est mie richesce cui ses bons sire het.
« Honis soit il de Deu qui cest plait m'a levé! »
Et Miles a son gage à Ramont presenté,
Et la dame li afie sor les mambres coper.
« Baron, ce dit li dux, or soiez aprestez;
« Demain ert la bataille, ja n'en iert trestorné. »
Et la dame s'an va au mostier por proier
Que [Dame]dex la gart de mort et d'afoler.
An la vile ot un home qui fu de grant aé;
Il ot non Clarambauz li prouz et li senez,
Si fu et vieuz et foibles, et chanuz et barbez,
S'ot gesu en langor bien a. XV. anz passez.
Moult fu de son avoir longuemant agrevez;
Seignor, vos savez bien, et si est veritez,
Que ja nen ert li hom de si grant richetez,
Puis qu'il chiet an povresce, qu'il ne chei[e] en vilté.
Clarembauz li veillarz don vos oï avez,
.XIIII. fiz avoit, chivallers adobez,
Hardis et corajous, et d'armes conréés.
Parise la duchesse [ot] au mostier oré;

A l'otel Clarembaut s'an va à la cité.
Quant la vit li prodom, prist l'en à apeler :
« D'ont venez vos, madame, por Deu, et que querez ?
« Vos estes joine dame, et tote sole alez !
« Se li dus le savoit, vos en sauroit mal gré. »
Quant l'antant la duchesse, si comme[n]ce à plorer ;
La où voit le prodome, prit l'en à apeler :
« Haï ! Clarenbaut sire, com m'est mal encontré ! »
Tot de fin li conta come ele ot erré,
Et comant li presanz li estoit aportez,
Et Bueves en manja ; ainz qu'en aüst gosté,
Li furent de la teste andui li oil volé.
Quant l'antant li preudom, s'a .I. soupir geté.
« Dame, dist Clarembauz, a en nus hom parlé ?
— Oï, par mon chié, sire, ja ne vos ert celé :
« Berangers m'en apelle et ses oncles Herdrez ;
« Mais Miles m'en desfant, à l'espée deu lez.
« Buer le norri mes peres doucement et soé,
« Quant il me desfandra de mort et d'afoler. »
Quant l'antant Clarenbauz, an pou n'est forsenez ;
La ducesse en apelle con ja oïr porrez :
« Helas ! Parise dame, bien voi que vos morrez ;
« Li mortel traïtor sont moult desmesuré ;
« Il sevent plus de mal que nul home charnel.
« Il murtrirent ton pere ; toi ne puent amer,
« Et Miles li traïtres si est de lor parenté.
« Quant il sera demain el cha[m]p toz adobez,
« Il se laira chéoir à terre de son gré,
« Recréanz se fera, voiant tot le barné,
« A son riche lignaige se fera rachater,
« Et li dux vos ardra, voiant tot le barné.
« Mais je me ferai sampres au parlement porter ;
« Si mes consex estoit créus ni esgardez,
« Je les ferai touz pendre, les cuverz deffaés !

— Sire, dist la duchoise, por Deu, or an pansez. »
La duchesse s'an va enz el palais lité,
En sa chambre s'en entre, si commence à plorer.
Or, oez de Milon coment il a o[v]ré :
Il a fait[e] sa lance an deus leus transçoner,
Et l'a faite à poin à cire saieler;
Si lli trançon an volent, qu'il n'en soit apelez.
Que se la selle torne, que il n'en soit blasmez.
Si fit briser l'espée, devant le poin doré;
Se les peces en volen[t], que il n'en soit blasmez.
L'andemain au matin sont au mostier alé,
Et Miles li traïtres est toz primiers entrez.
Il prie Damedeu, le roi de majesté,
Qu'il li tramete honte, ainz le medi passé.
Al grant mostier saint Gile font la mese chanter;
Li dus Raimons off[ri]t .IIII. pailes roez.
« Tenez, sire sainz Gile, ce dit Raimons li bers,
« Que vos laissiez ma fame de cest blame eschaper.
« Dex! se elle a mort mon frere, que vos li pardonez!
« Qui tant joine est e[t] douce ne puet mal andure[r];
« Ancor n'a elle mie plus de .XV. ans pasez.
« Moult fu loiauz li peres qui la puet anjendrer,
« Et plus loiaux la mere qui là porta au lez. »
Raimons oï la messe devant le maitre autel,
Puis issi del moster, quant li prestre ot chanté.
Atant ez Claranbaut qui se fist aporter.
Li [.XII.] traïtor si l'ont moult redoté,
Qu'il le sevent prodome et de gran loialté;
Ainz n'ama traïtor ne ome parjuré.
Clarembauz s'est asis maigres et descharnez;
Il a esté malades bien a .XV. anz passez.
Hoù que il voit le duc, si l'a araisoné :
« Sire dux de san Gile, vers moi en entendez :
« De cui clamés vos donques ceste bone cité,

« Et le fié, et la terre, et tote l'erité?
« Ele fu monseignor don Garner l'alosez,
« Q'u grant pechié murtirent Berangers et Herdré,
« Cil mauvais traïtor, que je voi là ester.
« Vos an avez sa fille et sa terre à garder;
« Or la faites à toz de traïson reter,
« Et Miles l'an desfent, li traïtres provez!
« Vos savez bien qu'il est de mauvais paranté;
« Onques ne fit mais mal, s'il i puet asener.
« Quant il sera demain toz adobez el prez,
« I se laira chéoir à terre de son grez,
« Recréanz se fera, véiant tot lo barné,
« Je le sai bien, si que vos lo verrez de voir.
« Mais j'ai .I. fil, Girart, hardiz est et senez;
« Cil defendra la dame, se vos le comandez,
« A la lance et as armes, sor le destrier harmé.
« S'il ne fait recréant le traïtor prové,
« Si soit pandus as forches o en aut encroés;
« Que, par le saint apostre c'on quiert an Neiron pré,
« Se Dex me lait ancor de cest mal repasser,
« Ge vos fera ceste ovre cherement comparer!
— Clarambaut, dit li dus, car me laissez ester.
« Vos m'avés mainte foiz travaillé et pené;
« Se ne vos ameroie por les membres coper.
« Car vos fuiez de ci, alés à vostre ostel!
— E Dex! dist Clarembauz, ço est la verité
« Que li home ancien sont arieres boté,
« Et li mal traïtor sont avant apelé. »
Clarembauz s'an torna, si s'an fa raporter.
Li dus a fait sa feme an la place amener.

Li frans dux de San Gil a fait les sains venir,
Et ilueques la chase del baron san Martin,
Et del baron san Gile et del cors saint Fremin.

Qui desor se perjure toz est mors et onis.
Lai jura Berengiers ; or oez que il dist :
« Sire dus de san Gile, or me faites oïr.
« Tot issi m'aïst Dex et li saint qui son ci,
« Et cil, et tuit li autri confessor et martir,
« S'il puesche ici conduire l'arme, le cors de mi,
« Quant ce vendra au plait, au grant jor del juïs,
« La dame ocist Buevon, par traïson le fit ;
« La pome li dona, je le sai tot de fin,
« Qui lli fist les .II. iauz de la teste saillir,
« Et le cur de son vantre aragie[r] et partir.
« Certes à moi méismes an fu li conseuz priz,
« Par ce m'en [h]et madame ge nel veil consentir. »
La dame ne se pot de sopirer tenir.
Li dus a fait les sainz à .I. prestre saisir ;
Li gloz baise leis sanz, si est an piés saillis :
De l'autre part chancelle, si qu'il gote nel vit.
Dient li chevalier : « Bien est parjurés cist ;
« Se Dex ne li aïe, en cort sera honis. »
Après lui jura Milles ; or oiez que il dist :
« Sire dux de Sain Gile, or me faites oïr.
« Tot eissint m'aïst Dex et li saint qui son ci,
« Et cil et tuit li autre confessor et martir,
« Que madame nel sot, ne onques ne le fist,
« N'an cuer ne an pansée ainz certes ne le vint ;
« Et Berangiers li glouz certes i a menti. »
E Dex ! il a juré, de ce soit il maudiz !
Il a baisié les sainz, si est an piez sailliz.
Donc s'en vont li baron des armes conréir.

Li dux et la duchoise funt Milon conréer.
Il ot chauces de fer, des esperons dorez ;
Un auberc jacerant li ont fait aporter ;
An son chief li lacerent .I. vert hiaume jemé.

Li dus a fait s'espée devant lui aporter,
Ma[is] li gloz ne la vout prendre ne reinier,
Mais demande la soe que pis valoit assez,
Et li dus li a ceinte au senestre costé.
I. fort destrier bauçam li ont fait amener,
E de frein et de selle l'ont moult biem conréé.
A son col li pendirent .I. fort escu listé,
Puis a prise la lance dont li fers ert cassez.
La dame li baissa la jame et lo soler,
Et après li a dit com ja oïr porrez :
« Miles, frans chevaliers, sovigne vos de Dé !
« Desfandez moi mon cors, moult grant prou i aurez;
« Car je vos an donrai an fi une cité,
« Après, .IIII. chatiaux toz de pierre formez.
— Dame, dit li traïtres, Dex an set mon pansé ! »
Puis dit antre ses denz, coiemant et soé :
« Tel desfanse an ferei que vos ancui hardrez. »
Et Berangers li fex s'est corus adober
D'auberc, et de vert hiaume, et de branc aceré.
Il ot escu et lance, et destrier sejorné ;
Bien resanble preudome, s'il aüst leiauté :
N'ot si fort traïtor an la crestianté.
Miles fu d'autre part, qui plains fu de malfé.
Quant il furent ansamble, moult furent egardé.
Chacun drece la lance, si a l'escu acolé.
Or oez la batailli, onques n'oïtes tel,
Del plus fier traïtor de la crestienté.
Or sont li traïtor moult bien apareillié
Li un encontre l'autre, sor le destrés armez.
Et li dus de San Gile ne s'e[s]t mie atargez :
Il hurte le cheval des esperons dorez,
A sa main .I. baston qui à or fu entailliez.
Ill en a apellé .IIII^xx. chivallers :
« Seignor, ce dit li dus, faites pais, si m'oiez :

« Se vos volez avoir mes terres et mes fez,
« Se vos pri et comant que cest champ me gardez.
« Se véés traïson, à droit la me jugiez,
« Que, par icelle croiz où Dex fu travailliez,
« Orandroit ert panduz qui recréanz ann ert;
« N'en pendroie to ll'or qui soit à Monpeiller! »
Li traïtor l'oïrent, moult en sont esmaié;
Ja vousist chascuns estre à Rei[n]s ou à Poitiers.
Or sont li traïtor sor les destriers harmés;
Li uns s'esloigne de l'autre .II. arpanz mesurez.
Li dux point le cheval des esperons dorez,
An sa main .I. baston qui fu à or parez;
Là où il voit Milon, sel prist à apeller.
« Miles, ce dit li dux, vers moi en entendez:
« Clarembaut le veillart avez oï parler:
« Ceste bataille est prise ensi com vos verrez.
« Il est hom anciens et de moult grant aez.
« Mais, par icelle croiz où Jhesu fu penez,
« Ou à tort ou à droit se tu i es matez,
« Je te ferai la art antor lo col noer,
« Et pandre [sus] as forches, et an aut ancroer.
« Por tot le grant [avoir] qui soit an ton regné,
« Por home ne por fame ne seras rechatez;
« Mais soies chevaliers ardiz et adurez:
« Se tu pues ma moiller de cest blasme garder,
« Jamais n'aurai sor toi .II. deners monéez
« Que tu n'an soies sires et tous maitres clamez.
« Clarembaut le prodome as tu oï parler:
« Il dit tu or feras recréanz et matez;
« S'as véu le prodome et bien et bel parler.
— Sire, dit li traïtres, Dex en set mon pensé. »
Puis dit entre ses denz coiement, à celé:
« Recréanz me ferai, ja n'en iert trastorné;
« Qui quant poit ne cui non, j'en serai rechetez. »

A iceste parole n'i ot plus devisé.
Les chevauz laissent corre, les freins abandonez,
Et brandissent les astes des espiez noellés,
Et traient devant euz les fort escus boclés.
Dient li chevalier : « Verrez en un verser.
— A Dex ! dist la ducheisse, je ne puis esguarder ! »
Devers saint Oriant a son chef trestorné :
« Glorios Sire pere qui maint an trinité,
« Secorrés moi, beauz Sire, par le vostre bonté.
« Au droit que je i ai isi me secorrez ! »
Et Miles point et broje, se a son espié crolé,
Va ferir Beranger sor son escu lité.
Tantost con l'ot feru del fer et de l'acier,
La lance est brisée qu'il avoit entaillé,
Et li trançon en volent tot contreval le pré.
Li gloz a trait l'espée dont li poins est dorez ;
Tantost com l'ot feru et del fer adesé,
Est li poins de l'espée en mi le champ volez,
[Et] li poins et li euz li est el poign tornez.
Li gloz torne sa regne, s'a la sselle versé ;
Les cengles sont ronpues qu'il avoit renoé ;
Devant le cheval chiet, véiant tot le barné.
Atant vient Berangiers, le frain abandoné ;
Il a brandi la ante de l'espié noellé,
Si li a fait sanblant qu'il voille à lui joster.
Et Miles li escrie : « Merci, por amor Dé !
« Je me rant recréus ; gardez ne m'ociez ! »
Quant les gardes l'oïrent, cele part sont alé,
De totes parz lo prenent, si l'ont au duc mené.
Atant ez vos poignant Berangier et Herdré,
Sanson et Alorri et l'autre paranté :
« Sire, randez le nos ; bien sera rachatez :
« .XV. somiers chargiez de fin or an aurez ;
« Vos an donrons, biauz sire, voluntiers et de gré. »

Et li dux an jura le roi de majesté
Et trestoz les bons sainz que l'an doit aorer,
Que il n'en prandroit mie tot paradis à gré
Que il ne fust panduz et à vant ancroés.
Li dus a fait les forches et drecier et lever;
Après, a fait Milon les vestemanz oster.
Li dus a fait Milon as forches traïner,
Puis li ont fait la hart antor le col noer;
Contremont le sacherent, si l'ont fait ancroer.
Il ne demora gaires que il fu desviez;
.V^c.M. diable ann ont l'arme porté;
Auvec ax an anfer le firent osteler.
Ansint doit on gloton et traïtor mener.
Moult an moine grant duel ses riches parantez.
Berangier an menerent si parent à l'ostel;
Por Milon, lor parent, ont grant duel demené.
Humais panront conseil comment porrant errer,
Que de traïson faire ne furent anc lassé.
Li dus [a] comandé sa moillier à lier;
Il dit qu'il la feroit ardoir o escorcher.
Par moult fier maltalant la prist à arainier :
« Vostre chanpions est recréanz et matez;
« Faites vos confeser, que plus n'i atendez,
« Car, par icel apostre qu'on en Rome requiert,
« Jamais ne mengerai tant com vive soiez !
— Sire, dit la duchesce, ce est duez et pechiez;
« Je nel vos forfis onques, si m'aïst Dex del ciel.
« Je sui de vos ançainte, de verté le sachez,
« Ou de fil ou de fille, bien .VII. mois a passez;
« Moult seroit gran dolor si muer à tel peché.
« Tenez moi an prison à l'ostel, chiés Gautier,
« Ou chiés un borjois povre, que n'ais gair[e] cheré,
« S'aie de vostre pain chacun jor .I. cartier.
« Quant li enfes ert nez, sel faites bautisier,

« Quant serai relevée, si me copez le chié,
« Ou je devendrai noine à .I. de ces mostiers.
« Lai, si proïrai Deu, le glorieus do ciel,
« Que vostre cors garisse de mort et d'encombrer.
— Dame, ce dit li dux, ja puis Dex ne m'ait chier,
« Ne me face pardon de mes mortels pechiez.
— Sire, ce dit la dame, ce ert torz et pechiez;
« Car ge nel forfis onque, si m'aït Dex del ciel.
— Dame ce dit li dux, trop poez demorer:
« Faites vos confesser, gardez n'i arestez;
« Quar, par la foi que doi tot franc home porter,
« Jamais nen mengirai tant com vive soiez.
— Sire, dit la duchesse, ne puet estre véez;
« Cist mauz et cist pechiez m'estoit toz destinez.
« Dex ait merci de m'arme par la soe bonté,
« Car je morrai à tort, de verté le sachez. »
Qui li véist ses draps desrompre et desmaller,
Et par panz et par peces au[s] pores ganz doner.
Par delez les oreilles fit ses tresces coper;
An pure sa chemise est li suens cors remés.
Qui adonc véist l'anfant par son ventre trambler,
Dont elle estoit accincte bien a .VI. mois pasez,
Onques Dex ne fist home que n'an préist pidé.
Garçon et pautronier la corrurent cobrer;
Vers .I. feu l'entraïnent, voiant tot le barné :
« Vos qui ci me jugiez, vers moi an antandez:
« Dex pardona sa mort, je fois vos autretel;
« Car je nen i a corpes an se don m'arestez.
« Sire dus de Sain Gile, vers moi an antandez :
« Laisiez moi un petit, s'il vos plait, confesser.
— Dame, ce dit li dus, ce ne puis ge véer. »
Elle vit .I. evesque et chanu et barbé,
Buevon, le fil Girat, issi l'oï nomer;
Il estoit do lignage Berangier et Herdrez,

Sanson et Alorin et l'autre parentez.
Dolanz fu de Milon qu'on avoit ancroez;
Il estoit ses cosins et de sa seror nez.
Por ce que le voit veil, se l'a araisonez:
« Sire, ce dit la dame, je veil à vos parler. »
Et respont li evesques: « An l'enor Damedeu. »
D'une part la torna; dit li a et conté
Iss[i] com elle avoit esploité et erré,
Ensi com om li avoit le presant aporté.
Quant l'evesques l'entant, si a .I. cri geté;
Là où il voit le duc, si l'a araisoné :
« Sire dux de San Gile, ceste putain hardez!
« Ele a mort vostre frere, si voir com Dex est nez;
« Certes, en sa confesse le m'a dit et conté.
— Ai Dex! ce dit li dux, qui onques mais oï tel ?
« Toit li portent envie, nus ne la pot amer! »
Atan e vos .I. clerc qui est en piez levez,
Guilleaume de Losanne, ansin fu apelez;
Benéoite soit l'oure que il fu engenrez!
Lai où il voit le duc, si l'en a apellé:
« Sire dus de San Gile, anvers moi antendez :
« Ce[r]tes, j'en serai prez orandroit del mostrer
« Que l'en doit cel evesque orandroit anbraser,
« Quant il de sa confesse a la dame accusé.
« Et la dame an doit jujement demander;
« Se l'en doit faire droit, se li ert delivré. »
Li dux Raimonz escrie: « Escuier, quar ferez!
« Ge vos comant l'evesque, or tot, si le prenez. »
Et li escuier saillent à l'evesque cobrer.
Qui adonc véist l'evesque et ferir et boter,
Et poindre et ferir, et sacher et boter.
Vers le feu l'entraînent, ens le vorent geter;
Per devers lo visage le font el feu voler.
Tant i fu li cuverz que il fu enbrasez;

L'arme de lui anportent averser et maufé.
Et li dus Raimons broche le destrier sejorné;
Lai o voit la duchese, dit li a son pansé.
« Dame, ce dit li dus, antandez mon segré :
« Ne vo ardrai or mie, je me sui porpensez;
« Mais je vos ferai, certes, ma terre forgurer.
« Par la foi que je doi tot franc home porter,
« Se je vos consuï à main, à l'avesprer,
« Je vos ferai les membres et la teste coper.
« Or me laisiez la terre, et si vos an alez,
« A grant enor de vos, vos garison trover.
— Sire, ce dit la dame, .v^c. merciz de Deu,
« Cant vos à toz mes manbrez me laisiez eschaper.
« Une chose vos di : sachiez de verité
« Je sui de vos ançainte, bien a VII. mois passez;
« Quele part que ge aille, que m'en remanra orez :
« De vos sera li anfes qui de moi sera nez.
« A Damedex de gloire soit vos cors comandez;
« Icil fera de moi totes ses voluntez.
« Or sui si esgarée que no sai ont aler,
« Car or sui ge venue à moult grant poverté. »
Au despartir qu'il firent chaï li dus paumez.
Et li fex Berangers an fait .I. ban crier :
Que il n'i at meschine, sergant ne bacheler,
S'il done la ducheise .I. denier monéé,
Que li dus ne li face toz les manbres coper.
Li pueples desparti, la duchesse remest;
All' ostel Clarembaut an vint an la cité.
Quant le vit Clarembaus, dit li a son pansé :
« Par les saint Deu, duchese, coment avez o[v]ré ?
— Haï! Clarembaus sire, toz m'est mal encontré;
« Fait m'a li dus mes sire ma terre forjurer,
« Que jamais, à ma vie, n'i porrai eriter.
« Or sui si esgarée que ne sa où aler;

« Bien sai que sui venue à moult grand poreté.
— Dame, dit Clarembaus, or ne vos esfraez ;
« Deu an preigne pidié par la soe bonté !
« Por amor de Guarner, vostre pere le ber,
« Qui moult saches om ere, et me nori soef,
« Vos chargirai mes fiz, les .x. les plus aignez. »
Ses .XIIII. fiz a deva lui apelez ;
Novel chevalier furent et d'armes conréé.
Clarembaus en apelle les .x. les plus aigniés :
« Vos me plevirez sanpres, et si me jurerés
« Que vos, dusqu'à .xv. anz, ma dame garderez,
« Ne per tort ne per droit que vos no li faudrez.
« Et, s'elle a anfant, grant honor li portez ;
« Cant vos estes si ome, il est vostre avoez.
« Gerpissiez tot le regne, et si vos an alez.
« Dex vo lait an tel leu venir et trestorner,
« Que vos puissiez à joie vos garison trover ! »
Clarembaus n'estoit mie d'avoir trop agrevez ;
.III. mulez lor a fait d'or et d'argent troser.
Et ont fait la duchesce gentement conréer ;
Sor .I. mulet anblant font la dame monter.
Moult fu grant la criée cant vint au desevrer :
Dont se paine la dame qui les fiz ot portez,
Et li viez Clarembaus an fu si adolez
Qu' il ampuis ne lava ainz .IIII. mois passez.
Et après la mienuit issirent de l'ostel.
La dame vit la tor o norri ot esté ;
Dist à sez compaignos : « Un petit m'atendez,
« Tant que mon seignor aie véu et esgardé.
— Dame, disent si home, merci por amor Dé !
« Se li dus le savoit, n'an porron eschaper ;
« Maintenant nos fera toz les mambres coper. »
Et respondi la dame : « Il ne puet estre el. »
Ele se laise à terre de la mule coler,

Et trespassa la dame les chevaliers membrez,
Qui gisent ou palais es couches lez à lez,
Puis vint elle ou palais où li dus Raimons ert.
Tant a ploré li dus toz an fu agrevez;
Par devant lui ardirent dui grant cirge alumé.
Atant e vos la dame au gent cors honoré;
Elle ne l'ose mie esveillier ne boter;
An la face lo baise coiement et soé,
Puis prist andeus ses ganz qui sont à or paré,
Après, leva sa main, si l'a de Deu seigné:
« Sire dus de Saint Gile, de Deu soiez sauvez!
« Or somes moi et toi à doleur desevré,
« Que jamais à ma vie des ieuz ne me verez! »
Devant l'uis de la chambre ne pot sor piez ester;
Li cuers li est paumez, si s'en torne arier.
La dame s'en torna, à Deu l'a comandé;
Quant elle se leva, n'osa mie crier,
Tot contreval avale les mauberiz degrez,
Vint à ses compaignos; il la firent monter.
Il issent de la vile ainz que fust ajorné;
A petite compeigne issirent dou regné,
Passent bruel et champigne, n'i sont mie aresté.
Il trespassent Sanlis et Vermandois delez,
Vi[e]nent à Valancines, une bone cité,
Girent i une nuit, à matin sont levé,
Très permi le Chainoi ont lor erre torné,
Droitemant ai Namor sont lo soir ostelé.
L'andemain au matin sont as Loges alé.
Des jornées qu'il firent ne sai dire verté:
Il vindrent à Coloigne, une bone cité;
Lors passerent le Rin à barges et à nés.
Alamaigne trespassent et grant part do rené.
An la terre d'Ongrie sont ann un bois entré;
.VIII. lieues plenieres avoit le bois de lé.

Iluecques prist la dame de son ventre si mel
Qu'ele n'alast avant per .c. mars d'or pesez;
Illuec se lait chéoir soz. II. arbres ramez.
A Dex! elle n'a fame à [c]ui poche parler!
A Damedeu de gloiri se prist à comander:

Or fu la gentils dame desoz l'ombre d'un pin;
Damedeu reclama qui de l'aigue fist vin,
[Le jor que] fu as noses de saint Architeuclin :
« Glorios Sires peres, par tes saintes mercis,
« Moult par fu grant la joie le jor que tu naquis.
« Judas, li feuz traîtres, biauz Sire, vos vendi;
« .XXX. deniers enn ot, malvais loier en prit.
« A Dex! quant grant tresor an dona li chaitis!
« Marcus et Jonatas an la crois vos pendi,
« Et an piés et an paumes les clos, Sire, vos mist.
« Et Longins de la lance, biau Sire, vos ferit;
« Aval parmi la lance li sang clers en salit,
« Il an tardi ses euz, alumer li féis;
« Ses pechiez pardonas, qu'il te cria merci.
« Nichodemus li bers jus de la crois vos mist.
« Joseph, .I. chevalier, jus de la crois vos mist.
« Par son commandement, au tier jor surrexis.
« Ansin com ce est voirs, et de Virge nasquis,
« Delivre me mon cors de mal et de peril! »
L'ore soit benoïte, deslivré s'est d'un fil.

Or fu la gentils dame desoz l'arbre ramé;
L'ore fust benoïte, d'un fil s'est deslivré.
Desor l'epaule destre ot une crois roiel.
La dame le conroie à un pan de cender,
Puis a pris .I. blanc drap, si a ses flans bendez.
Dit à ses compaignos : « Seignor, avant venez;
« Par la foi que vos doi, .I. damoisieaux est nez. »

Quant cil on[t] a[n]tandu, si ont aval alé.
Qui adoncques lor véist cel anfant regarder,
De jentil damoisel li péust remembrer.
Anfes, moult par es biaux; que Dex te doint santé!
Or puez tu moult bien dire q'an povre leu fus nez!
Se Dex te done vie, li rois de majesté,
Moult très bien ocirras Beranger et Hardré,
Sanson et Alori, et l'autre paranté;
Mort seront et honi, et tot desbaraté.
Ce fut cil qui conquist les .XIIII. citez,
Et rois fu de Hongrie [s'en fu] sire clamez,
Puis fist ardoir en feu Beranger et Hardré,
Sanson et Alori, et l'autre paranté,
Et toz ses enemis à chevauz traïner.
La dame fu ou gaut et li .X. chevalier.
Il ne puent la dame conduire ne mener;
De la raime del bois se pritrent à coper,
Une loge li firent et lit por reporser.
Lai coucherent la dame au jent cors anoré.
Lez l'orle del ruisel li ont lo lit paré;
Illuec baigna son fil, n'ot autre baig chaufé.
Estes vos cors à dame a grant duel demené.
.III. larron de la terre ont par le bois erré,
Qui tot ont lor covine véu et esgardé,
Lor harnois que il moinen[t] et lor grant richeté;
S'il poent espletier, tot lor sara amblé.
Tote jor furent coi deci à l'anuitier.
Cil furent bon baron et chevalier menbré,
Qu'il se gairerent bien; ne lor puet estre enblé
Ne robes ne chevauz qu'il aient amené.
Lez lo lit la duchese ont li larron pasé;
Si fu la nuit oscure, n'i ot point de clarté.
Le mantel de son lit an cuiderent porter;
Ne le pue[n]t avoir, tant sont il plus iré.

Lai troverent l'antfant trestot anmalolé.
Quant la dame s'esvielle, si a entor li taté;
Dit à ses compaignos : « Seignor, avant venez!
« Par la foi que vos doi, mes fiz nos est amblez ! »
Quant cil l'ont antandu, grant duel ann ont mené;
Il aprenent loreches, s'ont le feu alumé,
Puis sercherent le bois et de lonc et de lé.
Quant ne truefvent l'anfant, arrieres sont torné.
Qui véist as barons lor grant duel demener,
Lor blanches meins detordre, et lor chevez tirer,
Ja n'éust si grant joie ne l'esteri plorer,
Por amor de ll'enfant qu'il ne poent trover.
« Raimons, dit la duchesse, or sumes dessevré;
« Jamais an vostre vie, ce cuit, ne me verrez :
« A Damedeu de gloire soït vos cors commandez,
« Et Dex fera de moi totes ses volentez.
« Car j'ai perdu .I. fil que Dex m'avoit doné,
« Ge ne quier mais [do ciel] lumere ne clarté. »
Et li larron s'en tornent, s'an ont l'anfant porté.
Il vindrent de Ongrie à la maistre cité;
Le roi Hugon troverent an son palais listé.
Et quant li rois les voit, si les a apellé :
« A la moie foi, sire, riens n'avons conquesté;
« Plus a de .VII. semaines nos n'avon rien amblé,
« Fors .I. petit anfant que vos ici véez,
« Et n'a que .I. seul jor, certes, que il fu nez.
« Quar lo faites, biau sire, laver et baptisier,
« Et nos le ferons, certes, et norir et garder;
« Et quant il sera grant, s'apanra à anbler.
— Je l'otroi, dit li rois, bien fait à créanter. »
Li rois a fait l'anfant au grant mostier porter,
Se a fait les sainz fonz benéir et sacrer.
Après, a fait l'enfant tot nu desvoloper;
Et quant il l'a véu, si a Deu reclamé :

« Anfes, moult par es bieuz et de moult grant aé;
« Damedex me confonde, se ge te puis garde[r],
« Que ja jor de ma vie n'apendrai à ambler! »
L'anfant ont batisié, et li rois l'a levé;
Li rois li a mis son nom, Uges l'ont apellé.
Li rois le fist norir à moult grant richeté.
Il croit plus et esmande que uns au[t]res asez,
Que Damedeu de gloire l'ot issi commandé.
Sa me[re] git ou gal, delés le bois ramé;
Li chevalier la servent tot à ssa volanté:
A bouire et à mengier aportent à planté.
A .v. lieues petites avoit une cité;
Là prenent la vitaille dont la dame ot assez.
Ainz ne fu .I. souz jorz acompliz et passez
Qu'ele ne fu des foiz saulée de plorer.
Et quant ce vint au terme qu'el déust relever,
Dit à ses compeigno[ns] : « Seignor, avant venez :
« Car garnissiez vostre erre, et soiez aprestez;
« Tant ai géu à terre duellent m'an li costé. »
Li baron s'aparoillent, s'ont lor hernois trosé;
Sor .I. mulet anblant ont la dame monté,
De la forest s'en issent, où tant orent esté.
Al premerein chastel que il orent trové,
Lai se fait la duchesse messe dire et chanter.
Illuec se fist la dame baigner et reposer;
.IIII. jorz sejornerent, avant s'an sont alé,
Puis acoillent lor erre tot lor chemin ferré.
Des jornées qu'il firent ne vos sai deviser;
A Coloigne s'en vindrent où ill orent esté.
Il passerent le Rin, s'antrent en la cité;
Au grant mostier saint Pere s'an sont tot droit alé.
Lai troverent le conte Tieri de la cité,
Le sire de Cogloigne et de tot lo regné.
La dame l'a véu, si l'a bien salué :

« Dex vos saut! sire dus, ge ne vos sai nomer.
— Dex vos gart! belle dame, je ne sais d'on venez.
« Dites moi qui vos estes, gardez nel me celiez.
« Estes vos pelerine qui à sain Pere venez?
« Moult belle compaignie ansanble o vos menez.
— Sire, dit la duchesse, aparmain le saurez:
« Je sui .I. chastive qui vient d'autre regné;
« Si [m'est] ocis mes peres, bien a .VII. mois passés,
« Et ge m'à[n] suis foïe, ni ai plus demoré.
« J'avoie .I. petit fil, l'autrer me fu amblez;
« Or vois querant .I. home où je puisse ester,
« Que je puisse sa fille ou son fil bien garder:
« Norice serai bone, car je ai lait assez.
— Dame, ce dit li dus, bien venue soiez;
« G'en ai .I. des anfanz que vos me garderez,
« Antoine le petit, issi est appellez.
« Et ge ferai vos homes richement conréer;
« S'il me volent servir, ge lor donrai assez.
— Sire, ce dit la dame, .V^c. merci[s] de Deu!
« Il vos serviront bien, puis que vos le volez;
« Mais il sont tuit prodome, chevalier adobé. »
Li cuens les amena ou palais principer;
Chevauz et palefroiz lor a fait amener.
Et la fame Tierri, la contesse à vis cler,
Parise la duchoise a grant enor porté.
L'enfant Tierri le conte li ont fait delivre[r];
Le dame le nori et tint à grant chierté.
Estes vos cors de dame à norice torné.
Or lairon de la dame qui est à sauveté,
Et des .X. chevaliers qui sont au duc remés,
Se diron de son fil qui fu el bois anblez.
Li rois le fit norir, et grant henor porter.
Quant l'anfes ot .XV. anz et compliz et passez,
Premiers aprist à letres tant qu'il en sot assez,

Puis aprist il as tables et à eschas à joier;
Il n'a ome an cest monde qui l'en péust mater.
Bien sot .I. cheval poindre, et bien esperoner,
Et d'escu et de lance sot moult bien béorder.
Et quant il ot .XV. anz et compliz et passez,
N'ot anfant en la terre de si aut pare[n]té
Qui tant fust an .XV. anz ne créus n'amendez.
Et li rois l'aime plus que nule rien, fors Dé.
A la plus maitre table s'est asis au diner;
Quant il orent mangié et béu à planté,
Les napes ont ostées serjant et bacheler.
Li rois les an apelle, si com oïr porrez,
Le mieuz de son barnaje et de son parentei.
« Seignor, fait li rois Hues, faites pais, si m'oez :
« Je sui vieuz et chanus, si ai .C. anz passez,
« Et de chivallerie me voil mas reposer.
« Et ge ai .I. fille qui moult fait à loer,
« Et si ai .I. filluel qui moult fait à prosier :
« Il est de haut parage, bien le cuit por verté.
« Se vos tuit le volez outroier et gréer,
« Je li donrai ma fille, s'il la veut esposer,
« Et la riche corone li ferai je porter;
« Rois sera après moi, quant je serai finez. »
Gontagles de Losane s'an est an piez levez;
Damedex le confonde, qui an crois fu penez !
Cosin fu Ganelon, Berenger et Hardré;
Por l'amor Ganelon est an Ongrie alez.
Li rois l'ot retenu, que de plait sot asez.
« Sire, ce dit Gontagles, .I. petit m'antandez :
« Vos dites grant mervoille et si antreprenez.
« Donc, n'a an vostre cort dus et contes asez,
« Qui sont fil de mollier et de aut paranté,
« O vos poez vou fille à grant onor doner ?
« Ne savez que il est, li pautroniers trovez,

« Ne cunuissiez celui de cui fu angendrez.
— Par mon chief, di li rois, vos dites verité;
« Mais il est tant par biax, jantiz et ascemez,
« Hardiz et corajeus, et d'armes conréez,
« Car je l'ain certes plus que nul home charnel.
— Sire, ce dit Gontagles, vers moi an antandez:
« Je le vos porrai bien, se volez, esprover.
« Faites vos .III. [larrons] devant vos amener,
« Si lor faites l'enfant ansamble euz osteler.
« Quant il ert aseri, et il ert avespré,
« Çà dedanz l'enmanront por lo tresor embler.
« Et se il est jentilz hom et de grant parenté,
« Ja nan pandra del vostre .I. denier monéé.
— Par mon chief, dit li rois, vos dites verité;
« Mais por ce est il tant joines et de petit aé,
« S'il voit le roge or et l'argent esmeré,
« Bien tost an porroit prendre, espoir, par joieneté ;
« Mais por ce n'aura [il] ja plus grant vi[le]té.
— Sire, ce dit Gontagles, or me laisiés parler. »
Tant li a li mauz gloz et proié et rové
Que il a ses larrons de devant lui mandé,
Si lor fait la parole et dire et devisier.
Cil s'an vont à l'anfant, si l'ont araisoné :
« Hugues, vendras ou nos anuit por osteler,
« Et si nos mostreras des eschaxs et des dez;
« Certes, tu en sez plus que nus de nos assez. »
Tant cil l'ont losengié que il l'en ont mené.
Quant il orent mengié, li gau durent chanter;
Il vindrent à l'enfant, si l'ont araisoné :
« Hugues, vieuz gaaignier qui vaut une cité ?
— Ouïl, ce dit li anfes, voluntiers et de gré;
« Mais je sui encor joines et de petit aé,
« Si ne porroie mie trop grant fais achargier. »
Et dient li larron: « Tot ço est verité ;

« Le tresor ton parain volons anuit ambler,
« Si lo despartiron, et serom .IIII. per :
« Jamais ne seron povre an trestot nos aé. »
Quant li anfes l'antant, si comence à suer ;
De mautalant et d'ire prist color à muer :
« Fill à putain, gloton, mar l'osastes panser !
« Certes, mal le pensastes ! Se ge puis eschaper,
« Je vos ferai les gorges à trestoz sorpeser ! »
Et dient li larron : « I[l] te convient faire el,
« Ou, se ce non, [moult cher] bien le puez comparer »
Hugues a bien véu ne lor puet eschaper ;
Poor ot des glotons nel voillent estrangler.
Ou il volsist o non, avoec eus l'ont mené ;
Il sont venu au mur, si l'ont tost esfondré.
.I. grant pertuis i firent, Hugon i ont boté :
« Hugues, va au tresor tot droit là ou il set,
« Et se tu n'en aportes, moult t'iert mal encontré. »
Hugues vient au tresor, ne l'a pas mesuré ;
Il a l'or et l'argent moult forment visité.
« Avoir, moult par es biaux, dit Hugues li mambrés ;
« Dex garisse celui qui ci t'a assemblé,
« C'est li rois mes parains qui jentiex est et bers !
« Cil Sire me confonde, qui en crois fu penez,
« Se je ja pran çaianz .I. denier menéé. »
Garde sor .I. escrin, si a véu .III. dez,
Qui sont de fin yvoire et fait et pointuré ;
Mis les a an son sein, si est areire tornez.
Venus est as larons ses a araisonez :
« Per amor Deu, seignor, et car vos an tornez ;
« Enuit ai gaaignié qui vaut .IIII. citez. »
Quant i[l] l'orent oï, grant joie ann ont mené.
Qu'il ne li virent rien ne tenir ne porter :
« Hugues, car nos di ore [que tu as] conquesté.
— Voluntiers, ce dist Hugues, mas vos m'afierés

« Que vos, antre vos tres, part n'i demanderez. »
Et dient li larron : « Volantiers et de gré. »
Li larron li plevirent quant qu'il vout demander :
« Hugues, car nos di ore que tu as conquesté.
— Par ma foi, dit li anfes, je ai .III. moult biaux dez ;
« Veez les ci an mon sein, se vos ne m'en créez. »
Quant li larron l'entantent, si a l'uns l'autre boté,
Et dit li uns à l'autre : « Bor fumes unques né !
« Por cestui seron nos essaucié et levé ;
« Benéoite soit l'ore que par nos fu amblés !
« Cil sera ancor rois dedanz .I. an passé. »
Au plus tost que il porent l'ont à l'ostel mené ;
Il li ont fait .I. lit, sel coschierent soé.
Il ne demora gaires que il fu ajorné,
Et li larron s'an tornent, si sont au roi alé.
Au roi Hugon ont dit quant qu'il orent trové,
Tot einsi com il orent esploitié et erré.
Quant l'antandi li rois, s'a .I. sopir geté.
Gontagle de Losane a fait li rois mander :
« Oez de mon fillou comment il s'est provez.
— Sire, ce dit Gontagles, moult par a bien ovré ;
« Encor le porrai mieuz, si vos plait, esprover.
« Or le faites demain au mostier amener :
« S'il est de aut parage et de grant paranté,
« Adonc serai ge bien de quel jent il est nez.
— Gontagles, dit li rois trop vos poez pener ;
« Certes, se il amande, que il soit queronez,
« Vos an seroiz pandus et à vant ancroez.
« Bien set l'an qui vos estes et de quel paranté :
« Vos estes del lignaige Beranger et Herdré ;
« Si retraiez à euz que ja bien ne ferez. »
Tant li a li mauz gloz et proié et rové,
A ses serjanz comande Hugues soit amenez.
Cil vinent à l'anfant, si l'ont araisoné :

« Hugues, venez, biau sire, à vos parain parler;
« A la p[ro]cesion devez son branc porter,
« Qu'au mostier vos iant saura vos an bon gré. »
Quant li anfes l'antant, vestuz s'est e[t] parez.
Li .III. [larron] l'an ont droit au mostier mené.

Au mostier l'ont mené, tuit li .III., [li] laron.
Quant li anfes i antre, commence sa raison.
Il a levé sa main, si a seigné son front,
Et son front et sa face antor et anviron;
Maintenant est venus devant le roi Hugon.
Li anfes le salue, et li rois li respont.
Gontagles de Losane comma[n]ça sa raison;
Damedex le confonde qui soffri passion!
« Seignor, ce dit Gontagles, or oez que diron:
« Anuit est enfondrez li grant tresor Hugon;
« Plus i avons perdu, certes, que ne savon.
« D'unz dez somes dolant que nos perdu avon;
« Qui le voudra celier, si l'escominion;
« Ja n'ait il à la mort point de confession.
« Se nos avons le dez, par cestui le saron
« Qui passé a le mur, et qui sont li larron. »
Quant Hugues l'antandi, si auça le menton;
Hautemant ha parlé, se dit fi[e]re raison:
« Seignor, je ai les dez, ne querez si moi non.
« .III. larron m'i menerent, ou je volsise o non;
« Mais de l'autre avoir an quier Deu à tesmoign,
« Certes, que je n'en ai vaillesant .I. boton.
« Se plus i ai forfait, ja n'ait m'arme pardon,
« Ainz me pande li rois à forches, à bandon :
« Guarge que n'en mescroie, fors que sol mon cors non.

« Seignor, ce dit Huguez, je a toz les .III. dez;
« Vez les ci an mon sein, se vos ne m'an créez.

« Mais de l'autre avoir, aurai Deuf avoé,
« Certes, que je n'en ai .I. denier monéé.
« Or face li rois Hugues de moi sa volanté,
« Car ne l'en puis plus dire, mençonge ne verté.
— Beaux filleux, dist li rois, com vos estes senez!
« Orandroit vos ferai ma fille espouser,
« Riche corone d'or sor vostre chié poser,
« S'aurois tote ma terre après ma roiauté.
— Sire, ce dit Huguez, Dex vos an sache gré! »
Puis dist antre ses denz: « Don aie je daé
« Se j'ai ja vostre fille, je cuit, à mon éé,
« Si aurai veu mon pere, cel qui m'a anjandré.
« Ancor n'ai veu ma mere qu'en ses flans m'a porté;
« Certes, moult ai grant duel qu'en m'apelle trové.
« Ja me claime l'en ores Huguet lo chaitivé;
« Hé las! can je l'oi dire, bien devroie dever. »
Li rois demande l'aive ou palais principer;
Quant il orent lavé, s'asistrent au disner.
A la plus maitre table sert Hugues de vin cler,
A l'enap qui fu d'or, c'onques ne fu blamez.
Il ot moult gent le cors, et le viair[e] cler,
Gros fu per les espaules, graille per lo baudré;
Il ot blonde le poil, menu recercelé.
Plus avoit vairs les ieuz que nus faucons muez;
Plus fu forz e menbruz de braz et de costez.
N'oi plus bel chevalier en la crestienté.
Quant li rois ot mangié, les napes fist oster.
An une chambre à voute s'an est li rois antrez,
Lai trova la réine et sa fille au vis cler.
« Belle, ce dit li rois, je vos vueil marier
« A Huguet, mon filluel, qui jentis est et ber.
— Sire, dit la pucele, Dex vos an sache gré. »
Et Hugues est toz seuz an la sale remés;
Au chef d'une des tables s'est alez acoder.

Il regarde la croiz qui sor l'epaule siet:
« E las, chaitis, dolanz, com sui mal éurez!
« Je por[t] la croiz roial qui sor l'espaule siet,
« Et je sui si chaitiz, d'autre terre aportez.
« Ici n'est une croiz, ainz est .I. vis maufés,
« Qui sor moi s'est asis per mon cors tormanter. »
Del grant duel qu'il an a, comança à plorer.
Li anfant de la terre an pristrent à parler,
Li fil au[s] vavassors au[s] comtes et au[s] perz:
« Moult par devons or estre corrocié et iré,
« Quant or iert nostre sire cist pautroniers trovés.
« Ne cunoissons[lo pere] de cui fu engandrez,
« Et si n'oïmes onques de sa mere parler;
« Et car lo demandon, ainz qu'il soit avespré.
« Se il estoit ocis, s'an seron delivré;
« Nos serons de la terre et del païs barné,
« Si an seron moult tost vers le roi acordé. »
Et dit li fil Gontagle: « Seignor, or m'antandez:
« Ja sui je do lignage Berangier et Herdré,
« Sanson et Ganelon et l'autre paranté,
« Qui ains de traïson ne furent esgaré;
« Je ultimes an sui, si me vient per aé.
« Or apellons Huguet aus eschas por joer,
« Laianz en cel celier parfont et ancharné,
« Si lo claimons[bastart] et chaiti et trové.
« Tant es[t] fiers et hardiz, voudra s'à nos mesler;
« Et chacuns de nos ait .I. cotel aceré:
« Maintenant soit ocis, murtriz et estranglez. »
A iceste parolle an l'enfant appelé:
« Hugues, vendras ou nos aus eschas por joer,
« Si gaaigne .C. sols à l'eschaquier doré,
« Et si nos mostreras des eschax et des dez;
« Certes, tu an sez plus que nus de nos assez.
— Sire, ce dit Huguez, onques mais n'an parlez,

« Car je sui d'autre terre estranges aportez,
« Si ne voudroie mie qu'il me fust remambré.
« N'i a celui de vos, s'il m'avoit ranponé,
« Que par icel apostre c'on quiert à Nueron pré,
« Sei il me disoit chose ne me venist à gré,
« Que je ne lo ferise .II. coz desmesurez. »
Et dient li anfant : « Ja mar an doterez,
« Ja ne vos diron chose que vos doi[e] peser.
« Nos ne te devons mie laidanger ne blamer,
« Ainz te devons sor toz servir et honorer.
« Tu seras nostre sire, se Dex l'a destiné;
« Li rois te vieut sa fille veraiement doner. »
Tant l'ont cil losengié ou celer l'ont mené;
A l'eschaquer s'asit que ne s'i sot garder
Li fil as .IIII. contes qui là mont sont remez.
Se Damedex n'en panse qui an croiz fu penez,
Or le covi[e]nt morir, se Dex n'en a pité.
Au fil au duc Garnier començа à juier.
Chascuns i mist .C. sols de deniers monéez;
Mais les a [il] trestoz et vancus et matez,
Que il n'i ot .I. sol qui l'an poüst mater.
« Seignor, ce dit Huguez, vers moi an antandez :
« Apresnez plus de jeu que ancor ne savez;
« Je vos an mostrerai volantiers et de gré,
« Ne ja del vostre quier .I. denier monéé. »
Li anfes les regarde, ses vit color muer,
Et les coutiaux del mange et traire et remuer.
« Seignor, ce dit Huguez, qu'avez vos en pansé?
« Se vos ai rien mesfait, prez sui de l'esmender. »
Et dit li fiz Gontagle : « Fiz à putain trovez,
« Ja fustes vos del bois de llairons aportez;
« Tu ne conois ton pere don tu fus angendrez,
« Ne la mere ausimant que à sses flans t'a porté.
— Par la foi que vos doi, vos dites verité.

« Mais Dex! *fil à putain*, je croi vos compar[r]ez;
« Se Dex plait et ses sainz, vos an repantirez. »
Il a aucé le poign qui fu gros et quarez,
Et fiert le fil Gontagle antre front et le nez;
Les ieux qu'il ot ou chief li fist andos voler.
Li autre saillent sus, s'ont les coutiaux covrez.
Hugues tient l'eschaquer, si est vers auz allez.
Il li lancent au piz les cotiaux acerez;
.IIII. plaies li firent es flancs et es cotez.
Mais Hugues les ataint, n'an lait nul eschaper,
Si en fiert .I. des .III. toz est escervelez;
Puis auça l'eschaquier, s'a un autre tué.
Li carz torne an fuie, mais Hugues l'a asté;
De l'eschaquier qu'il moine li a tel col doné
An mileu del celer l'a mort acravanté :
« Alez, fiz à putain, que mal fussiez vos nez! »
De mourlt riche boidie se prist à porpanser.
Toz les degrez de maubre est ou palais montez,
Que les huis del celer a après soi tirez;
Parmi une fenestre a gitées les clés.
Qu'il n'est pas del païs ne de la terre nez,
Tost le feroit li rois ocirre et afoller,
Per les fiz au[s] barons que il avoit tuez.
Venus est à l'estable où chivauz ot assez;
Tot le meillor a pris que il i pot trover,
La selle li a mise et le peitral fermé,
Le frain li mist ou chié, si l'a estroit cenglé.
Il a ceinte l'espée, si est el cheval montez;
Des esperons à or l'a maintenant hurté.
Pardevant .I. vergier s'an est Huguez tornez
Atant ez vos la belle o le viaire cler,
La fille au roi Huguet qu'il devoit esposer;
Elle a saisi Huguet par le chafrein doré,
Cortoisement lo sage, si l'a araisonné :

« Dites moi, beauz amis, o volez vos aler?
— Dame, [ce] dit Huguez, ja orrez verité :
« J'ai .IIII. murtréors an cel celer tuez;
« A lor cotiaux à pointes me vol[i]ent afolle[r],
« Il sont tuit fil à conte et de aut parenté;
« Tost me feroit li rois occirre et desmembrer.
« Et je l'ai Damedeu et plevi et juré,
« Que jamais ne serai .II. nuiz an .I. ostel,
« Se tex max ne me prant que je ne puisse aler,
« S'aura[i] véu lo pere qui m[e] a anjandré,
« Et conoistrai le mere qu'en ses flans m'a porté.
« Dites moi mon parein que je m'an sui alez,
« Et de la moie part moult bien le saluez.
« Dex vos mire les biens que vos fait m[e] avez! »
Quant la pucele l'ot, si comance à plorer;
Quant ele se redresce, s'an fu Hugues alez.
Elle plore et sospire, si a grant duel demené.
Quant li rois vit sa fille, prit l'en à apeller :
« Dites moi, belle fille, que avez que plorez?
— Vostre filleuz s'an vet, Hugues li enorez;
« Li fiz as .IIII. contes a ocis et tués,
« Por ce qu'il le volient as coutiaux afoler. »
Et respondi li rois : « Ne m'an chaut, à non Dé,
« S'il n'avoit .IIII^{c}. ocis et affollez!
« Plus me poise de lui [que] il s'an est alez. »
Il escrie à ses homes : « Or tost! et si montez.
« Or après mon filluel, et si lo m'amenez. »
.L. chivaller an sont après alé.
Hugues le[s] vit venir, moult an fu esfraez;
Il broche le destrier des esperons dorez,
Venus est à une aigue, si est outre passez;
Quant il vint à la rive, arriers a regardé.
Li chevalier l'apallent, si l'ont araisonné :
« Hugues, venez avant à vos parain parler;

« Il est vostre parains, poez vos i fier.
— Seignor, ce dișt Huguez, n'i vuel mie or aler.
« Saluez moi le roi et sa fille au vis cler;
« Dex li mire l'enor qu'il m'a tojorz porté. »
Cil s'ant tornent arrieres; Huguez s'an est alez.
Il sont venu au roi, dit li ont et conté :
« An no Deu, beauz doz sire, neu poon ramener;
« Par nos vos mande [il] salus et amitiez.
« Dex vos mire l'enor que vos fait li avez. »
Li rois Huguez l'antant; dolanz fu et irez.
Et Huguez point et broche le destrier sejorné;
Ill antra an .I. bois, .VII. lieues ot de lé.
Venus est à la place tot droit où il fu né;
Tot droit à icel leu s'est Huguez aresté.
Il li prist tel dolor qu'il comance à plorer:
« Hé Dex! ce dit Huguez, biaux rois de majesté,
« Ge n'antrai onques mais dedanz cest bois ramé,
« Et si ai tel dolor qu'il me covint plorer! »
Il descendi à pié et si s'est reposez.
Venus est au ruisel où premiers fu lavez;
Il a lavé ses mains et sa boche et son nez.
Tant i esta li anfes com il li vint à gré,
Puis monta el cheval, si comance errer.
Par defors le boschage a .I. chastel trové,
Lai où sa mere vint por la messe escoter,
Quant el[e] vint ou bois où ses fiz fu amblez.
Enz en l'ostel méisme où sa mere ot esté,
Chés le riche borjois pris[t] Hugues son ostel.
E li ostel lì fu gentement conraez;
Fuerre et fain et avaine fit au cheval doner.
Li ostes li regarde les flans et les cotez;
Il a véu les flans trestoz ensangletez:
« Amis, ce dit li ostes, où futes vos navrez? »
Et respondi li anfes : « Ja orriz verité :

« Je ancontrai larrons dedanz cest bois ramé,
« Si me voudrent murtrir et tretot decoper;
« Les cotiaux me giterent, si m'ont issi navré.
« Tant me sui defanduz que je suis eschapez ;
« La merci Deu de gloire, or sui asséurez.
-- Sire, ce dit li ostes, Dex an soit aorez ! »
Ses plaies li banda bellement et soé.
Moult furent bien servi de vin et de cleré,
Et char e vanaison orent à grant planté.
Quant il orent mangié, les napes font oster,
Et li lit furent fait, et moult bien atorné;
Et Huguez se coucha, qui se vout reposer.
Par matinet, à l'aube, s'es[t] chauchiez et levez;
Il vint à son cheval, si l'a fait conraer,
Il a misse la selle, s'a lo peitral fermé.
Il avint à son hoste, si l'an a apellé :
« Ostes, je n'ai avoir ne denier monaé;
« Por le magier, beaus sire, que vos m'avés doné,
« Et por le bel semblant que vos m'avez motré,
« Vos donrai de mon dons .I. hermin agolé.
— Biax amis, dit li ostes, de folie parlez;
« Certes, por .IIII. mois et compliz et pasez,
« N'an panroie del voutre .I. denier monéé,
« Ainz vos donrai .C. sols, se prandre le volez,
« Por l'amor de la dame que vos me resamblez.
« Bien a passé .XV. anz çaainz fu à ostel,
« S'avoit ansamble o lui .X. chevalier membrez,
« Qui trestuit la servoient voluntiers et de gré.
« Mais ses vantres la prist dedanz cest bois ramé;
« Tant la covint gesir qu'à messe dut aller.
« .I. bel anfant i ot, mais il li fu amblez. »
Quant Huguez l'entendi, si comance à plorer.
« Or me dites, beauz sire, por sainte charité,
« Où ala donc la dame dont j'ai oï parler?

— Je na sai, di li ostes, foi que vos doi porter. »
Quant Huguez l'antandi, si prist à tressuer;
Il vint à son cheval, par l'estruer est montez,
A Damedeu de gloire se prist à comander.
Il broche le cheval des esperons dorés,
Il ist fors del chastel, le frain abandoné;
Jusqu'à l'ore de terce ne fina il d'errer.
Quatre chemins roiauz a li anfas trové,
Au front de .IIII. voies est l'anfes arestez;
Adonc ne sot li anfes quel part il dut aler.
Damedeu reclama de sainte majesté :
« Glorios sire pere, qui an crois fu penez,
« Les rois an Belléam féites vos aler,
« Au jor que vos naquistes, offerande porter,
« Galpart et Baptisart, bien les savons nomer;
« Melchion fu li tierz, bien l'ai oï conter,
« Quant tu les fis des mai[n]s Erode echaper,
« Car par autre chemin les an féis aler.
« Si voirement, beaux sire, com ce est verité,
« Lai moi le chemin segre, aler et trestorner,
« Où je puisse mon pere et ma mere trove[r],
« Que onques ne les vi que me puisse mambrer. »
Il a à son cheval le frain abandonné;
Le chemin vers Coloigne s'an est Huguez tornez:
En .IIII. jorz horra de sa mere parler.
Il a tant par jornées esploité et ho[v]ré
Que il vint à Coloigne, la mirable cité.
Très parmi la porte est an la vile antrez,
Jusc'au maistre palais ne s'est mie aresté,
Trova Tieri le conte desor .I. pin ramé,
Li .X. fil Clarembaut le prindrent avisier,
Qui la duchesse avoit de sa terre amené.
Atant e vos Huguez, qui jentils est et ber;
Il des[cendi] à terre del destrier sejorné.

Bien resemble son pere de la boche et del nez,
Et Parise, sa mere, de rire et de gaber.
Il salue le comte com ja oïr porrez :
« Dex vos saut! sire cuens; je ne vos sai nomer.
— Dex vos gart! biax amis; de quel terre venez?
— Sire, ce dit Huguez, ga orrez verité :
« Je vien droit de Ongrie où j'a lonc tamps isté.
« Or si m'an vois an France .I. mesage conter;
« Por amor Deu de gloire, pretés me huimès l'ostel. »
Dit Tierris de Coloigne : « Volantiers et de gré;
« Ainz home n'econdi, s'il le veust demander. »
Son escuier comande son cheval osteler;
Blé et fuerre et fain li donnent à planté.
Li cuens monte an la sale, l'aive fait [aporter]:
Avec li es Parise, sa norice à vis cler.
A la plus maistre table s'asistrent au [disner].
Et Hugues sert à table de vin et de claré,
Avec le seneschal; auques n'en fu blasmez.
Sa mere la duchesse le prist à regarder.
Plus resamble son pere que home qui soit nez;
Ele nel conuit mie, ne merveille n'enn ert :
Ne l'avoit mais véu, bien a XV. anz passez,
Cant il fu devant lui an la forest amblez.
Li .X. fil Clarembaut lo pridrent aviser,
Et dit li uns à l'autre : « Véés ce bacheler :
« Mieuz resamble Raimont, nostre droit avoé,
« Que nul home del mont, de la bouche et del nés;
« Mal mecroira nul hom n'est de son paranté. »
Quant li quens ot mengié, les napes fist oster;
A une chambre à voute s'an vont li bachelet.
Avec eus ont Huguet, si l'ont bien enoré;
A mangier le servoient de moult grant volanté.
Quant il orent magié, el palais sont antré,
Ami une chaminée s'asistrent lez à lez.

Li chambarlencs comence l'avoine à escrier :
« Qui or vieut de l'avoine s'an vigne demander. »
Huguez s'en est tantost toz premerains levez.
« Biauz amis, dist Tierris, trestot coi vos tenez;
« Vostre chevauz ert bien serviz et enorez. »
La duchesce sa mere n'i vout plus demorer;
Où qu'elle vit son fil, le prit l'en apeller :
« Anfes, di moi verté, par ta crestienté,
« Par la foi que tu dois tot franc home porter,
« Et que tu doiz au fonz où fus regenerez,
« Quant li prestres te mist la creme sor le nez;
« Je te conjur sor t'arme que me di verité,
« Ne à tort ne à droit que tu ne me fauser.
— Dame, ce dit li anfes, moult m'avez conjuré.
« Certes, mieus me lairoie toz les mambres coper
« Que ne vos die voir de quant que demandez.
— Par foi, ce dit la dame, por ce t'ai conjuré
« Mieuz resanbles .I. home de la boche et del nés
« Que nul home qui soit an la crestienté.
« Or si me di, por Deu, de quel terre es tu nez,
« Et quel home est tes pere, cil qui t'a anjandré? »
Quant Huguez l'entendi, si comence à plorer.
« Dame, ce dit li anfes, dirai vos verité :
« Onques ne vi lo pere qui moi a angendré,
« Ne la mere ausimant qu'an ses flans m'a porté,
« Ne ne sai la novele de la vile où fui nez;
« Mais ice sai ge bien que ou gal fui amblez.
« .III. larron m'i amblerent, cui Dex puit mal doner.
« Droitemant en Ongrie me firent aporter,
« Et fui à roi Hugon chargiez et presentez,
« Puis me fist mes parains laver et baptisier,
« Et chevauz et rocins et palefrois doner.
« Li rois a une fille qui moult fait à loer;
« Il la me voloit faire prendre et esposer;

« La moitié de sa terre me voloit il doner,
« Et, après son deceus, sa corone doner.
« Li anfant de la terre nel porent andurer,
« Li fil as .XII. pers nel porent andurer,
« Ainz me vosirent tuit murtrir et estrangler.
« .I. jor m'orent anclos qu'il me vourent tuer,
« Et je en ocis .IIII., s'i m'an sui eschapez;
« Or si m'an sui fuïz, n'i ai plus aresté.
« Or voi querant lo pere qui moi [a] angenré,
« Et ansemant la mare c'an ses flancs m'a porté;
« Mais je ne vos sai dire quel part je doi aler.
« Damedex me conseut, por sainte charité. »
Quant l'antant la duchese, ne pot sor piés ester;
.IIII. fois se pama ainz que puit relever.
De la joie qu'ele a, a si .I. ris gitté :
« Car me baisiez, bieauz fiz, por sainte charité!
« Ja estes vos mes fiz, si voir con Dex est nez!
— Dame, ce dit Huguez, sus de moi vos traés;
« Je vos deffent de Deu que vos ne me blamez.
« Vos dites vos fiuz sui et de vostre charnez;
« Par coi naqui je du[n]c dedanz ce gal ramé,
« Et li larron m'anblerent et ge an fui portez?
— Biax fiz, ce dit la mere, ja orrez verité :
« Je forjurai lo regne où li miens cors fu nez.
— Dame, ce dit Huguez, [dites moi] verité :
« Qui fu donques li pere qui moi a angendré?
« Car, se je sui batarz, ne sui mie mauvés;
« Mieux vaut .I. bons batarz que mauvais d'eposé.
— Biauz fiz, ce dit la mere, ja orrez verité :
« Votre pere me prit à moillier et à per;
« Il est dus de San Gile, s'est Raimons apelez;
« Sire est de Vauvenice, grant terre a à garder :
« Valenci et Avignon et chastiax et citez.
— Dame, ce dit Huguez, dites moi verité :

« Por quoi vos fist mes peres sa terre forjurer?
« Avez li vos son pere ne son frere tué,
« Ou si l'avez del cors oni et vergondé?
« Por ce fait l'on sa feme de sa terre geter.
— Biauz fiz, ce dit la mere, ja orrez verité :
« Il i ot do linage Beranger et Ardré,
« Sanson et Ganelon, et l'autre paranté.
« Cil murtrirent mon pere, dan Garnier l'alosé :
« Sire fut de Nantuel, si ert de grant loiauté,
« Et si soi fille Aïe, la belle ou le vis cler,
« La dame d'Avignon, qui tant ot de bonté.
« Li traïtor me voudrent murt[r]ir et est[r]angler;
« La grant traison me firent à mon cors aporter
« De pormant et de pome, s'erant envenimé;
« J'en donai mon serorje Buevon, .I. bacheller,
« Frere fu dan Raimont, novel fu adobez.
« Et li bers en manja, que ne s'i sot garder;
« Mais il li fit les ieuz de la teste voler,
« Et lo cuer de son vantre aragier et crever,
« Et puis m'an apellerent li gloton desfaé;
« Mes chanpions se fist recréanz de son gré,
« Et li dux le pendi, de tant fist il que biers,
« Portant si me fit il ma terre forjure[r],
« Que jamais an ma vie n'i porrai eriter.
« Je pris .X. chevaliers; ne me voudrent fausser :
« Grant enor m'ont porté, et mon cors bien gardé.
« Nos venimes sà outre, jusqu'à ce gaul ramé;
« Lai [si me] prist mes vantres, ne pos avant [aler],
« De toi me deslivrai; lors si me fus amblez.
« Or soi ci arestée, .XV. ans ci ai esté. »
Quant Huguez l'entendi, s'a de pitié ploré;
Adonc corrut sa mere baisier et acoler.
Li .X. fil Clarembaut ont grant joie mené,
E baisent et acollent l'anfant por amisté;

Tierris et sa moillier lo baisent po[r] cherté.
Atant ez vos Antoine qui monta les degrez,
Li fiz Tierri le conte, li damoisiaux manbrez.
Adonc li fu Huguez en la sale mostrez;
Ses peres li a dit maintenant et motré :
« Cil est fiz ta norice qui tant t'aura amé! »
Celle part est venus, s'a Huguet apellé;
Il lo baise et acolle, s'a grant joie mené.
« Biauz frere, dit Antoine, bien soiez vos trovés.
« Ne vos esmaiez mie, ne ne vos esfraés;
« Jamais n'aurai sor vos .I. denier monéé.
« Car vostre mere m'a moult chierement gardé,
« Si m'a de vostre lait bien norri et soé,
« Et je vos partiroie totes mes eritez;
« Certes, ja n'estrai riches por qu'aiez povreté.
— Sire, ce dit Huguez, Dex vos an sache gré!
« Ma mere vos a buer nori et alaité;
« Se .I. autre aüst nori, bien m'en déust peser.
« De ce soi moult dolanz quant norice a esté,
« Et quant elle fu onques de si grant povreté. »
Lai où il voit le conte, si l'en ai apelé.
« Sire, ce dit Huguez, vers moi an antandez :
« Oi vos proi ge por Deu, qui an croiz fu penez,
« Le servise ma mere que m'esguiardonez. »
Dit Tierris de Coloigne : « Volantiers et de gré :
« Je li donrai an fié ou chastel ou cité;
« Toi ferai chevalier de bone volanté,
« Et seneschauz seras de toute m'erité.
— Sire, ce dit Huguez, bien fait à mercier;
« Autre chose voldroie, s'il vos venoit à gré :
« Chargiez moi de vos home[s] .VI^{c}., bien adobez,
« Quant que mestier lor ert jusqu'à .I. an passé;
« Antoine, vostre fil, vueil avec moi mener.
« Je veil mes enemis véoir et esgarder;

« Certes, an mout mal an sont, se je puis, entré.
« Et si verrai mon pere, cel qui m'a angendré,
« Sanson et Alorin et l'autre parentei.
« Certes, se puis mon regne et ma terre aquiter,
« A Antoine mon frere sera guiardoné;
« Jamais n'aurai sor lui .I. denier monéé. »
Dit Tierris de Coloigne : « Je l'otroi de bon gré. »
Il a fait de [ses] homes toz les meillors mander,
Hardiz et corajos et d'armes conraez;
Il furent bien .VI^c^., can furent asanblé.
D'armes et de chevax furent bien apresté.
Antoine[s] a tot fait son ernois atorner.
Huguez vint à sa mare, prit l'an à apeller :
« Or vos pri, belle mere, an annor vos gardez.
« Je vois quere mon pere qui moi a angendré ;
« Se je puis, jel ferai envers vos acorder.
— Biauz fiz, ce dit la mere, si soiez anorez,
« Comme la sainte croiz où Jhesu fu penez.
« Biauz fiz, por Dieu vos pri que vos ne m'obliez!
— Dame, ce dit Huguez, ja mar an parlerez. »
Au partir de Coloigne i ot lermes plorés.
Tierris les convoia et des autres assez;
Il a baisié son fil et Huguet lo mambré.
Or chevauche Huguez, bauz et joianz et liez,
Et Antoine, son frere, et tuit si chevalier.
Or, antandez trestuit, seignor et bacheller,
Une chanço[n] novelle qui mout fait à proisier :
Or, lairon ci d'Uget et d'Antoine le fier,
Si diron de Raimont et del fel Beranger.
Tant ont li traïtor o[v]ré et esploité,
Et avant et arriers ont promis granz loiers,
Al duc font esposer la fille Beranger.
La tor de Vauvenice li ont doné à fié,
Et de tote la terre tot lo meillor cartier,

S'en ont desseritée la cortoise moillier,
Que li dus fist à tort de la terre chacier.
Au veillart Clarembaut le va .I. mes noncier;
Il fu toz reposez, bien péust chevauchier :
« An non Deu, Clarembaus, mal somes anginné :
« Hui espose li dus la fille Berangier. »
Quant Clarembaus l'entant, lo sanc cuide desver;
Il prit ses .IIII. filz et bien .XX. chevaliers :
De son lignage sont et de lui tenen fiés.
Ne fina li prodom jusqu'il vint au mostier;
Lai où il vit le duc, prit l'an à apeller.
« Sire, dit Clarembaus, tot faites apasier.
« Ci vos voi esposer la fille Beranger;
« Je vos defant la terre, ne li en donez plain pié,
« Et l'onor et lo fié, et quant que il apent,
« Car ele estoit Parise, la cortoise moillier,
« Que féites à tort de la terre chacier.
« Elle estoit [d'enfant] grosse, près estoit d'acouchier;
« Certes, ell' a .I. fil qui mot fait à proisier :
« Ancor destruira il Herdré et Beranger,
« Et tresto lo lignage voudra à mal chacier.
« Et vos, sire esvesques, ainsi le desfen gié,
« Ja n'encontrerai clerc ne prestre de mostier
« Que ne vos face toz .I. et .I. escorcher! »
Quant l'antanden[t] li clerc, moult an sont esmaié,
Et dit li uns à l'autre : « Mal somes anginné;
« Se cestui atandon, trestuit somes jugé.

— SIRE, dit Clarembaus, antandés anvers moi :
« Vos prenez ceste dame à tort et à bofoi;
« Je la vos deffen bien, par la foi que vos doi,
« Que vos ne la prenés, por Deu, for mon desf[oi].
« Et se vos ne le faites, par la foi que vos doi,
« Tu an perdra[s] la teste, et maint autre avec toi,

« Berangers et Erdrez, que ci voi devant toi ! »
Quant l'antant Berangers, s'an fu en grant esfroi.
« Sire, fait il au duc, par la foi que vos doi,
« Cez viez est moult traïtres et moult de pute loi;
« Se vostre plaisirs est et li vostre voloirs,
« Ja l'iroie ferir de mo[n] branc viannois.
« Si aurons mais la pais, que moult felon le voi.
— Berangiers, dit li dux, laissiez vostre bofoi.
« Clarembaus est prodom, et je cuit qu'il a droit;
« Vos an aurez ançois et honte et annoi. »
Quant l'antant Berangers, cuidiez que ne l'an poit?
Et dit antor ses danz, coiement, an reçoi :
« Certes, or voit il bien que gaires ne l'amoi.
« Se je puis eschaper, moult chier le comparrois!

— SIRE, dit Clarembaus, vers moi an antandez :
« Je vos voi or la fille Beranger esposer;
« Je vos defent la terre que vos ne li donez,
« Et l'enor et la terre que vos ne li donés.
— Clarembaus, dit li dus, car me laissez ester;
« Por vos ne lairai mie ma feme d'esposer.
— Sire, dit Clarembaus, tant sui je plus irés. »
Clarembaus s'an repaire, se vint à son ostel,
Et ses .XX. chevaliers qu'il ot o lui mené.
Or oez del prodom comment il a o[v]ré.
Ill a dedanz .VIII. jorz tot son erre apresté,
Et a tot son avoir et chargié et trosé.
Il prent ses .IIII. fiz, s'a ses omes mandez;
Il ist de Vauvenice, si s'est acheminé.
A .I. [grant] sol placer qui fu d'antiquité,
A fait .I. chastel faire; autrefois i a esté.
Si fit faire le[s] murs et baisier les fosez,
Et une tor moult haute por asaut andurer.
An la porte devant a fat .I. pont lever.

Et li placers fu granz anviron de toz lez,
Et l'aive refu granz environ de toz lés,
Que trestuit en san plein icil prevont fosé;
De bois et de riveire orent à grant planté.
Li chatiax ne dote home qui de mere soit né;
N'i ot que .I. antrée, bien la firent garder.
Quant li chastiau fu faiz et très bien manovrez,
Se li mistrent son non à la Nueve Ferté.
Et li viez Clarembaus s'est moult ben porpansez;
Il a fait sa maini' en son chastel estrer,
Puis a fait touz ses homes, qui de lui sont chasé,
Mander qu[e] à lui viennent, qui or veut conquester.
Tant an [vit] Clarembaus venir et amasser
Plus de .VII^{c}. n'i ot qui armes porrent porter.
Puis acoillit [le duc] une guerre mortel
Sanson et Allorri et l'autre paranté:
Ne li laisse à destruire ne chastel ne cité.
Il n'encontre nul home, clerc ne p[r]estre ordené
Ne li face les ieuz de la teste voler.
Por ce fait il la terre essillier et gaster
Que nus hom de la terre n'i ose demorer.
Or vos diron d'Uguet qui est arriers remez,
Et d'Antoine, son frere, qui genti[ls] est et bers.
Partiz fu de Coloigne et ses riches barnez,
Très par mileu d'Ardaine s'an est escheminez;
Il trespassent Chanpaigne et Bergoine autretel,
Antres[qu'est an] Gascoine, ne s'i vout arester.
Les serjanz encontrerent qui s'an vont dou regné;
Huguez les araisone, si lor a demandé:
« Seignor, qui estes vos? dites por quoi fuiez. »
Et cil li respondirent: « Aparmain le saurez:
« Trestoz est cist païs essillez et gastez.
— Qui fait ce? dit Huguez, gardez nel me celez.
— En non Deu, Clarembauz, uns veillarz rasotez;

« Maléoite soit l'arme que il onques fu nez!
« Il ne laise le duc ne chastel ne cité,
« Recet, donjon, ne marche, ne autre fermeté.
— Et porquoi ? dit Huguez, puet enn il droit [mostrer] ?
— Oï, par ma foi, sire, ja orrez verité.
« Une dame avions, Parise o lo vis cler;
« Fille fu dan Garnier de Nantuel la cité.
« An traïson l'ocistrent Berangers et Herdré,
« Et cil de Morillon, et l'autre paranté;
« Puis voudrent il murtrir la dame et herber.
« .I. grant presant de pomes li firent aporter,
« Pormain et d'autre chose, furent anvenimé,
« S'an dona son serorje Buevon, .I. bacheler;
« Et Bueves en manja, qui ne s'i sot garder :
« Por tant li fit les ieuz de la teste voler,
« Et le cuer de son vantre araigier et crever.
« Et puis l'en apellerent li gloton desfaé;
« Ses campions se fist recréanz de son gré,
« Et li dus l'en pendi, de tant fit il que biers.
« Por tant firent la dame de la terre geter,
« Que jamais en sa vie n'i porroit eriter,
« Ne an borc ne an vile, n'an chastel n'an cité.
« Tan[t] ant li traïtor lo franc duc demené
« La fille Beranger li on[t] fait espouser.
« Clarembaus le guerroie, .I. veillarz rasotez;
« Il a fait un chastel à la Nueve Ferté,
« Si guerroie le duc, Beranger et Herdré.
« Li .C^{m}. déable li ont recet doné;
« Nos n'i poon garir, nos n'i poons durer.
« Trastornez vos de là, gardez ne lai alez;
« Se li veillarz vos troeve, tuit estes desrobé.
— Ha Dex ! ce dit Huguez, où est celle fierté ?
— A la moie foi, sire, de celle part tornez;
« Antre bois et riveires a .I. chastel fermé,

« Il ne dote nul home qui de mere soit nez. »
Les .x. filz Clarembaut a Huguez apellez :
« Vos ann irez poignant à la Nueve Ferté,
« Si dirois Clarembaut, vos pere l'alosé,
« Se il nos voloit tant et prometre et doner,
« Dont nos poïssons vivre et barnage mener,
« Nos remandron o lui volantiers et de gré,
« Et si li aideron sa guerre à demener. »
Et cil li respondirent : « Volantiers et de gré.
— Seignor, ce dit Huguez, mais vos m'afierez
« Que vos à vostre pere convence ne direz,
« N'à home ne à feme qui de mere soit nez,
« Jusques à itel ore [qu'il vos ert] commandé. »
Dit li ont et fiancé et moult bien créanté;
A icelle parole, s'en sunt brochant torné.
Onques ne s'aresterent dusques à la Ferté;
Parmi la maitre porte an sunt brochant allé.
Il conurent le pere devant le pont levé;
Il fu chanuz et maigres, et vieuz et descharnez,
O lui ses .IIII. filz qui gentil sont et ber.
Li autre vont par la vile au borz et as outez;
Il ne parolent mie de lor [cor]s conraer,
Ainz avoient adès les bons hiaumes fermez,
Les escuz et les lances, les chevauz aprestez.
Atant es lo mesages parmi le pont antrez.
Clarembaus vit venir ses fiz toz arotez;
Ne les avoit véuz bien a .XV. ans passez :
Il nes reconuit mie, ce sachez de verté.
Tant tost com il les vit, si comance à plorer;
Qui qu'alle ne qui vigne, ne le vost [illegible].
Atant ez vos le[s] freres venir toz arotez;
Girarz le salua, qui estoit li aignez :
« Dex vos saut! sire dus, je ne vos sai nomer. »
Clarembaus lor a dit : « Seignor, avant venez;

« D'on estes, de quel terre? dites que vos querez. »
Et Giraz li respont : « Ga orriz verité :
« Nos somes de Coloigne, la mirable cité,
« O nos .II. damoisiauz qui moult sont alosé,
« S'avon de vostre guerre moult loign oï parler,
« Que vos faites au duc, com jentilz et que bers.
« Nos somes bien .VII^{c}. chevalier adobé;
« Se vos nos volez tant et prometre et doner
« Dont nos poïssons vivre et barnage mener,
« Nos remandrons o vos volantiers et de gré. »
Et respont Clarembaus : « Ja n'ai ge que doner;
« Mais li dux me guerroie par la soe fierté,
« Ne me laisse à destruire ne chastel ne cité.
— Sire, dit sa moillier, onques mais n'oï tel;
« Dont n'a li dux [Raimons] et chastiaux et citez,
« Et riches abaïes où a avoir assez,
« Riches donjons et marches et moult grant fermetés?
« Tant an prenent dou sien qu'il n'aient à planté,
« S'an donez as barons tot à lor volanté.
— Dame, dit Clarembauz, dont seront il remés. »
A iceste parole issent de la cité;
Huguez les a véu, si lor a demandé :
« Qu'avez à vostre pere ne véu ne trové?
— A la moie foi, sire, ja vos retient li bers;
« De l'avoir à Herdré, au duc et Berenger,
« Se le poez conquerre, donra vos en assez.
— Hé Dex! ce dit Huguez, tu soiez aorez,
« Quant or sui à mon home à son dongier remez! »
Au plus tout que il porrent sont en la vile entré,
[illegible], por panure lor ostel.
Antre Huguet et Antoine sont ou palais antré,
Et li fil Clarembaut avec els, lez à lez.
Moult resanble son pere de la boche et del nez,
E Parise sa mere de rire et de gaber.

Doucement les salue, asi sont lez à lez;
Huguez les araisone com ja oïr porrez :
« Or me dites beauz maistre, je ne vos sai nomer,
« De coi est vostre guerre que vers le duc menez?
« Il est vostre droiz sire, bien l'ai oï conter;
« Certes, se c'est à droit, vos faites moult que biers,
« Et se ce est à tort, vos faites à blasmer :
« Nus ne doit guerroier son seigneur droiture[r],
« S[e] el ne set par droit bone raison mostrer.
— Sire, dit Clarembaus, ja orrez verité :
« J'avoie une dame, Paris[e] o le vis cler,
« Fame le duc Raimont, moult faisoit à loer;
« Si murtrirent son pere Berangers et Herdré,
« Et cil de Morillon et lor grant paurenté.
« Puis voudrent il la dame murtrir et [en]herber,
« Et presant si lli firent à son cors aporter
« De pormain et de pomes; furent anvenimé.
« Son serorge an dona Buevon, .I. bacheler;
« Por tant li fit les euz de la teste voler,
« Et lo cuer de son vantre arager et crever.
« Et puis l'en appellerent le gloton desfaé;
« Ses champions se fit recréanz de son gré,
« Et li dus l'en pendi, de tan fist il que biers.
« Por ce fist il la dame sa terre forjure[r],
« Que jamais en sa vie n'i porroit eriter.
« Je li charjai des filz, chevaliers adobez;
« Certes, je ne les vi bien a .XV. anz passez;
« Or si ne sai à dire où le[s] puisse trover :
« Grant mestier m'éussient à ma guerre finer.
« Damedex me conseut par la soe bonté! »
Atant ez le cenbel, à la Nueve Ferté,
De .VII^{c}. chevaliers, les verz hiaumes fermez;
Amenez les i a Beranger et Herdré,
Et cil de Morillon et lor grant parenté.

Et ferirent as portes des espiez noellez;
Clarembaut escrierent : « Veillart, avant venez !
« Vos n'i gariroiz mie, ja mar le cuiderez ! »
Quant l'antant Clarembaus, s'est vers terre anclinez ;
Huguez l'en apella com ja oïr porrés :
« Dites moi, beaux amis, par la vostre bonté,
« Qui sont cil chevalier que j'oi lai for crier.
— Sire, c'est Berangers et ses cosins Herdrez. »
Quant l'antandi Huguez, sel prit à apeller :
« Maitre, ce dit Huguez, por Deu, quar m'adobez,
« Antre moi et mon frere, Antoine l'alosé ;
« Car nos ne fumes honques chevalier adobé.
— Sire, dit Clarembaus, volantiers et de gré ;
« Mais je cuit la reproche vos seroit reprové
« Que vos aiez pris armes d'un veillart rasoté.
— Sire, ce dit Huguez, ice laisiez ester ;
« J'en ferai moult grant cous par la vostre amisté. »
Il deferment .I. coffre qu'uns muz ot aporté,
S'an traient les auberz et les iaumes gemez,
Et les espées riches don li pon sont dorez.
Li dui anfant vestirent les blans aubers safrez,
Et lacerent el chief les vers hiaumes jemez.
Clarembaus lor a ceint les bons branz acerez ;
Chascun done colée, de par seint Enoré.
« Hé Dex ! ce dit Huguez, par ta sainte bonté,
« Ceste chevallerie ferai je comparer,
« Se Damedex me sauve, Beranger et Herdré. »
Il escrie à ses homes : « Alez vos adober. »
Et il [tant tost] si firent, maintenant sont armé,
Et pristrent les escuz, es chevauz sont monté.
Les .x. fiz Clarembaut a Huge[z] apellé :
« Je vos comant Antoine, que vos le me gardez,
« Mon frere de Coloigne, ou le viare cler,
« Car à Tierri son pere le [illegible].

« Certes, si je le pert, pouf aurai conquesté. »
Et cil li respondirent : « Volantiers et de gré ;
« Nos lo garderons bien par la vostre amisté. »
Clarembauz et si ome sont tuit apareillié ;
Il issent de la vile, baut et joiant et lié.
Par de desus la vile sont issuz li archier,
As murs et as escrimes sont li arbelestier ;
Devant la maitre porte sont li borjois à pié,
Qui portent bones armes et jusarmes d'acier,
Et grant targes raondes, fandues de carter.
Il jurent Damedeu, le roi de majesté,
Se li estor lor virent de la jent Berangier,
Que ja .I. trestoz solz ne s'en ira arers.
Clarembaus et si hom sont serré et rangé ;
Il sont venu as portes, trovent les verolliez,
Et d'une part et d'autre sont il bien .X. millier.
Ja i aura bataille et estor comencié.
Huguez an apella Clarembaut lo guerrier :
« Maitre, ce dit Huguez, mostrez moi Berenger,
« Cel qui fist la duchesce de la terre chacier.
— Sire, dit Clarembaus, par mon chief, voluntiers.
« Vez le vos là as armes, sor cel ferrant destrier,
« A celles bocles d'or, à cel hiaume d'or mer,
« A celle grosse lance, au confanon levé.
« Cil autres après lui, ceu est Herdrez, ses niés,
« Sanses et Aloris, et li autre murtier.
« Forcon de Murillon, vez le vos là derier.
« Et cil firent ma dame de la terre chacier.
— A non Deu, dist Huguez, je les conois asez ;
« J'an voudrai .I. ferir, si jel puis aprocher.
« Antoine de Coloigne, dit Huguez, çà venez.
« Por noient m'apelleren[t] Huguet lo chaitivé ;
« Or vos porroie je [bien] les traïtors mostrer,
« Ceuz qui firent ma dame de sa terre jeter.

« Auquel voudras tu poindre et ferir et joster ?
— Par ma foi, dit Antoines, je ira ferir Ardré;
« Se Deuz plait, et la croiz où Jhesu fu penez,
« Mon espief li metrai par andeus les costés,
« Et je le voudrai fort à mon espié boter.
— Je ferrai Berenger », dit Huguez li senés.
Et li traïtor ont les enfanz agardez.
« Herdré, dit Berangiers, ver moi an antandez:
« Clarembaut sont venu sozdoier adobé;
« Je ferrai cel premier sor cel escu bandé. »
Antoine de Coloigne lait aler lo destrier,
Et va ferir [Herdré], le nevou Beranger.
Desor la bolcle à or li a l'escu percié,
Le blanc auberc del dos desrot et desmailé;
Tant com aste li dure, l'abati dou destrier.
Puis escrie: « Coloigne! ferez i, chevalier!
« Certes, n'i gariront li cuvert pautronier;
« Mar i firent la dame de la terre chacier.
« Certes, ell'a .I. fil qui moult fait à proisier;
« N'est pas graindres de moi, si est bon chevaliers. »
Huguez de Vavenice laist son cheval aler,
Va ferir Berangier sor son escu lité;
Desor la bocle d'or li a frait et cassé,
Le blanc hauberc del dos desrot et desmaillé,
Très per mileu del cors li a outre passé,
Tant com aste li dure, l'a del cheval versé.
Il escrie: « Coloigne! franc chevalier, ferez!
« Certes, n'i gariront li cuvert desfaé,
« Car il firent la dame de la terre chacier.
« Certes ill a .I. fil qui moult fait à proisier;
« N'est pas graindres de moi, si est bon chevaliers:
« Ancor destruira il Beranger et Herdré,
« Et cel de Morillon et tot lor parantè! »

Là véissiez estor fort et desmesuré;
Lai ot tan aste fraite et tan escu troé,
Et tant clavel ronpu, et tant auberc fausé,
Tant chevaliers jentils et ocirre et paumer,
Et ceuz qui sont chéu les boeuz traïner,
Et foïr par ces champs ces destriés sejornez,
Dont li seignor an furent laidement trestorné.
Atant ez Clarembaus jentement conraé,
Et ses .IIII. fiz [ot], moult très bien adobez;
Il n'en set que les .IIII., de tant est plus irez.
Hugues crie : « Cologne! franc chevalier, ferez!
« Certes, n'i gariront li cuvert desfaé. »

MOUT fu forz la bataille et fiers li chapléiz.
Berengers remonta et Herdrez ses amis;
Duremant sont navré, Dex lor don encor pis!
Il sont venu tot droit devant l'abatéiz;
Li traïtor desrangent, s'e[s]t anforcez li cris.
Clarembaut corrent sore et ses .XIIII. filz;
Par droite vive force es portels les ont mis.
Antoines s'est torné, à escrier s'es[t] pris :
« Por Deu, ne fuiez mie, franc chevalier de pris!
« Qui or vosdra fuïr, de Deu soit il maudiz! »
Celle fiere parole les a tot esbaudiz;
A cel poindre qu'il firent, an ont .XL. ocis,
Si en i ont bien .XXX. que retenus, que pris.
Là véissiez estor et fort abatéiz,
Ces hiaumes peçoier et ses escus crusir,
Et ces oreilles [fendre] et ces braz despartir.
Devant la maistre porte fu granz li feréiz;
Huguez crie : « Cologne! chevalier, ferez i! »
Antoines les trestorne com chevalier hardiz;
Par droite vive force, es plains chans les ont mis.

MOULT fu forz la bataille et li estor plenier.
La jent Beranger sont fort et felon et fier;
Dusqu'à la maistre porte les ont tornez ariers.
De la vile lor issent et serjant et archier,
Li borjois de la vile et li arbalester;
Des traïtors ont mort juqu'à .XX. chevaliers,
Et s'an moinent batant jusqu'à .XX. prisoners.
Rogon i ont ocis, lo maitre conseillier;
Cil estoit niés Herdré et cosin Beranger.
Et li autre s'en fuient, moult en sont esmaié,
Et Hugues les enchauce, et Antoines li fiers;
Deci à Vauvenice ne finent de chacier.
Il entrent an la vile, puis descendent à pié;
Il se sont desarmé, et si ont gaaignié
Blans aubers et verz hiaumes et bons couranz destriers,
Et si orent conquis .L. chevaliers:
An la chartre parfonde les ont fait trabucher,
Il demanderent l'aive, s'asistrent au mengier.
Li parages Hardré n'i ont rien gaaigné:
An Vauvenice furent desconfit et chacié,
Là troverent le duc desor le pont où siet;
Delez lui sist sa feme, la fille Beranger.
Atant ez les traitors pongnant toz eslaisiez.
Li dus voit lor escus toz troez et perciez,
Et lor aubercs trestot ronpus et desmailliez,
Et si sont tuit sanglant lor auferant destrier;
Il lor a demandé: « D'on venez, aversier?
— Sire, del vis déable qui nos out anchauciez.
« A lla Nueve Ferté alames ostoier,
« Clarembaut le veillart cuidames fors chacier;
« Mais ill i sont venu serjanz et escoier,
« Par le mien esciant, jusqu'à .IIII. millier,
« Si nos corrire[nt] sore, come vis aversier,
« Ausint nos descoperent come foudre del ciel.

« Maudit soient li .IIII. qui venirent premier!
« Rogon nos ont ocis, nostre droit consillier,
« Mon nevou le cortois, qui faisoit à proisier,
« Et s'ann on[t] bien mené .L. chevaliers;
« Certes, orret grant honte se nel poons vengier. »
Quant l'antandi li dux, lo san cuide desver;
Il jure Damedeu, le glorieus dou ciel,
Clarembauz an sera, ainz que li solez liet,
Durement asallis et forment domagés.
Li dux a toz ces homes devant lui esgardez;
Il i avoit des plusors et plaiez et navrez,
Et lor armes sanglantes des flans et des cotez.
Il jure Damedé, qui an croiz fu penez,
Clarembaut asaudra an la Nueve Ferté.
Il a mandé Richier, le mieuz de la cité;
Et il i est venus, san plus de deslaier.
« Maires, ce dit li dus, anvers moi antandez:
« Clarembaus me gerro[ie], si com vos le savez;
« Ne me laisse à destruire ne chastel ne cité,
« Recet, donjon ne marche ne face cravanter,
« Et si ne prant nul home qu'il ne soit desmembrez.
« Por ce fait il ma terre à ses homes gater,
« Je irai le matin à la Nueve Ferté;
« Les borjois de la vile trestot i amenez. »
Et dit Richiers li maires : « Naie! si m'aïst Dex.
« Par icel saint Apostre c'on quiert an Neron pré,
« Se vos de Vauvenice lai defors issiez,
« Jamais à vostre vie çaianz n'antreriez;
« Ne somes pas vostre home, ja mar le cuiderez:
« Vos estes .I. Lombarz, de Lombardie nez.
« Certes, anvers ma dame vos estes perjurez;
« A grant tort l'an féistes de la terre giter;
« Vos an tenez la terre et tote l'erité. »
Cant l'antandi li dus, lo sanc cuida desver.

« Sire, dist Berengers, por Deu, car lo prenez,
« Cel fellon de borjois, la teste li copez.
— Berangers, dit li dus, car me laissiez ester ;
« Li borjois ont bien droit, por sainte charité,
« Car je sui envers euz mentis et perjurez.
« A grant tort fi[z] la dame de la terre chacier ;
« Por ce est il mervoille quant je ai tant duré. »
Li dus fist faire letres et moult bien saeller,
Si a fait toz ses homes de sa terre mander.
Dedanz les .XV. jorz an fist tant asembler
Que .VII^c^. .M. homes i poïst on nombrer.
Il trossent les haucubes et pavillons et trez ;
De Vavenice issirent bauz et joianz et lez,
Le droit chemin acuellent à la Nueve Ferté.
Or oez des borjois commant il ont ovré :
Il ont pris de la vile .IIII^xx^. bachelers,
De toz le[s] plus vaillanz et les plus alosez ;
Tuit orent bones armes et bons chevauz armez.
Clarambaut les anvoie à la Nueve Ferté ;
Il i furent ançois que li dus n'ert assez.
Or oez del maior commant s'e[s]t porpensez :
Par force et par engin sont an la tor antré,
O lui .II^c^. borjois de cui il est amés ;
Toz les serjanz qu'il trove a mort et afolez.
La moiller le duc prenent, qui ere nece Herdré,
La fille Berenger, les cuvert desfaé.
Tot après la ceinture li ont les dras copez,
Les tresces par desore li ont vilment oté,
A .IIII. pautoniers ont la dame livré,
Puis l'ont fait de la vile vilainement giter.
Et lo maitre serjant, qui dou duc fu privez,
Se li ont le baulevre et le nés raonié,
Devers la destre part li ont le poign osté.
Sor .I. rocin ferrant font le serjant monter,

Se li ont fais sor sainz et plevir et jurer
Qu'il ne finera mais, si ert au duc clamez.
Li serjant s'antorna de la bone cité;
Il a tant le rocin point et esperoné
Qu'il a ataint le duc, à un tertre monter.
Quant l'a véu li dus ainsi mal atorné,
Errammant li demande : « Qui t'a si afolé ?
— Sire, Richiers li maires et cil de la cité;
« Vostre tor ont saisie, jamais n'i antrerez,
« S'ann ont vostre moillier à grant onte geté :
« Perdu avez la tor, jamais n'i antrarez. »
Quant l'antandi li dus, à pou n'est forsenez;
Met la main à l'espée dont li poins fu dorez,
Qu'il an veut Beranger parmi le chié doner.
« Beranger, dist li dus, moult m'avez malmené;
« Par vos ai ge perdue ma tor et ma cité.
« Au jor que je vos crui, fis ge moult que desvez;
« Or ne puis je avant ne arrieres torner.
— Sire, dit Berangers, vers moi an antandez :
« Plus avez de .III^m. de chevaliers armez;
« Vos asaurez ancui à la Nove Fierté. »
Clarembauz li veillarz est dou mengier levez;
Au fenestres de maubre s'est alez acoder,
Et Huguez delez lui et Antoines li bers.
Garden[t] vers Vauvenice, cele bone cité,
Voient venir le duc et son riche barné;
Cant le voit Clarembaus s'a tandrement ploré.
Huguez dit Clarembaut : « Cest duel laissiez ester.
— Sire, dit Clarembaus, je nel puis contrairer :
« Je voi venir le duc et son riche barné;
« Je cuit qu'il m'ocirra ainz lo meidi passé.
« Se par force me prent, le chief aurai copé.
— Sire, ce dit Huguez, n'en soiez esfréez.
« Par la foi que ju doi tot franc home porter,

« Ançois que il i tande ne paveillon ne tré,
« J'aurai, ge et Antoines, couz reçus et donez. »
Antoines de Coloigne s'ala premiers armer,
Et Clarembauz li vieuz fait sa gent conréer;
Tuit rangié s'en isirent de la bone fierté.
Atant e vos le dus galopant tot armé;
Et s[i] home tendirent et pavillons et trez
Et loges et aucubes, tot contreval les prez.
Et Huguez de Coloigne les a araisonez :
« Haï ! Clarembaus sire, dites moi verité,
« Quez est li dus Ramont que vos tant redotez ?
— Sire, dit Clarembaus, bien le vos pui mostrer :
« Vez le sor l'auferant, sor lo destrier armé,
« A cel es[cu] à point et d'arjant pointuré,
« A celle grosse lance au confeno[n] fermé.
« Si est cortois et frans, ja mar lo mercrerez,
« Se porte bones armes, quant on li doit baillier.
« Li fellon traitor l'ont del chastel amené;
« Por ce, li covint faire tote lor volunté.
— Certes, ce dit Huguez, or l'ai bien avisé.
« Antoine de Coloigne, dit Huguez, çà venez !
« Or vos porroie je bien mon pere [ci] mostrer;
« Je nel vi onques mauz, dès l'ore que fui nez.
« Frere, poignez à lui, et si lo desfiez;
« Ne l'ociez vos mie ! car bien vos i gardez. »
Et respondit Antoines : « Naie, si m'aïst Dex;
« Se j'avoie vo pere ocis ou afollé,
« Jamais ne m'ameriés, bien le sai de verté;
« Ancor voudriez vos l'afaire demander.
« Vos i poignrez à lui, qui plus vos i fiez.
— Par mon chié, dit Huguez, vos dites verité.
« Hor me defende Dex que nel puisse afoler,
« Ne il moi, ne ge lui, car je irai joster. »
Huguez point le chaval par andeus les coutez,

Jusqu'à la bocle d'or l'a fait dedanz antrer;
Por ce l'a fait Huguez qu'il anforçast d'aler,
Si a son escu à or devant son pis torné.
Quant [Berangers] l'a veu, si a [Raimont] apellé.
« Sire, [dit] Berangers, anvers moi antandez :
« Or vos porroi je bien les .II. vassauz motrer
« L'autre jor nos navrrerent antre moi et Herdré.
« Cel premerain devant, qui ci vient acemez,
« Me ferit anz el cors d'un espié noellé,
« Et li autre a Rogon, lo seneschal, tué.
— Par mon chié, dit li dus, petiz est ses asez;
« Se je lo puis ataindre, ne porra eriter,
« Et si ert grant damage : moult est biauz bachelers.
« Dex! com cort cil chevaz, les piez amoncelez,
« Et li escus li siet com s'il estoit plantez!
« Je ne sai que ce vaut ne à que ce puet aler,
« Orandroit l'am je plus que nul home charnel. »
Il broche le cheval des esporons dorez,
Et Hugues contre lui, le frain abandoné.
Quant aproche son pere, s'a Jhesu reclamé :
« Damedex, sire pere qui an croiz fu penez,
« Et an la sainte Virge préis humelité,
« Tu me desfant, beauz sire, par ta sainte bonté,
« Que ne puisse mon pere occire ne afoler! »
Atant e vos le dus poignant tot abrivé,
Et va ferir Ugon sor son escu lité.
Et Hugues refiert lui .I. cop desmesuré;
Tote pleine sa lance l'a dou cheval versé,
Puis saisi le cheval par lou chanfrein doré.
Il escrie : « Coloigne! franc chevalier, ferez!
« Certes, n'i gariront li traïtor prové;
« A tort firent la dame de la terre jeter.
« Certes, ell' a .I. fill qui jentils est et bers;
« Ancor destruira il Beranger et Herdré,

« Et ces de Morillon, et lo grant paranté. »
Cant li dus a oï de sa feme parler,
A mervoille li vint quant il l'a escouté.
Et Antoines, ses freres, ne s'est mie esfréez;
Sor son escu à or ala ferir Herdré :
L'escu li a percé, l'auberc li a fausé,
Enz ou cors li bainna le confanon safré,
Tant com aste li dure l'abati anz el pré,
Puis escrie ses homes : « Ferés i, chevalier ! »
Atant est Clarembaus et son riche barné,
Et ses .XIIII. filz, chascun l'iaume fermé;
An l'estor se ferirent, les frains abandonez.
Lai avoit .I. estor et fort et aduré;
Onques de si felon n'oï nus [hon] parler.
Comme li dus le voit, moult an fu esfréez;
Adonc volsist el estre ariers en la cité.
Li vieuz Clarembaus est an l'estor retornez,
Et si fil tuit .XIIII., les verz hiaumes [laciez];
Lors refu li estors durement essauciez.
Li dus Raimonz estoit repairiez sor ses piez;
An aute [vois] se prist Hugon à arainier :
« Vasauz, ce dit li dus, c'anmenez mon destrier,
« Par la foi que tu dois au glorieus dou ciel,
« Où véis tu la dame dont t'ai oï parler?
— Traïtes, dit Huguez, je le conois asez;
« Certes, el' a .I. fil qui moult fait à prosier.
« Ancor n'a que .II. anz que il fu chevaliers;
« Ancor destruira il Herdré et Beranger,
« Et ceuz de Morillon, cui Dex doint encombrer! »
Cant l'antandi li dux, si plora de pitié.
« Sire, ce dit Huguez, rendrai vos cest destrier
« Par itel covenant, se j'ai de vos mestier,
« Que dedanz vostre cort me feroiz droit-jugier,
« Et à droit me tindrez com vostre chevalier.

— Vasaux, ce dit li dux, bien fait à mercier. »
Li dux est remontez; Hugues li tint l'estrier.
Atant ez Clarembaus et ses fiz toz rangiez,
Et toz ces de Coloigne, les vers hiaumes laciez;
An l'estor se ferirent de gré et volanter.
Adonc i ot tante lance et tant escu percier,
Tant bons haubert safrez deroz et desmaillez,
Et tant bons chevalier à terre trebuchier,
Lor boiauz traïnier à terre sor lor piez;
Moult par est grant la noise et li criz anforciez.
Li lignages Herdré i est fort enpirez;
Atant an i ont ocis et mort et despeciez
Dou sang qui ist des cors est toz li chans molliez.
Quant li dus l'a véu, à po n'est forsenez;
Il a guenchi la regne, au foïr est tornez.

Moult fu grié la bataille et li estor pesanz.
Atant es vos Antoine trestot premerement,
Et va ferir Milon qui fu sire d'Aiglant;
Le cuer dedanz son ventre an deus metiez li fent,
Tant com aste li dure l'abati mort sanglant.
Hugues et Clarembaus i fierent durement;
Moult i ont gaaignié chivaz et garnemenz,
[Et] blans auberc [safrez], et bons hiaumes luisanz,
Et bien .xxx. prisons anmenere[nt] batant.
El chastel s'an antrerent trestuit comunaumant;
Les portes ont fermées quant il furent dedanz.
Et li dus se loja soz .I. pin verdoiant;
Le chastel ont asis anviron de toz sanz.

Li dus asit la vile anviron de toz lez;
Il tandent les acubes et pavillons et trez.
Hugues vint au[s] fenestres de fin mabre lité,
Clarembaus et li autri, et Antoines li bers.

« Seignor, dit Clarembaus, vers moi an antendez :
« Cil dus nos a asis per moult grant cruialté,
« Et li mal traïtor Berangers et Herdrés,
« Et cil de Morillon et lor grant parantez ;
« N'an partiront jamais, an trestot lor aez,
« Tant qu'il aient la vile trestote cravanté :
« Certes, se il nos prant, à mort somes livré,
« Ne je n'antant secors de nul home charnel.
« Se j'aivoi .i. mesage bien cortois et senez,
« Qui m'an alast au duc mon mesage conter,
« Je querroie la pais, s'il voloit acorder.
— Je irai, dit Antoines, se vos le commandez.
— Amis, dit Clarembaus, je l'otroi de bon gré.
— Alez i, sire frere, dit Hugues li senez,
« Et si vos gardez bien de folement parler. »
A iceste parole est au cheval montez,
Armez de totes harmes, issit de la cité,
Deci au trez Raimont ne si est arestez.
Au mengier sist li dus, et ses riches barnez ;
Atant ez vos Antoine qui bien l'a salué :
« Cil Damedex de gloire qui maint an trinité,
« Cil saut et gart lo duc, s'enoiant ne nos e[s]t ;
« Se ne nos porte foi, Dex lo pouit cravanter ! »
Et li dus lo regarde par moult ruste fierté :
« Amis, Dex te maudie, qui maint an trinité !
— Mais toi, ce dit Antoines, comme fex perjurez !
« Sire dus de Saint Gile, vers moi an antandez :
« Clarembaus li veillarz vos a par moi mandé,
« Se vos volés la pais, qu'il la veut autretel ;
« Ancor l'amerez plus que nul home charnel. »
Antoines li a dit foi et humelité,
Et li dus li respont felonie et fierté :
« Daez ait Clarembaus, et quanqu'il a mandé,
« Et tu à foi si aies, quant tu l'as aporté !

« Va, se di Clarembaut, si je puis eschaper,
« Que la arz est collie don sera ancroez! »
Quant Antoines oï Clarembaut menacier,
Si laidement onir, et si mal vergondier:
« Seugnor, si faites troves ne font mie à baillier. »
Atant ez les serjanz qui portent lo mengier.
Li uns porte .I. paon roti en un astier;
Il a dit à Antoine: « Va avant, chevalier;
« Certes nos n'avon cure de mauvais mesager.
— Amis, ço est coutume d'ome de ton mestier;
« Per ton seignor te fais et orgueillox et fier. »
Li senechauz l'oï, moult an fu corrociés;
Il auçe le poig destre, parmi le chief l'an fiert,
Tot li ansanglanta le blac auberc doblier.
Quant Antoines le voit, moult an fu corrociez;
Il a traite l'espée, ja s'an vaudra vanger:
Va ferir le gloton parmi la crois dou chief,
Que tote la cervelle li abat à ses piez,
Puis broche le cheval des esperons d'ormier,
Devant le duc Raimont ossit .III. chevaliers.
Li dus Raimons escrie: « Mar s'an ira antiers! »
Là véissez jeter fromajes et cartiers,
Et granz pieces de char, et granz cotiaux d'acier;
Damedex le garit que nus ne l'a toché!
.I. graille font soner, tuit sont apareillié.
Fierement l'anchaucierent; il s'an torna arrer,
Antreci qu'à la porte ne se veut atargier.
Cil dedenz saillent fors come bon chevalier,
Antoine ont bien receus au fer de lor espié.
La mainie le duc n'i ont rien gaainié;
Au chatel an menerent .XIIII. prisoniers:
Anz el fonz de la chartre les ont fait trabucher.

CLAREMBAUZ le veillart à la teste mellée,

Ou chastel s'an antra il et sa jent armée.
Huguez les apella, à la chiere manbrée.
« Seignor, ce dit Huguez, antandés ma pensée :
« Gardez que vostre gent soit trestote armée,
« Et s'ann irons là fors sanz nulle demorée.
« Se Dex plait et la croiz où sa char fu penée,
« Ancui ert de cest host grant partie sevrée;
« Si ferez bien chacun de la lance et d'espée,
« Ses requeromes tuit à moult grant alenée. »
Cil respondent ansanble : « Certes, bien nos agrée. »
Il issent de la vile tuit à une alée;
Deci au tref Raimont n'i ont regne tirée,
Tranchent ces paveillons et ces acube[s] lées.
Ainz que[l] sachent an l'ost, ne la jent soit armée,
Ann i ot il ocis plus de dis charretées.
Là i ot tant aste fraite, tante targe troée;
Don véissiez bataille de moult fiere malée,
Tant felon traïtor jesir gole baée,
Don déable d'anfer an ont l'arme portée.
Li dus s'an torne an fuie, si a sa regne tierée.
Et Antoines l'anchauce parmi une valée,
Par de derrier li done mervilleuse colée,
Jus le fait tresbucher au mileu de la prée;
Puis escrie : « Coloigne! Dex aïe! sain Pere! »
Don refu la bataille mervillouse levée.
Et li dus resailli an la selle dorée;
Il s'an torne fuiant très parmi une prée.
Herdrez et Berangers et cil de la contrée
Tant ont perdu de jent ne sevent la nombrée;
Deci à Vauvenice n'i ot regne tirée.
Et la jent Clarembaut n'i ont fait arestée:
Le grant avoir ont pris tot contreval la prée,
Destriers et palefrois, maintes tarjes roé[e]s,
Les haubers et les iaumes, mainte[s] males forrées;

A la Nueve Ferté ont fait la retornée.

A Vauvenic'ent vient tot droit li dus Raimons,
Hardrés et Berangers et li autre gloton.
Et la jent de la vile, qui moult corrocié sont,
As lances et as espées moult bien se defendront.
Li dus Raimons s'escrie : « Conseilliez moi, baron.
« Clarembaus li veillarz me met à destrucion;
« De ma jent m'a ocis tant que n'en sa le non.
« .II. bons vasaux i a, plus son fier que lion;
« Li uns me randi or mon destrier ar[a]gon,
« Quant il m'ot abatu de cheval ou sablon.
« Parti somes dou siege, cui qu'en poit ne cui non. »
Et dient li borjois : « Damedeu an loon.
« Vos n'avez mie erré, certes, comme prodom;
« Or vos gardetz de nos, que tuit vos desfion. »
Il lor giterent pierres et carriax à bandon,
Et li archier lor traient sajetes et bojons.
Comme li dus le voit, s'an fu an grant friçon;
Il se retrait arriere, il et si compaignon,
Tot maintenant fit tandre son maitre pavellon:
La cité ont saisie antor et anviron.

OR lairomes del duc, n'en iert huimais parlé.
Lor eschés an menerent à la Nueve Ferté.
Hugues vit Clarembaut, si l'en a apelé :
« Prenez tot cel avoir que vos ici véez,
« Si le departez tot as chevaliers armez,
« Et à toz les barons que vos ici véez;
« Ja chevaliers que j'aie de ma terre amenez
« N'an aura, si Deu plait, .I. denier monéé. »
Quant l'antant Clarembaus, si a .I. sopir geté.
« Hé Dex! dit Clarembaus, qui an croiz fus penez,
« D'ont puet estre cist anfes qui moine tel ferté? »

Il comence ses fiz toz .X. à regarder;
Bien reconuit Girat qui estoit li ainez.
« Anfes, dit Clarembaus, anvers moi antandez :
« Vos m'avez ja servi .IIII. mois a pasez,
« Et si ne m'avez rien requis ne demandé,
« Et si ne sai anquor de quel terre estes nez.
— Sire, ce dit Giraz, ja orez verité :
« Nos somes de Coloigne, la mirable cité. »
Et respont Clarembaus : « Par mon chief, vos mantez !
« Vos estes mi .X. fil, bien vos ai ravisé;
« Or à primes vos ai conéu, à non Deu.
« Je vos charjai ma dame, la duchesce au vis cler;
« Mais, par le saint apostre c'om quiert an Noron pré,
« Se je de la duchesse ne sai la verité,
« Je vos ferai ancui tot les membres coper! »
Il escrie à ses omes: « Or tost, si lo prenez! »
Quant l'antandi Girat, s'a forment sospiré;
Lai où il voit Hugon, si l'an a apellé :
« Sire, ce dit Giraz, merci, per amor Dé !
« A non Deu, damoisiaux, ne puet estre celé. »
Lai o voit Clarembaut, si li est au pié alé :
« Certes, vostre fil somes, ço est la verité.
« Veez là cel damoisel de novel adobé;
« Madame le porta, ou le visage cler. »
Quant l'antant Clarembaus grant joie a demené;
De la joie qu'il a s'est .IIII. foiz pasmez.
Quant il se redreça, s'a Hugon apellé,
Puis li chaï as piés, merci li a crié :
« Damoiseaux debonaire, bor fuissiez onques nez !
« Fai moi pais à ton pere, par sainte charité,
« Que à tort me gerroie et gaste m'erité;
« Certes grevé m'a moult, travaillé et pené.
— Hé Dex! ce dit Huguez, unques mais n'oï tel;
« De quoi ferai ge droit à nul home charnel,

« Can je n'ai en ma terre .I. denier monéé ?
— Qui est cist damoisiauz qui vos a reclamé ?
« Moult par est de ses armes ardiz et alosez,
« Et si est en bataille hardiz come çanglers,
« Et moult est de paroles et cortois et senez.
— Et sire, dit Huguez, ja orrez verité. »
Hugues li a conté, de mot n'en a fausé,
Come sa mere l'ot et nori et lavé,
Et com il fu sa mere an la forest anblez,
Et fu au roi Hugon an Ongrie aportez,
Et comant vint arieres quant on lo vuet tuer,
Et comant fu sa mere norice an povreté.
« Hé Dex ! dit Clarembaus, com devroie desver,
« Quant oi ci [de ma] dame, de norice parler.
— Seignor, ce dit Huguez, faites pais, si m'oez :
« Car prenomes conseil loial et droiturer,
« Comant porron destruire Herdré et Beranger »
Et respont Clarembaus : « Dex vos en puet aidier ! »
Ez vos de Vauvenice poignant .I chevalier,
Que danz Richiers, li maitres, i ot fait anvoier,
Et dit à Clarembaut : « Nobile chevalier,
« Ja vos mande par moi li bons maire Richiers
« Que vos le socorrez, qui an a grant mestier,
« Car li dus l'a asis à des mil chevaliers ;
« Se vos nel secorrez, si aurez reprovier. »
Clarembaus vit Hugon sel prist à areinier :
« Damoisieax, que feron, par la vertu dou ciel ?
« Ja nos mande li maires que d'aïde a mestier. »
Et respondi Huguez : « Harmez vos chevaliers. »
Et il si firent tuit, que rien n'ont atargié.
De la vile s'an issent tuit serré et rangié ;
Tot droit à Vauvenice pristrent à chivaucher.
Or les conduie Dex qui tot a à baillier !
Li dus Raimonz se leve par soz l'aube esclairié ;

Il appelle les princes Herdré et Beranger :
« Seignor, adobez vos, nobile chevalier ;
« La terre Clarembaut voeil aler essilier,
« Et chaitis et chaitives amenerez liez ,
« Et dames et pucelles por lor cors verg[o]nier ;
« Clarembaut ferai pendre et tot vi escorchier,
« Et Antoine le prou , et touz ses chevaliers. »
Antoines a véu , par devant , le[s] forrier[s] ,
Qu'il amoine[nt] vitaille et d'avoir sont chargié ;
[Lai où il voit Hugon , si l'en a apelé :
« Frere , je voi del duc ci venir les forriers],
« Et mainent avec eus mainz vaillanz chevaliers ;
« Il sont tuit de vitaille et chargié et trosé. »
Et respondi Huguez : « Frere, car i poignez ! »
Antoines s'an torna à tot .C. chevaliers.
Lai véisset estor fierement comencier,
Et tante riche selle de bons chevauz voider,
Et tant vaillanz barons occirre et detrancher.
Ne porrent pas l'etor soffrir ne endure[r] ;
An fuie tornent tuit parmi .I. val plenier.
Antoines les enchauce , il ne les veut laisier.
Or s'an vont li forier, n'i ont plus demoré.
Antoines les anchauce , le frain abandoné ;
Il escrie : « Coloigne ! franc chevalier, ferez ! »
Là véissiez estor et fort et aduré ;
Là ot tant aste fraite , et tant escu troé ,
Tant clavain desrompu , et tant hiaume fausé.
Li forrier ne se poent ne tenir ne tanser ;
I guerpissent la proie , an fuie sont torné :
Antoines an retint .XL. prisonniers.
Deci à Vavenice sont li fuiant alé ;
Il troverent lo duc , véant tot lo barné.
Li dus lor demanda coment il ont ovré ,
Et cil li respondirent , véant tot lo barné :

« Nos venimes de proie et chargié et trosé;
« Ne sai quel vi déable furent deci torné,
« Clarembaut le veillart ou a dit et conté;
« Il nos corrurent sore, si nos ont desrobé,
« Et tollue la proie, et tot desbaraté,
« Et si n'ont de vos homes bien .XL. mené.
« Por amor Dé de gloire, et quar vos an alez;
« Morz estes et oniz, se plus ci demorez. »
Quant l'antandi li dus, le sanc cuida desver.
Et Antoines s'an torne, s'en a le char mené.
Hugues et Clarembaus se ll'an ont apellé:
« Por amor Dé, Antoines, commant avez ovré?
— Par foi, j'ai les forriers le duc desbareté;
« Chevauz et palefrois avons à grant planté,
« .XL. prisoniers que vos véoir poez.
« Or coromes au duc, as loges et as trez,
« Si parton de la vile, n'i soit plus aresté.
« S'il ert partiz dou siege, il ert moult esgaré. »
Et respont Clarembaus: « Par mon chief, non ferez;
« Li dus est pere Hugon, que de voir le savez,
« Et, se il se voloit anvers nos acorder,
« Nos le devrions bien servir et anorer. »
Tant lor dit Clarembaus qu'il s'an sont retorné,
Et si sont repairé à la Nueve Ferté.
Celle nuit reposerent deci à l'ajorné.
Et li dus de Sain Gile s'est par matin levez;
.I. chival li manerent, et il i est montez,
S'est venus à la porte de la bone cité.
Dan Richier le maior a li dus apellé,
Et des meillors borjois i avoit asanblé.
Delez lui sist sa feme, qui ere niece Herdré,
La fille Beranger, le cuvert desfaé.
Autant ez vos Antoine et Girat le prové.
Antoines le salue com ja oïr porrez:

« Cil Damedex de gloire qui maint en trinité,
« Cil saut et gart le dux tot à sa volanté;
« S'il ne nos porte foi, donc ait il mal de[h]é!
— Mais tu, ce dit li dus, come biauz bachellers.
— Sire dus de Sain Gile, vers moi an antandez:
« Est ce donc vostre fame qui est as vos cotés?
— Oï, ce di li dus, je le cuit de verté.
— Hé Dex! ce dit Antoines, qui an croiz fu penez,
« Puet nus hom de cest siegle .II. fames esposer?
« Por tant qu'elle soit vive et qu'elle puet aler,
« Je oï à Cologne d'une dame parler,
« En la claime Paris[e], si a le visage cler.
« Certes, ell' a .I. fil qui moult fait à doter;
« N'est pas graindres de moi, et si n'est mie ainiez,
« Et si fu chevaliers n'a pas .I. an passé:
« Il menace forment Beranger et Herdré;
« Toz l[es] voudra destruire, et lor grant para[n]té.»
Quant li dus l'antandi, tot a le sanc mué;
Lai où il voit Antoine, si l'enn a apellé.
« Amis, ce dit li dus, dis moi tu verité?
— Oï, par mon chié, sire, ne vos ai pas fausé. »
Berengers le regarde, et ses cosins Herdrez.
« Frans dus, dist Berengers, dit il vos verité?
« Vos faites grant folie, se tel ribaut créez.
« Je oï l'autrer dire .I. mien fieu prové,
« Qui n'en osast mentir par les membres coper,
« Qu'il trova vostre fame à Paris la cité,
« Qu[e] elle ne se garde d'ome de mere né,
« Car ele est bordeilleire el bois et el fosé;
« .II. fretes ne refuse .I. denier monéé. »
Quant l'antendi Antoines, près n'a le sanc desvé;
Il geta la main destre à s[es] grenons mellés,
.III. [poilz an araga], voiant tot le barné.
Puis li a dit Antoines: « Traïtres, vos mantez!

« Mal daaz ait li dux, et il et sa fiertez !
« Quar il ne devroit mie soffrir ne andure[r]
« Que il oïst sa feme laidanger ne blamer.
« Don n'a il or sa terre et s'enor à garder ?
« Car del suen n'en a il .I. denier monéé,
« La jant de cest païs sont par lui parjuré. »
A iceste parole ez vos venir Herdré,
An sa main .I. baston qui gros fu et carez,
Si an cuida Antoine parmi le chié doner;
Mais Girars passe avant, des mains li a osté.
Al peliçon hermin a Antoine covré,
Que trestot lo parfent jusqu'au leu dou baudrer.
Quant Antoine le voit, tot a le sanc desvé;
Il li cort as cheveuz, à terre l'a jeté.
Et Berangers saut sus, quant voit ferir Herdré;
Celle part est venus qu'il le cuida covrer.
Mais Girars le feri de son baton carré,
[Si que] as piez le duc l'abati soviné.
Lai véissiez estor mervillos et mortel,
Quant li dus s'escria, par moult ruste fierté :
« Per saint Denis de France, ne per saint Enoré,
« Ma[r] i aura humais ne feru ne boté ! »
A iceste parole est Antoine levez.
« Sire, ce dit Antoines, anvers moi antandez :
« Clarembaus si vos mande, li chanus, li barbez,
« Que tant li donez trives que à vos viegne parler;
« S'il se puet anvers vos à nul fuer acorder,
« Il s['i] acordera de gré et volantier. »
Et respondi li dus : « Je l'otroi de bon gré.
— Voire, ce dit Girars, donques quar l'afiez ;
« Ancor serois par lui créus et redotez.
« Ains Dex ne fist .II. homes qui sont de mere nez
« Ne facent à partir et por mal créanter. »
Li dus lor a plevi tretot et créanté,

Que il n'i aura garde ne al venir ne à l'aler.
Antoines et Girars se sont ancheminé;
Unques ne refinerent deci qu'à la Ferté.
Quant Huguez voit Antoine, si li a demandé :
« Frere, qui vos a si vos bliaut desirré ?
— Par ma foi, Berengers et ses cosins Herdré.
— Hé Dex ! ce dit Huguez, com puis le sanc desver,
« Quant je dedanz ma terre ne puis home thanser.
— Sire, ce dit Antoines, vers moi an antandez :
« Vostre pere vos mand[e] qu'à lui alez parler,
« Et o vos Clarembaus, qui est proz et senés.
« Il nos jura conduit et bone sauveté ;
« Car il nos [a] plevi et très bien afié
« Que nos n'i auron mal n'el venir ne à l'aler.
— Seignor, dit Clarembaus, or tost de l'adober ! »
Et il si firent tuit ; maintenant sont armé.
De la vile s'an issent, quant il furent monté,
Et Clarembaus les guie, qui le poil ot mellé.
Deci à Vauvenice se se sont aresté ;
An .I. bruil, lez la vile, fist ses jenz arester.
« Seignor, dit Clarembaus, anvers moi antandez :
« Je m'an irai laianz en la bone cité ;
« Huguez vindra o moi, et Antoines li bers,
« Et mi fil tuit .XIIII. qui sont proz et sené.
« Vos estes tuit prodome, vos qui ci remanez,
« Et je vos pri, por Deu qui maint an trinité,
« Se vos oiez le graille an cel palais soner,
« Adonc sachez de voir je me serai meslez. »
Et cil li respondirent : « Mar vos esmaierez. »
Or s'an va Clarembaus, li vieuz chanus barbez,
Et Huguez et Antoines, qui sont bon chevalier,
Et li .XIIII. fil Clarembaut lo sené.
An Vauvenice vienent, ou palais sont monté;
Lai troverent le duc an sa chanbre doré,

Et sa jentil moillier qui siet à son costé,
Beranger et Hervieu, et Sanse et Herdré :
« Cil Damedex de gloire qui a[n] croiz fus penez,
« Cil saut le duc Raimont tot à sa volanté,
« Et son riche barnaje et tot son paranté ! »
Et li dus respondi, qui mout an fu iriez :
« Gardez que nul hontage çaianz ne me querez ;
« Par la foi que je doi tot franc home porter,
« Se vos me dites chose qui ne me vigne à gré,
« Orandroit vos ferai toz les menbres coper !
— Sire, ce dit Huguez, un petit m'antandez :
« Li queuz est Berengers, ne li quez est Herdrés ?
— Biaux amis, dist li dux, ve les là lez à lez.
— Sire, ce dit Huguez, or les connois assez.
« Or vos pri ge, biauz sire, lo guiardon me randez,
« Quant vos me proïates del destrier sejorné,
« Que je le vos rendi par le chafrein doré;
« En covenant m'éutes que mon droit m'antandrez.
— Par foi, ce dit li dus, c'est fine veritez.
— Sire, ce dit Huguez, se vos plait antandez :
« Vers le duc Beranger soi ge prez de mostrer
« Que il a anvers vos come traistres estez ;
« A tort a vostre fame de la terre geté.
« Se il s'an veut desfendre, je[l] sui prez de mostrer;
« Je li firai jéir, veiant tot lo barné. »
Quant l'antandi li dus, si [a] lo chié crolé :
« Berangers, dist li dus, or poez escouter
« Cil anfes vos apelle de traïson mortel;
« Alez prendre vos armez, et si vos adobez.
— Sire, dit Berengers, anvers moi antandez :
« Ja an cort de prodome ne sera esguardé
« Que je anvers cetui an doie harmes porter.
« Parise vostre fame fist la desloiauté,
« Elle murtri Buevon, ton frere l'aduré ;

« .I. chevalier an ot per li gage doné ;
« Je le fis recréant, voiant tot le barné.
« Sire, vos le pendites, tant sui je plus irez ;
« Il ere mes cosins, et de mon paranté :
« Par le onte de moi le viel je rechater.
— Certes, ce dit Huguez, traïtres, vos mantez !
« Vos et il enn ovrastes com traïtres provez.
— Certes, dit Berangers, dan gloz, vos [i] mantez !
« Vos le comparoiz chier, je n'en ert trestorné ;
« Ja Clarembaus li vieuz, o les grenos mellés,
« Ne vos menera mais à la Nueve Ferté. »
Il est passez avant qu'il le cuida cobrer.
Huguez clot le poig destre, après si l'a levé,
Merveillos cop li done del poign qu'il ot quarré,
An la boche li brise .II. dans maïsellers,
La levre li fendi et confroissa le nés ;
Par les tremples le prist, à terre l'a gitté.
Antoines de Coloigne reva ferir Herdré,
Si qu'il li a le vis tretot ansanglanté ;
As piés le duc l'abat, tel cop li a doné
Le nés et le visage li a desfiguré.
Sor lor [piez] sont sailli Berengers et Herdrés,
Et Sanses, li traïtres, et Roarz et Gondrez,
Hervieuz et Aloriz, et li autres parantez.
Et Clarembaus li vieuz a le graille soné ;
Par tel aïr le sone, que cil ont escouté
Qui estoient remés de defors la cité.
Il corrurent as armes, es chevauz sont monté,
An la cité s'an vinent de bataille apresté.
Ja i aura estor mervilleux et mortel :
Hugues se desfant bien et Antoines li bers,
Clarembaus et si fil qui sont bon chevalier.
Li traïtor les ont durement apressé ;
Ja i fussent tuit mort, ocis ou afollé,

Quant li dus Raimons crie à ses homenz : « Ferez !
« Mar vos eschaperont Berangers ne Herdrez ! »
Là véissiez borjois, trestoz au piez levez,
Espées et maçues dedans lor mains porter;
Il ont as traïtors .I. grant asaut livré.
Il sont passé avant qu'il se cuident cobrer.
Lai véissiez mantiax et chapes desirrer,
Et barbes et grenos et cez chevez tirer.
Huguez fu ou palais et Antoines li berz;
Li traïtor les ont duremant esfraez.
Il les éussent ja ou morz ou afollez,
Quant Clarembauz li vieuz commança à crier :
« Que fais tu, dus Raimons, as tu [le senc] desvé ?
« Certes, voiz là ton fils, cel joine bacheler ;
« Ta feme le porta, et tu l'as angandré :
« Laiseras le tu donc devant tes ieuz tuer ? »
Quant li dus Raimonz l'ot, tot a le sanc mué ;
L'estor fist remanoir et laissier le chapler.
Il vint devant son fil, marci li a crié :
« Beaux fiz, por Deu, merci ! lai moi à toi parler.
« Qui vos a de la guerre si aidé à tenser ?
« Biaus fiz, qui est cil anfes que vos sire clamez ?
— Sire, ce dit Huguez, ja orrez verité. »
De sa mere li conte commant ele a ovré,
Et issi com il fu an la forest amblez,
Et com li rois le fit bauptisier et laver,
Et com li vout sa fille et son regne doner,
Li anfant de la terre le voudrent afoler,
Et isi com sa mere à Coloigni remest,
Qu'elle devint norisce par moult grant povreté,
Et li fil Clarembaut li ont son cors gardé.
« Sire Dex, dit li dux, com devroie desver,
« Quant j'ai ci de ma fame si laidement parlé ! »
Et la jent Clarembaut sont el palais monté.

Ja i éust estor et fort et aduré,
Quant Clarembaus lor dit : « Seignor, car vos soffrez;
« Se Dex plait, hui cest jor seromes acordé. »
Il escria : « Seignor, cest traïtors prenez ! »
Qui véist Beranger et prendre et deboter,
Et sachier et ferir, et laidement mener.
Autresi deboterent [et Sanson] et Herdré,
Roart et Alori, et Rogier et Gondré,
Et Hervier et Hoton, et l'autre paranté.
« Seignor, ce dit Huguez, faites les destraver...
« Non feron, dist après, por Deu ! ne vos astez,
« Ainz les vera ma mere à grant honte livrer. »
Au veillart Clarembaut les a l'en comandé;
Il jure Damedeu que n'en istron[t] jamais.
Qui lor véist borjois venir et assembler;
Et harjent et hor fin ont Huguet prasanté,
Et bons pailes d'Estantes et destriers sejorné.
« Seignor, ce dit Huguez, ice laisiez ester
« Jusque j'aie à mon pere et ma mere acordé. »
Et cil li respondirent : « Moult avez bien parlé.
— Beauz fiz, ce dit li dus, vers moi an antendez :
« Alez vers vostre mere, n'i soit plus aresté.
« Clarembaus, dist li dus, biauz amis, çà venez.
« Ge vos comant ma terre et m'enor à garder ;
« Gardez li traïtor ne soient eschapé.
— Sire, dit Clarembaus, volantiers et de gré;
« Je garderai mout bien la terre à sauveté. »
Li dus a fait son host et sa jent aprester.
L'endemain mut li dus, cant il fu ajorné,
Et ses fiz avec lui, et Antoines li bers,
Et tuit si compaignon que il ot amené.
Li dis fil Clarembaut les ont moult bien guiez.
Il trepassent la terre et les amples regnez;
Ne sai de lor jornées ne[dire] ne conter :

Antreci qu'à Coloigne ne se sont aresté.
Huguez dit à son pere : « Biauz sire, a[n]tandez :
« Or venez bellament, vos et vostri barnez,
« Je m'enn irai devant à ma mere parler;
« Je croi que volantiers vos voudra acoler.
— Biauz fiz, ce dit li peres, por Deu, or an pansez.»
Huguez a pris Antoine, auvec lui l'a mené;
Il vindrent à Coloigne, ou palais sont monté.
La dame vit Antoine, adonc ot joie assez.
Premiers baisa son fil qu'en ses flancs ot porté,
Et après baisa l'autre que ot nori soé.
« Dame, ce dit Huguez, un petit m'entendez :
« Ci vient li dus mes peres, o son riche barné;
« Or vos pri je, por Deu, bel semblant li motrez,
« Car je ai vostre cors anvers lui acordé.
« Li traïtor sont pris et bien anprisoné,
« Si les a Clarembaus en sa chartre geté;
« Il n'an istront jamais tant que vos le verez.
— Biauz fiz, ce dit la mere, buer fusiez onques nez!»
La duchesce s'an va jantemant conraer;
Antoines li vaillanz, qui tant ot de bonté,
Par la main l'amena jusc'au pilon degré.
Il n'ot plus belle dame an la crestienté.
Li dus Raimonz desçant dou destrier sejorné ;
L[a]i où il voit sa femme, celle part est allez.
Ainz éust bien uns hom dimei leue alé
Que li uns ne li autre péust .I. moz soner.
« Dame, ce dit li dus, comant vos demanez?
« Certes, j'ai anvers vos mauveisement erré;
« Par toz les sainz dou mont, que le me pardonez!
— Sire, ce dit la dame, volontiers et de grez. »
A iceste parole sont ou palais monté.
Tierris ala ancontre, li cuens de la cité;
Lai où il voit le duc, si l'a bien salué :

« Sire, d'ont estes vos? ne me soit pas celé.
— Sire, ce dit Raimonz, ja n'orrez verité :
« Je suis dux de Provance, si ai grant richeté.
« Ceste dame est ma feme que vos ici véez;
« Antoines vostre fil an nori a esté,
« Et cant elle fu onques de si grant povreté.
— Dame, ce dit li cuens, moult m'avez mal mené;
« Certes, se j'eusse [seu] la fine verité,
« Que fusez fame au duc, ne de son paranté,
« Je no soffrise mie par l'or d'une cité.
—.Sire, ce dit Raimonz, Dex an soit aorez,
« Quant ell' a auvec vos si lonc tamps demoré! »
Adonc fait l'arcevesque de Coloigne mander;
A grant benéison les ont fait asanbler.
Moult demainont grant joie al palais principer;
.I. mangier moult très riche fist Tierris conréer,
Il demanderent l'aive, s'asistrent au soper.
La nuit jurent ansanble deci qu'à l'aujorner.
Quant li dus fu levez, s'asistrent au diner;
Puis est venus au conte por congié demander :
« Sire, je veil ma feme, se vos plait, ramener,
« Et mon fil et lo voutre, s'il ne vos doit peser,
« Car tant s'aiment andui ne puent desevrer;
« J'an donrai votre fil grant part de mon regné.
— Sire, ce dit Tierris, bien fait à gréanter.
« A Deu commant mon fil dès que o vos vet aler.
— Sire, ce dit Antoines, ne m'en puis consirer;
« Madame m'a nori doucement et soé. »
Li dus a fait sa feme sus .I. cheval monter;
Li borjois de la vile, pucelles, bacheler,
Por amor de la dame, comencent à plorer.
Il issent de la vile san plus de demorer;
Tierris, li pere Antoine, les convoia assez,
Quant vint au despartir, por son fil s'est pamez;

A Cologine s'an vint. Li dus s'an est alez,
Si anmoine sa feme qui tant a desirré.
E Dex ! icil Antoine fu de si grant bonté,
Et plains de cortoisie, et si amesuré ;
Car dou saint esperit l'a Jhesu espiré,
Par lui fait Dex miracles : Dex li a bien mostré.
Li dus Raimonz chivauche et ses riche barnez ;
Deci an Vauvenice ne s'est mie arestez.
Atant vint Clarembaut .i. mesage conter :
« Sire, ja vient vos dame que vos tan desirez. »
Cant l'antant Clarembaus, maintenant est montez ;
Les clercs et les prevoires a fez trestoz mander,
A grant procession sont au devant alé,
Et ont fait toz les sainz de la vile soner.
Clarembaus vait devan, li chanus, li barbez ;
Quant il vit la duchesce, de joie s'est paumez ;
Il li baisa les mains par moult grant amisté.
« Clarembaus, dit la dame, prodome t'ai trové ;
« Vos i aurez grant prou, si je vi por aé. »
Ou palais descendirent, ou plus maistre degré.
Moult demainent grant joie contreval la cité.
Ou palais s'an monterent li chevalier mambré ;
Li dus, et Clarembaus, et Antoines li fiers,
Et Hugues et li autre i moinent gran tenpier.
« Clarembauz, dit la dame, vit encor Berangiers ?
— Oï, par ma foi, dame, il et Herdrez ses nez.
— Et car le me mostrez, nobile chevalier.
— Dame, dit Clarembaus, par mon chief, volantiers. »
Les traïtors amoine orz de la terre, à pié ;
Il furent teint et paile, malement justisé.
Quant les voit la duchesce, si les a arainiés :
« Malement me batites, par ma foi, Berangier,
« A grant tort me féites de la terre chacier ;
« S'or ne dites verté, par les ieuz de mon chief,

« Hui cest jor vos ferai ardoir ou escorcher.
— Dame, dit Berangiers, ja murtri je Garnier;
« Il estoit vostre pere, moult fis que renoiez.
« Lo fruit vos anvoiai que je fis antoucher,
« Et Bueves an manja, don mal fu enginiez,
« Car maintena[n]t l[ui] furent li oil dou chié sachié.
« Anarber vos cuidai et vos cors vergoinier;
« Mongré fusiez alée, mal me suis porchacié.
« Lo conte de Tolose et lo conte Gautier,
« Certes, je l'anherbai, je ne lo puis noier;
« J'ai mort plus de .c. homes à tort et à pechié.
— Par foi, ce dit la dame, s'ann auras ton loier.
— Dame, ce dit Antoines, ardez cest pautroniers.
— Voire, ce dit Huguez, ne soit plus atargié.
— Seignor, ce dit la dame, s'en aurez le loier.
« Seignor, ce dit la dame, ançois seront jugié. »
Quant Berangers ot dite tote sa volanté,
Et il ot à la dame son afaire conté :
« Clarembaus, dit la dame, cest gloton me prenez;
« An la chartre parfonde soient tantost jeté.
— Dame, dit Clarembaus, volantiers et de gré;
« Mais il le sachent bien, de fine verité,
« Que jamais n'ann istront an trestot lor aé. »
Les traïtors a l'en en la chart[r]e geté;
Li clerc et li prevoire, evesque et abé,
Ont le duel à la dame en joie retorné.
Moult fu granz li mangiers quant il fu apresté;
Antre Uget et Antoine servirent au diner.
Ançois que il lor aient lo premier mes doné,
Atant ez .II. mesaches; ou palais sont monté.
Il furent povremant vestu et conréé;
Lor drap furent deroit, lor cheval deferré.
Il saluent le duc à loi d'ome sené :
« Cil Damedex de gloire qui an croiz fu penez,

« Cil vos saut, jentis hon, et tot vostre barné !
— Et Damedex saut vos, li rois de majesté !
« Seignor, d'ont estes vos ? dites que vos querez. »
Et cil li respondirent : « Biau sire, ja l'orrez :
« Nos avon moult cerchié et chatiax et citez ;
« Mais nos ne trovons mie, dont nos somes iré. »
Et dit li dus Raimonz : « Dites que vos querez.
— Par ma foi .i. anfant ; mar fust il onques nez,
« Que tant nos aura il travaillié et pené !
« Filleuz est le roi Hugue, qui tant a de bonté ;
« Il est rois de Hongrie, moult a de richeté.
« L'anfant avosmes quis bien a .ii. anz pasés ;
« Li rois li veut sa fille veraiement doner,
« La moitié de sa terre li veut quite clamer.
« Dou roi s'est despartiz, qu'il n'i veut plus ester ;
« Mais or l'avons tant quis ne [le] poons trover,
« Ne nos ne trovon home qui an sache verté.
« Por amor Deu de gloire, donés nos à diner. »
Et dit li dus Raimonz : « Volantiers et de gré. »
Quant l'antandi Huguez, s'a Antoine apellé ;
A consoïl l'an apelle : « Biau frere, çà venez ;
« Vez vos ces mesagers qui ici ont parlé ?
« Il son au roi Hugon, mon parain l'alosé ;
« Certes, il me fait querre, bien le sai de verté. »
Huguez pren les mesages, si les [an] a menez,
An une chanbre à voute les a bien ostelez,
Ses a de bones robes vestuz et conréez ;
Il a fait les chevauz tot de novel ferrer,
De coi il porront bien an lor païs aler.
La noit furent servi et moult bien ostelé ;
L'andemain par matin ont congié demandé.
Au matin, par soz l'aube, s'an vont li messager.
Li mesage s'an tornent, n'i ont plus demoré ;
Antreci qu'à lor terre ne finent d'esploitier,

Là, roi Hugon troverent à son demoine fié :
« Seignor, bien vos vignez! dites moi verité ;
« Ja ne vos vi ge mais, bien a .II. anz passez.
— En non Deu, biau doz sire, nos avon moult alé,
« Cerchiez [avon] les terres et de lonc et de lé,
« Ainz de vostre fillueu n'oïmes nos parler.
« An Vauvenice fumes, une bone cité ;
« Lai estoit uns frans hom à sa fame acordé ;
« .I. anfant i trovames cortois et alosé.
« Quant nos orent oï noz mesages conter,
« Bien herbergier nos firent et moult bien ostaler ;
« Il firent nos chevax toz de novel ferrer,
« Et à chascun de nos .IIII livres doner. »
Quant l'antandi li rois, si prist à sospirer :
« C'est Hugues mes filleux don ge vos oi parler.
« Par la foi que je doi à tot home porter,
« Ge li donrai ma terre et tote m'erité,
« Et, après mon decet, ait trestot lo regné.
« Il nen i a nul home qui de mere soit nez,
« S'il le me desfandoit, nel féisse affoler. »
Gontagle de Losane s'an est an piez levez ;
Où que il voit roi Hugon, si l'an a apellé.
« E[n] non Deu, dit li traitres, un petit m'antandez :
« Tel chose volez querre que je ne troverez.
« Il [a] an cest païs IIII. anfanz afolez ;
« Li miens i fu ocis, si que bien le savez.
— Da[e]z ait cui an chaut! dit Hugues li senez,
« Il lo voudrent murtrir, c'est fine verité ;
« Par saint Denis de France ne par saint Henorez,
« Vos en perdrez la teste, se vos plus an parlez!
— Sire, dit li traïtres, je laiserai ester. »
Li rois Hugues a fait toz ces barons mander ;
Plus furent de .VII^{xx}. cant furent assamblé.
Tot droit à Vauvenice s'an veut li rois aler ;

Li mesager s'en tornent qui lai orent esté.
Tant ont par lor jornées et venu et alé
A Vauvenice furent, une bone cité.
Et li rois a fait tandre et paveillons et trez;
Et quant li dux le voit, moult an fu esfraez.
Huguez reconuit bien et paveillons et traez,
S'an apella le duc, dit li a et conté :
« Sire, c'es[t] mes parains, rois Hugues l'alosez;
« Certes, il me vint querre, je le sai de verté.
« Or vos pri je por Deu, sor .I. destrier montez,
« De ci à mon parain roi Hugon an alez,
« Et saluez li roi, vostre ostel li offrez,
« Et lo pain et lo vin, et lo blé autretel.
« Il vos demandera se vos nul fil avez,
« Et vos dirois oïl, ja mar an dotariz,
« Se li motrez Antoine, mon frere l'alosé;
« Il nel conoistra mie, c'est fine veritez,
« Il s'enn ira arrieres ainz demain l'avespré. »
A iceste parole est ou cheval montez,
La duchesce, et Antoines, et des autres assez,
Et li vieuz Clarembaus, et li autres barnez;
Onques ne tresfinerent tant qu'il vindrent as trez.
Troverent le roi Hugue qui se fu desarmez.
Atant ez vos venir le duc tot abrivé :
« Dex saut le roi Hugon et tot son paranté! »
Et respondi li rois : « Dex vos croise bonté!
« Est donc cist païs vostre et tote l'erité?
— Oï, par mo[n] chief, sire, nus n'i puet rien clamer.
« Vostre ost erbergerai, se vos le commandez,
« Et lo pain et lo vin, et lo fain et lo blé.
— Vostre me[r]ci, biau sire, dit Hugues li manbré;
« Mais dites moi, beauz sire, se vos nul fil avez.
— Oï, par mon chié, sire, .I. moult bel bacheler. »
Et respont li rois Hugues : « Faites lo me motrer.

— Volantiers, beauz doz sire, puisque vos le volez. »
Et Antoines i vint poignant toz abrivez.
Li rois Hugues le voit, si l'a bien esgardé;
Ben set sil n'estoit mie, s'en est moult aïrez.
Li dus a pris congié, arriers s'an est tornez.
Li rois Hugues remest, la nuit s'est reposez;
Il a fait son hernois et chargier et troser.
Hugues de Vauvenice est ou chival montez,
Et li dus et Antoines issent de la cité;
Clarembaus et si fil sont retorné arier.
Virent [le roi] Hugon qu'encor n'ere montez;
Hugues desçant à pié dou destrier sejorné,
Lai où voit son parain, au pié li est alez :
« Par foi, sire parrain, bien voi que vos m'amez;
« Or sai je bien par voir que point ne me aez. »
Quant il se redreça, si l'a moult acollé;
Plus de .c. foiz li baise et la boche et lo nés :
« Filleuz, commant vos est? gardez nou me celez.
— Bien, la vostre merci, quant vos an demandez.
« Icist dux est mes peres que vos ici véez.
— A Dex! ce dit rois Hugues, tu soies aorez,
« Quant j'ai trové celui que j'ai tant demandé! »
Li dus Raimons li conte tote la verité
Par quoi il fist sa feme de la terre jeter.
Et la dame li conte come Hugues fu nez,
Comant li fu davant an la forest anblé.
Quant l'antandi li rois, si a un sopir jeté :
« Dame, qui vos fi ci? gardez nel me celez.
— A la moie foi, sire, Berengers et Herdrez.
— Sire dus, dist li rois, faites les moi mostrer. »
Et Raimons respondi : « Volantiers et de gré. »
Li dus a comandé qu'il soient amené;
Et Clarembaus s'an torne, an la chartre est entrez.
Devant le roi amoinent Beranger et Herdré;

Li rois Hugues les voit, si les a apellez.
« Berengers, dist li rois, mout avez mal ovré;
« De vostre traïson ai moult oï parler :
« Mainz homes avez morz, oniz et vergondez.
« J'en ai .I. dans ma terre, de vostre paranté,
« Gontacle de Losane, .I. traïtor prové,
« Ainz bien ne fera mais, s'à mal puet asener.
« A jugemant la dame que vos ici véez,
« Orandroit vos ferai hardoir ou enbraser. »
Quant l'antandi Gontagles, moult en fu esfraez,
Et dit au roi Hugon : « Merci, por amor Dé !
« Je ne le consentroie por les manbres coper,
« Devant moi fust mes niés murtriz ne afolez.
— Gontagles, dit li rois, dit en avez asez ;
« Par vos ne remanra qu'il ne soit afolez.
« Ansin loestes vos Huguet anler ambler;
« De trestot mon avoir no vout il que .III. dez :
« Jamais ne mangerai tant come vis serez ! »
Il escrie à ses homes : « Or tot, si lo prenez. »
Et il si firent tuit quant i l'ot comandé.
Beranger et Gontagle et lo felon Herdré,
Les mains derer lo dos lor fait estroit noer.
I[l] an fait .I. grant feu d'espines alumer;
Li traïtor i furent maintenat [tr]aïné,
Toz .III. ou feu les ont et flatiz et getez.
Li feus fu granz et chauz, tantost fu ambrasé;
Les harmes d'euz s'an vont à anfer osteler.
L'andemain, par matin, quant solauz fu levez,
Se leva li rois Hugues, quant solauz fu levez,
Son filluel apella, et si l'a fait mander;
Il lo baise et acole, que moult lo puet amer.
« Filleuz, dist li rois Hugues, faites moi escoter :
« Je vos norri petit, si vos fis al[ev]er ;
« Moult avez gentil mere, bien lo puis afaier,

« Si est Raimons proudom et moult fait à loer;
« Mès hon ne se puet mie de traïson garder.
« Je met jus ma quorone, si la vos vueil doner,
« Et si prenez ma fille à moillier et à per.
« Filleuz, ce dit li rois, ma fille recevez :
« Je vos doign la quorone don serez quoronez.
— Sire, ce dit Huguez, .v^{cc}. merciz et grez! »
Dont amoine Sorplante, qui tant ot de biauté.
Moult fu granz li barnajes, c'est fine verité;
Assez i ot evesques, c'est fine veritez,
Et [s'i ot] arcevesques, chanoines et abez.

MOULT par ot dedanz Hais, lo jor, grant asamblée
De clers, de chivallers et de gent henorée.
Et la fille au roi Hugue fu illuec amenée;
De moult riche bliaut fu la dame parée,
.I. cercle ot an son chié d'une ovre tregitée,
Et fu de riches pierres tot anviron orlée,
Et desor fu la tresce qui sembloit sororée.
Si ot plus blanc le front que n'est nois sor jalée,
Et la color ot fresche et moult bien colorée;
Il sanble qui l'esgarde que ce soit une fée.
A moult très grant mervoille fu la dame esgardée.
Et li rois l'a saisi, son filluel l'a donée,
Et Huguez la reçut, qui moult l'a desirée.

HUGUES prist la pucele qui tant ot de biauté,
De la corone d'or fu moult bien coronez,
Et fu en la chapelle de aut home portez.
Cel jor i fu Huguet et oferz et donez
Destriers et palefroiz, or et argent assez,
Et maint' autre richesce que je ne sai nomer.
Huguez fu, icel jor, richement conréez,
Et Sorplante ot quorone de fin or esmeré.

Li mingiers fu moult granz, ja plus grant ne verez;
Les noces furent faites à joie et à santé.
Antoines de Coloigne a congié demandé,
Mais Huguez li cortois ne li a pas doné,
Ançois a avec lui. .IIII. jorz sejorné;
Al quinte s'en ala, n'[i] a plus demoré.
Destriers et palafroiz et autre richeté
An a porté Antoines, tot à sa volunté.
Huguez et li rois Hugues sont an Ongrie alé.
Huguez fu rois d'Ongrie et toz sire clamez,
Et s'ot à son demaine puis .XIIII. citez,
Et fit .XIIII. rois an sa cort asambler,
Et tint puis Vauvenice et tote l'erité.

CI FAUT LI ROMANZ DE PARISE
LA DUCHECE.





NOTES.

—

P. 2, v. 5 : [ses a] *mis à raison*. Le manuscrit donne *se as*, qui n'a point de sens.

P. 3, v. 3 :

.XXX. pomes ont prises des plus belles du mont.

Le manuscrit donne ce vers et les deux suivants dans l'ordre inverse de celui où nous les plaçons. Le premier éditeur avait déjà corrigé cette transposition, mais pour deux vers seulement, ce qui nous semble insuffisant. Le sens du passage, croyons-nous, suffit à justifier notre correction.

P. 3, v. 6 : *dedanz* [misent poison]. Manuscrit : *mis es poisont*, leçon inintelligible. *Misent* pour *mirent* est une forme très fréquente, comme *fisent* pour *firent*; c'est cette forme, selon nous, que le scribe a mal reproduite. Quant au *t* de *poisont*, il l'a mis en trop ici, après l'avoir omis deux vers plus haut dans le mot *on*[t].

P. 3, v. 9 : *Tu fu fiz au baron*. Il faut lire et comprendre *fiz à baron*. C'est ici une grossière flatterie que l'auteur place dans la bouche de Béranger en imitant maladroitement un passage du poëme de Gaydon où l'on retrouve même situation et même langage. V. *Gaydon*, p. 5 (éd. Luce), où un traître qui

veut déterminer un garçon à porter des pommes empoisonnées à Charlemagne le flatte en lui disant : *tu su fiz de preudom.*

P. 3, v. 31. Le vers n'a que dix syllabes dans le manuscrit. Nous suppléons *anuit,* aujourd'hui, qui complète le sens et la mesure.

P. 4, v. 8 : *Toailli* pour *toaille*, *i* pour *e*, comme plus loin, dans *batailli* (p. 16, v. 26), *autri* (p. 15, v. 5, et p. 67, v. 32), *gloiri* (p. 25, v. 5, et 68, v. 21), *Valenci* (p. 45, v. 32), *Coloigni* (p. 81, v. 29), *vostri* (p. 83, v. 3), *ci* pour *ce* (p. 90, v. 28); et aussi dans *firai* pour *ferai*, — *dotariz* pour *dotarez*, *doterez*, — *orriz* pour *orrez*. Voir encore la note ci-après sur le vers 32 de la page 7.

P. 4, v. 16 : Serorje *jentis om*. Le manuscrit ne donne que l'initiale de *serorje;* mais voyez, plus bas, le vers 27 de la même page, où on lit *serorje* en toutes lettres.

P. 4, v. 18 : *Buef li enfes* respond. Manuscrit : *respondi*, faute dont la rime indique la correction.

P. 4, v. 25 : *E la belle Esglentine.* Manuscrit : *E Esglentine la belle*, leçon qui fausse le vers.

P. 4, v. 27 : *E Dex! dist la pucelle.* C'est Parise qui parle, et non Eglantine la pucelle, que le poëte vient de nommer ; il faudrait donc, ce semble : *E Dex! ce dist la dame.*

P. 5, v. 21 : *a* l'isue *del moustier* (*sic*). Il faudrait, pour la régularité de la mesure : à l'*issir*, qui aurait même sens.

P. 5, v. 23 :

Estes vos la duchesse, qui est *belle* i *eschevie.*

i est ici pour *et*, comme dans ce vers de la page 6 :

Qui nos fera touz pendre i *an aut ancroer.*

V. aussi p. 7, v. 32. — *Qui* est doit se lire, soit en

élidant l'*i*, et en prononçant *qu'est*, soit en réunissant les deux mots en une syllabe, *quiest*. Lisez de même *qui a, qui armes* (p. 29, v. 4, et p. 51, v. 14); *si est, si ert* (p. 32, v. 27, et p. 46, v. 9); *si a* (p. 33, v. 7; p. 65, v. 3 et 4; p. 70, v. 20; p. 76, v. 12; p. 90, v. 27); *ami une* (p. 43, v. 34); *li en* (p. 49, v. 14); *i ot, i ont* (p. 67, v. 6 et 12; p. 70, v. 16); *li autri* (p. 67, v. 32), et *passim* d'autres exemples analogues. Au contraire, dans beaucoup de cas, il faut prononcer en deux syllabes *si a, si est,* etc. V., par exemple, p. 32, v. 25, et p. 34, v. 8.

P. 5, v. 26 : [ne vistes mie]? On lit seulement *smie* dans le manuscrit.

P. 7, v. 5 : *Vos me* sevrez (suivrez).

P. 7, v. 13 : *A icest* [mot]. Le manuscrit donne *moult* en abrégé, leçon inacceptable; la locution *à icest mot* revient à chaque instant.

P. 7, v. 22 : *De Jherusalem, sire.* On lit dans le manuscrit : *Sire, de Jherusalem,* ce qui fausse le vers et s'adapte moins bien à la question du duc.

P. 7, v. 32 : i enpai[n]z *et botez; i* pour *et*, comme dans les deux exemples ci-dessus L'*n* que nous restituons au mot *enpainz* est omise à chaque instant dans ce manuscrit. *Enpainz, d'impingere.* Le sens est : « Je pourrais bien m'attirer des coups si je parlais. » *Empainz et botez* sont deux termes toujours unis, et qui reviennent souvent dans les chansons de geste. En voici un exemple entre mille :

Moult fu le jour et empaint et boutez.

FOULQUE DE CANDIE, ms. de la B. I. anc. f fr. 7188.

P. 8, v. 9 : *Tant* me *doit plus peser.* A qui faut il rapporter ce *me?* Au faux pèlerin qui accuse Parise, ou à la dame dont il prétend avoir entendu la confession? Il y a bien encore d'autres difficultés dans ce

récit, où le poëte n'a pas eu plus de souci de la clarté que de la vraisemblance.

P. 8, v. 24 : *por amor* Dé. Nous corrigeons le manuscrit, où on lit : por *amorder*.

P. 9, v. 4 : *pautroniers*, *vos* mentez. Le manuscrit donne un jambage de trop à l'*m* de mentez. On ne saurait lire *i mentez* avec le premier éditeur : cette leçon fausse le vers.

P. 9, v. 7 : *antre front et le nés*. On lit dans e manuscrit : *antre nés et le front*, faute dont la rime indique la correction.

P. 9, v. 22 : *Madame m'aime*. Nous corrigeons le manuscrit, qui donne : *Madeime m'ame*.

P. 9, v. 23 : *Si me nori* [ses] *peres*. Le manuscrit porte : *mes*, leçon évidemment fautive. Le vers 18 de la p. 12 justifie notre correction. Parise dit de Milon : *Buer le norri* mes *peres*.

P. 10, v. 10 : *la belle au cors* mollé. Le manuscrit porte *mellé*, qui ne se comprend point, tandis que la locution *au cors mollé* se retrouve partout.

P. 10, v. 11 : *coilli an* [hé]. Manuscrit : coilli an *aé*. Nous rétablissons la forme habituelle, *hé*. *Coillir an hé*, on le sait, signifie *prendre en haine*, et c'est une locution qui revient à chaque instant dans tous nos poëmes du moyen âge.

P. 10, v. 27 :

Par ce m'an [h]*et madame que ne li vous doner.*

« Madame me haït parceque je ne voulus pas lui donner le conseil, l'aveu, qu'elle me demandait. » Tel est le sens manifeste de ce vers combiné avec le précédent. L'omission de l'*h* l'a fait lire d'une façon inintelligible par le précédent éditeur. V. *het* au vers 15 de la page suivante, où l'aspiration était nécessaire pour éviter l'élision de la voyelle finale du mot précé-

dent. Ici, où l'on prononçait sans doute : *m'an-n-et*, le scribe a omis le signe d'aspiration. Même observation sur le vers 13 de la page 15, qui est la répétition presque littérale de celui-ci.

P. 10, v. 33. Ce vers est de dix syllabes dans le manuscrit. Nous proposons de suppléer [*ce a*] pour rétablir la mesure.

P. 11, v. 2 : *meté* pour *maté*.

P. 11, v. 16 : *cest plait m'a* levé. Manuscrit : m'a *alevé*, leçon qui fausse le vers et remplace le terme ordinaire par une expression insolite.

P. 11, v. 22. Ce vers est de dix syllabes dans le manuscrit ; pour lui rendre sa juste mesure, nous suppléons *Dame* devant *Diex*.

P. 12, v. 9 : *come ele ot erré*. Ici le manuscrit a été corrigé, et mal corrigé, par une main moderne. Nous rétablissons la leçon que nous croyons apercevoir sous cette correction malheureuse.

P. 12, v. 15 : *ja ne vos ert* celé. Nous corrigeons le manuscrit qui donne *scelé*.

P. 13, v. 4 : *coment il a* o[v]*ré*. Manuscrit : *oré*, leçon qui ne nous paraît ici avoir aucun sens. C'est *ovré* qu'on lit toujours dans cette locution bien connue.

P. 13, v. 16 : *Li dus Raimons* off[r]it. On lit dans le manuscrit :

Li dus R. offert .IIII. *pailes roez*,

On pourrait peut-être lire : *li dus* [li a] *offert* ; Ils font chanter la messe au grand moutier de Saint Gilles ; le duc *lui a* offert quatre *pailes*, en lui disant : « Tenez, sire Saint Gilles, etc. »

P. 14, v. 3 : Q'u *grant pechié*. C'est la leçon du manuscrit ; mais il faut lire sans doute *qu'à grant pechié*, qui est la forme habituelle.

P. 14, v. 33 et 34 : Et *ilueques* — Et *del baron*.

On lit dans le manuscrit : *Eet*, au commencement de ces deux vers. Le copiste a répété l'*e* sans tenir compte de l'initiale majuscule.

P. 15, v. 10 :

Qu'il li fist les .II. *iauz de la* teste *saillir.*

Manuscrit : *tester*. Le scribe a ajouté ici, par erreur, l'*r* qu'il a omise au vers suivant à la fin du mot *aragie*[*r*].

P. 15, v. 13. V. la note sur le vers 27 de la page 10.

P. 17, v. 15 :

Clarembaut le veillart avez oï parler.

Les deux vers qui suivent nous semblent intervertis; nous lirions volontiers le second avant le premier, ce qui dégagerait un peu le sens assez embarrassé de ce passage.

P. 18, v. 19 : [Et] *li poins*. Manuscrit : *est*, leçon inadmissible.

P. 18, v. 26 : *merci, por amor Dé!* Le manuscrit ajoute à tort : *del ciel.*

P. 19, v. 11 : .v^{c}.M. *diable*. Le scribe a oublié le c supérieur, ce qui réduit le chiffre à cinq mille, nombre de diables suffisant, sans doute, pour emporter l'âme de Milon, mais non pour faire la mesure du vers. Nous lisons .v^{c}.M. comme on dit encore parfois en semblable occurrence.

P. 20, v. 6. Après ce vers il y a sans doute un vers omis, que réclame le sens incomplet. Voici comme nous rétablirions ce passage :

— *Dame, ce dit li dux, ja puis Dex ne m'ait chier,*
Ne me face pardon de mes mortels pechiez,
Se je mange jamais tant com vive soiez.

P. 20, v. 17 : que *li vëist* (*sic*), lisez *qui*.

P. 20, v. 25 :

Vers .I. feu l'entraînent, voiant tot le barné.

Il nous paraît qu'ici encore il manque au moins un vers, pour amener les paroles de la duchesse ; par exemple, celui-ci :

Là où voit les barons, si les apelés.

P. 20, v. 28 : *an se don* m'arestez (*sic*), pour *en ce dont*.

P. 22, v. 11. Il y a évidemment ici transposition de mots dans le manuscrit, où on lit :

A grant enor garison vos de vos trover.

Nous avons rétabli l'ordre interverti. Ce vers a le même sens que le vers 17 de la page suivante.

P. 22, v. 12. Au lieu de *Deu* que porte le manuscrit, il faudrait *Dé* pour la rime.

P. 22, v. 16 : *que m'en remanra orez* : leçon dont la mesure s'accommode mal, et dont le sens ne paraît guère clair.

P. 22, v. 31 : Haï ! *Clarembaus sire*. On ne lit que *ha* dans le manuscrit, mais il y avait une autre lettre, aujourd'hui effacée, qui était sans doute un *i*.

P. 23, v. 5 : *qui moult* saches *om ere*, « qui était homme fort sage », ce dernier mot prononcé et écrit à la lorraine.

P. 23, v. 25 : Qu'il *ampuis*. Pour la mesure, nous corrigeons le manuscrit, qui donne *que il*. — *Ne lava*, sans doute pour *ne leva*. V. aussi p. 73, v. 8.

P. 24, v. 2. Leçon du manuscrit :

Qui gisent es couches ou palais lez à lez.

Pour rétablir la mesure du vers, nous lisons en transposant : *ou palais, es couches*. Sinon, il faut supposer le mot *escouchés*, dont nous ne connaissons pas d'exemple. Du Cange (éd. Henschel) donne, il est

vrai, *escouchiée* au sens *d'accouchée*, t. VII, p. 151; mais il renvoie à *elevare*, 5, où on lit *acouchée*.

P. 24, v. 23. Le manuscrit donne *Salins*. C'est *Senlis* qu'il faut lire évidemment.

P. 25, v. 8. On lit dans le manuscrit :

Cant fu as noses de saint Architeuclin.

Vers de dix syllabes seulement.

P. 25, v. 22 :

Par son *commandement au tiers jor surrexis.*

Son ne saurait se rapporter au sujet de la proposition précédente; il y a donc lieu de croire qu'un ou plusieurs vers ont été omis avant celui-ci.

P. 25, v. 25 : deslivré *s'est d'un fil.* Manuscrit : *deslivrea.*

P. 26, v. 4 : *anfes, moult par* es *biaux.* Manuscrit : *est*, faute évidente.

P. 26, v. 11. Nous suppléons [*s'en fu*] pour compléter la mesure et le sens.

P. 26, v. 22 :

Estes vos cors à dame a grant duel demené.

On lit plus loin (p. 29, v. 28) :

Estes vos cors de dame à norice torné.

Cors de dame, cors à dame, sont des expressions identiques et qui signifient simplement *dame.*

P. 26, v. 28 : *Cil furent bon baron.* Le premier éditeur n'a pas compris ce passage : il a cru que *cil* se rapportait aux voleurs; il se rapporte aux barons qui escortent la duchesse. Ils se gardèrent bien, dit le poëte, en sorte que rien ne put leur être enlevé; mais l'enfant de la duchesse fut dérobé.

P. 27, v. 11 : *ne* l'esteri *plorer* (*sic*); il faut lire, croyons-nous : *ne* l'estéust *plorer* (d'estevoir, au sens d'*oportere*).

P. 28, v. 1 :

Anfes, moult par es *bieuz et de moult* grant *aé*.

Le manuscrit donne encore *est*, comme plus haut, p. 26, v. 4. — A moins d'attribuer au mot *aé* un autre sens que celui qu'il a d'ordinaire, il faut croire que *grant* est une faute du copiste, et qu'on doit lire *joine*, ou tout autre mot d'un sens équivalent. Voyez les vers 15 et 32 de la page 31, où en parlant du même enfant on dit qu'il est de *petit aé*.

P. 28, v. 3 : n'apendrai *à ambler*. Il faut lire, pensons-nous, *n'apendras* (n'apprendras).

P. 28, v. 7 :

Il croit plus et esmande que uns au[t]*res asez*.

On lit dans le manuscrit *aures*, au lieu de *autres*, que nous proposons, et qui donne ce sens très satisfaisant : l'enfant croît et s'amende beaucoup plus qu'un autre (qu'un enfant de son âge). V. la même idée développée p. 30, v. 6 et 7.

P. 28, v. 15 : Qu'ele *ne fu*. Manuscrit : *que ele*.

P. 28, v. 16 : *Qu*'el *déust relever*. Il n'est pas rare de rencontrer *el* pour *elle*; mais ici on pourrait se borner à lire *que déust relever*, sans nuire au sens.

P. 28, v. 27 :

Puis acoillent lor erre tot lor *chemin ferré*.

Il faut lire, croyons-nous : tot *le* chemin ferré. Le scribe a répété *lor* par erreur.

P. 29, v. 8 : Si [m'est] *ocis mes peres*. Le manuscrit, qui n'est guère lisible ici, semble donner *sinot* ou *simot;* mais le sens s'accommoderait mal de cette leçon.

P. 30, v. 27 : *Por* l'amor *Ganelon*. Leçon peu satisfaisante. Mieux vaudrait lire peut-être en corrigeant le manuscrit : *Por la mor*[t] *Ganelon*.

P. 31, v. 8 : *faites vos* .III. [larrons]... Le manu-

scrit donne *barons;* mais voyez plus bas *larrons*, même page, v. 21 et 34, et aussi p. 32, v. 9 et 28.

P. 31, v. 12 : *Et* se *il est*. Lisez : s'il *est*, pour la mesure, et de même, v. 15 : *mais* por ce *est il*. Lisez comme s'il y avait *por c'est*.

P. 31, v. 17. On lit dans le manuscrit :

Bien tost en porroit esprendre, espoir, par joieneté.

Le mot *espoir* a été, il est vrai, exponctué, mais par une main moderne, et à tort selon nous. Il suffit de lire *prendre* au lieu *d'esprendre* pour restituer au vers sa juste mesure et un sens fort net, que troublerait le mot *esprendre*.

P. 31, v. 18. Voici la leçon du manuscrit :

Mais por ce n'aura ja plus plus grant vité.

P. 32, v. 12 : *estrang*[l]*er*. Nous corrigeons le manuscrit, où on lit *estranger*.

P. 32, v. 16 :

Tot droit là où il set.

Manuscrit : là où il *lo* set. On pourrait comprendre : *là où il le sait;* mais Hugues ne sait où est le trésor, et le vers suivant prouve que celui-ci doit être placé dans la bouche d'un des larrons. Il faut donc retrancher *lo* pour la mesure comme pour le sens, et comprendre *set* au sens de *soit* (*sit*), ou mieux de *siet* (*sedet*).

P. 32, v. 27 : *si est areire* tornez. Manuscrit : *retornez*, qui fausse la mesure.

P. 32, v. 32. Avant ce vers il en faudrait au moins un autre, qui semble avoir été omis par le scribe. Les larrons ont grande joie, dit le poëte, *mais bientôt ils conçoivent des doutes*, car ils voient que Hugues ne porte rien. Le vers omis, selon nous, pourrait être celui-ci :

Mais d'aucune boisdie se pristrent à douter.

P. 33, v. 5 : *je ai* .III. *moult biaux dez*. Manuscrit : *moult* .III. *biaux dez*.

P. 33, v. 25 : *adonc* serai *ge*, pour *saurai ge*.

P. 34, v. 3 : *vos* iant (*sic*). Peut-être au sens d'*allant;* peut-être aussi faut-il corriger et lire : [vo]*iant*.

P. 34, v. 4 : e[t] *parez*. Manuscrit : *es* parez.

P. 34, v. 5. Le manuscrit donne encore ici *barons* pour *larrons*, erreur qui provient sans doute de la consonnance.

P. 34, v. 7. Manuscrit : Si *commence sa raison*. Nous supprimons ce *si*, dont le sens peut se passer et qui fausse le vers.

P. 35, v. 7 : *corone* d'or. Manuscrit : d'*ore*.

P. 35, v. 10 : *daé*, dehait, malheur.

P. 35, v. 11 : *à mon* éé : *éé* pour *aé*, de ma vie.

P. 36, v. 22 : *je* ultimes *an sui*. Leçon fort douteuse; le manuscrit est illisible.

P. 36, v. 29 : an *l'enfant apelé* : *an* pour *ont*.

P. 37, v. 25 : *ne ja del vostre quier*. Manuscrit : del vostre *ne* quier. Nous supprimons ce *ne* surabondant et qui fausse le vers.

P. 38, v. 34 : *cortoisement lo* sage, pour *le sache*, le tire. C'est l'inverse de la forme notée ci-dessus, *saches* pour *sage* (p. 23, v. 5). On trouve de même *broje* pour *broche*, p. 18, v. 11.

P. 39, v. 4 : *me vol*[i]*ent afoller*. Nous restituons *volient* d'après le vers 22 de la même page.

P. 39, v. 9 : *se tex max* (si tel mal). Le manuscrit porte : *cet* tex.

P. 39, v. 16. Avant ce vers nous pensons que le scribe en a omis un autre nécessaire pour justifier ces mots : *Quant ele se redresce*, etc. Elle était donc tombée évanouie.

P. 39, v. 24 : *s'il n'avoit* .IIII^{c}. Ce *ne* n'est pas négatif; il est là pour *en*, comme en provençal, comme en italien. On le retrouve chez nous dans la bouche du peuple : *sinn'avait* (s'il en avait).

P. 40, v. 7 : neu *poons ramener*. *Neu* pour *nel*, ne le.

P. 40, v. 11 : *le destrier* sejorné. Manuscrit : *sejorner*.

P. 41, v. 25 : *que vos* me *resamblez*. A qui vous ressemblez pour moi, à mes yeux, dont vous me rappelez les traits.

P. 41, v. 33 : *beauz sire*. Le manuscrit ajoute *ostes*, qui est inutile et fausse le vers.

P. 42, v. 1 : *je* na *sai*. Pour *ne*.

P. 43, v. 11 : *ainz home n'econdi*. Manuscrit : *ainz n'econdi home*, leçon qui fausse le vers.

P. 43, v. 16 : [*disner*]. Le feuillet du manuscrit est coupé; mais le sens appelle *disner*, qu'on lit partout ailleurs dans ce vers si souvent répété.

P. 43, v. 34 : ami *une chaminée*. Pour *emmi*. Les deux premiers mots prononcés ensemble ne forment que trois syllabes.

P. 45, v. 2 : *après son* deceus, pour *décès*. On trouve plus loin le même mot sous la forme *decet*.

P 45, v. 18 : sus *de moi vos traés*. Manuscrit : *an sus*, leçon qui fausse le vers On retrouve dans d'autres textes la même locution sans le mot *en*.

P. 45, v. 25 : [dites moi] *verité*. Manuscrit : *ja orrez* verité, leçon évidemment fautive. V. plus bas le vers 34 de la même page.

P. 45, v. 28 :

Mieux vaut .I. *bons batarz que mauvais* d'éposé.

Le premier éditeur a lu *déposé*, et demande en note :

« Que veut dire *déposé* par opposition à bâtard ? » Nous serions fort en peine de répondre, et quoique notre leçon puisse laisser à désirer, nous la croyons plus admissible. Nous traduisons :

Mieux vaut bon bâtard que mauvais fruit de mariage (d'épousé ou d'époux légitime).

P. 46, v. 13 et 14:

La grant traison *me firent à mon cors aporter*
De pormant et de pome, s'erant *envenimé*.

La grant traison nous paraît difficile à bien expliquer. Il faudrait, selon nous, lire ici, comme à la page 52, v. 11, où le même fait est de nouveau raconté :

.I. grant present me firent....

Entre *traison* et *present* il y a une certaine consonnance qui a pu tromper le scribe, si, comme nous le pensons d'après ce passage et d'autres, il a écrit sous la dictée. — *Erant* pour *erent*, étaient.

P. 46, v. 27 : *nos venimes sà* outre. Manuscrit : *outree*.

P. 46, v. 28 : *Lai* [si me] *prist mes vantres*. Manuscrit : *laisisne*, leçon dont on ne peut rien tirer si ce n'est peut-être *l'aisisne;* mais nous préférons de beaucoup rétablir la locution qui se lit déjà p. 41, v. 29 : *ses vantres la prist*. — *Lai* est pour *là*, comme en vingt autres passages de ce texte, et notamment à la p. 47, v. 21.

P. 48, v 8 : *il a fait de* [ses] *homes*. Manuscrit : *fe*. Nous maintenons la correction du premier éditeur.

P. 48, v. 12 : son *ernois*. Manuscrit : *sont*.

P. 49. v. 31 : *sor mon desf*[oi]. Manuscrit : *desfens*. Il faut lire pour la rime *desfoi*, dont on trouve ailleurs des exemples en ce sens.

P. 50, v. 6 : mo[n] *branc viannois*. Manuscrit : *moult*.

P. 50, v. 14 : *comparrois*. Manuscrit : *comparrons*. La rime et le sens exigent *comparrois*. (*Si je puis échapper, vous me le paierez cher.*)

P. 50, v. 15 : *an antandez*. Forme qui revient à chaque instant et que nous rétablissons ici au lieu de la leçon du manuscrit : *aantandez*.

P. 51, v. 3 :

Que trestuit en san *plein icil* prevont *fosé.*

San pour *sont*. *Prevont*, profonds. (Provençal, *preon*.)

P. 51, v. 5 :

Li chatiax ne dote home qui de mere soit né.

On lit dans le manuscrit :

Li chatiax fu si forz qu'il ne dote home de mere né.

Le premier éditeur a fait de cette longue ligne deux vers au moyen d'une addition ; nous la réduisons, par un retranchement, à un seul vers, identique ou à peu près au premier vers de la page 53.

P. 51, v. 12 : *qu*[e]. Manuscrit : *qui*.

P. 51, v. 13 : *Tant an* [vi]. Manuscrit : *ansi*, leçon inintelligible, selon nous.

P. 51, v. 14 : *Plus de* .VII^c^. n'i *ot*. *N'i* pour *en* y. (*Il* y en *eut plus de sept cents*.)

P. 51, v. 15 :

Puis accoillit [le duc] *une guerre mortel.*

Manuscrit : *li dus*, leçon qui formerait un contresens. V. page suivante, vers 2.

P. 51, v. 23 : *genti*[ls]. Manuscrit : *gentifl*.

P. 51, v. 27 : *Antres*[qu'est an] *Gascoine*. Le manuscrit est effacé ; la leçon est fort douteuse.

P. 52, v. 1 :

Maléoite soit l'arme (*sic*) *que il onques fu nez.*

Il nous semble impossible de lire, comme le premier

éditeur, *l'anne* ou *l'anné*. Mais que signifie *l'arme? l'âme?* Ce sens ne convient point à notre vers. La forme ordinaire en pareil cas est : *maléoite soit* l'ore (l'heure), et c'est là, croyons-nous, la vraie leçon.

P. 52, v. 4 : [*mostrer*] Il semble qu'on lise dans le manuscrit *monter*, mais *mostrer* est l'expression propre. Voyez plus loin, p. 55, v. 9, la même idée répétée.

P. 53, v. 13 :

Jusques à itel ore [qu'il vos ert] *commandé.*

Manuscrit : *que la nostre comandé*, leçon inintelligible et qui fausse le vers.

P. 53, v. 21 : *au borz et as* outez. Pour *ostels*, *hôtels*.

P. 54, v. 18 : *qu'il n'aient à planté*, qu'ils *en* aient en abondance.

P. 56, v. 4 : *vers* terre. Manuscrit : *terra*.

P. 56, v. 13 : *Sire, dit Clarembaus*. Manuscrit : *ce* dit. Nous supprimons *ce*, dont le sens peut se passer, et qui fausse le vers.

P. 56, v. 29. Nous suppléons [*tant tost*]. Le vers n'a que dix syllabes dans le manuscrit.

P. 57, v. 1 : *pouf*, peu.

P. 58, v. 12 : *Et va ferir* [Herdré]. Manuscrit : *Antoine*.

P. 59, v. 14 :

Berengers remonta et Herdrez ses amis.

On lit dans le manuscrit :

B. et H. remonta et Herdrez ses amis.

Il faut évidemment ne point tenir compte des deux mots *et H*.

P. 59, v. 28 : *et* ses *escus* (*sic*), pour *ces*, faute fré-

quente, même dans des textes plus corrects que celui-ci.

P. 59, v. 29. Le vers est de dix syllabes dans le manuscrit. Nous supposons l'omission du mot *fendre*.

P. 60, v. 33 : *corrir*[ent]. Manuscrit : *corrires*.

P. 61, v. 22 :

Por ce fait il ma terre à ses homes gaster.

Après ce vers, il faut suppléer, croyons-nous, celui qu'on a déjà lu p. 51, v. 21 :

Que nus hom de la terre n'i ose demorer.

P. 62, v. 6 : *fi*[z]. Manuscrit : *fit*.

P. 64, v. 3 : *armer*. Manuscrit : *armar*.

P. 64, v. 16 : *mercrerez*, pour *mescrerez*, de *mescroire*.

P. 64, v. 23 : *Onques* mauz (*sic*), pour *mais*.

P. 65, v. 4 :

Quant [Berangers] *l'a veu, si a* [Raimont] *apellé.*

Manuscrit :

Quant R. l'a veu, si a H. apellé.

Double erreur. C'est Béranger qui parle et s'adresse au duc Raymond, comme on le voit plus bas par la réponse ; il faut donc lire comme nous proposons.

P. 65, v. 16 et 24 :

Je ne sai ce que vaut ne *à que ce puet aler.*

Prononcez *n'a* que. La lettre élidée n'est pas toujours supprimée dans les manuscrits, et, même après l'invention de l'imprimerie, l'apostrophe, comme nous l'apprend Dolet dans son Traité de l'accentuation, avait souvent lieu sans être marquée. Même observation sur le vers 24 et sur le vers 1 de la page 78 : *occire* ne *afo*ler ; lisez : *n'afoler*.

P. 66, v. 14 :

Onques de si felon n'oï nus [hon] *parler.*

Manuscrit : *onques*, qui se lit déjà au commencement du vers et qui fausse la mesure.

P. 66, v. 18 : *les vers kiaumes* [laciez]; manuscrit : *d'acier*; mais il faut lire *laciés*, lacés, comme au vers 4 de la page 67, ce qui forme un sens que *d'acier* laisse incomplet.

P. 67, v. 6. Au lieu de *percier,* il faudrait *perciés*, comme *desmailliez* au vers suivant; cependant *trebuchier,* au troisième vers, et *traîner,* au quatrième, semblent indiquer que le poëte ou le scribe songeait à la forme ordinaire :

Donc vissiez tante lance et tant escu percier.

P. 69, v. 26 : *Fierement l'enchaucierent.* Le manuscrit ajoute ensuite *et*, que nous supprimons pour rétablir la mesure du vers.

P. 73, v. 14 : [de ma] *dame.* Manuscrit : *da me* dame, comme *ma daime m'ame*, p. 9, v. 22. V. la note.

P. 73, v. 20 : *li* maitres (*sic*), sans doute pour *li maires.* –

P. 74, v. 9. Après ce vers il y a dans le manuscrit une lacune évidente; nous avons essayé de la combler en ajoutant les deux vers enfermés entre [ ].

P. 74, v. 16 : *Lai* véisset. Pour *là véissiez*, comme on lit plus bas, vers 25 de la même page.

P. 75, v. 3 :

Clarembaut le veillart ou a dit et conté.

Il faudrait *ont* au lieu de *a*. Le sens nous paraît être : « Nous venions de fourrager, et nous étions chargés de butin; je ne sais quels diables vinrent de ce côté, ou sont allés avertir le vieux Clarembaut; tant il y a

qu'ils nous ont couru sus et nous ont ravi notre proie. »

P. 75, v. 6 :

Et si n'ont *de vos homes bien* .XL. mené.

Encore *ne* au sens de *en*. V. un autre exemple p. 76, v. 31 : *près n'a le sanc desvé.*

P. 76, v. 17 : *l*[es]; manuscrit : *lor*.

P. 76, v. 30 : .II. *fretes*. Au sens obscène de l'italien *fregare*.

P. 76, v. 33 : .III. [*poils en araga*]. Le manuscrit donne cette leçon inintelligible et qui fausse le vers : .III. *poiz l'an anga*.

P. 77, v. 11 : *a Antoine* covré. Le même que *combrer*, saisir.

P. 77, v. 12 : *jusqu'au* leu *du baudrer. Leu* est admissible, à la rigueur; mais *neu* (nœud) est l'expression ordinaire en pareil cas.

P. 77, v. 22 : *ma*[r]; manuscrit : *mais*, faute évidente.

P. 78, v. 10 : *Vostre pere vos mand*[e]. Manuscrit : *manda*.

P. 80, v. 22 : *Sor lor* [piez]. Le manuscrit donne *priz*, faute manifeste.

P. 81, v. 5 : *.I. grant asaut* livré. Manuscrit : *livrer*.

P. 81, v. 13 : *as tu* [le senc] *desvé?* Manuscrit : *lenc*.

P. 81, v. 33 : *parlé*. Manuscrit : *parler*.

P. 82, v. 7 : [et Sanson] *et Herdré*. Manuscrit : *Sanse et Herdré*, leçon qui fausse le vers. Pour rétablir la mesure, nous ajoutons *et*, et nous donnons au mot *Sanse* la forme du régime, que la grammaire réclame ici.

P. 82, v. 17 : *bons pailes* d'Estantes (*sic*). Il faut lire sans doute *d'Otrante*.

P. 84, v. 2 : *ja* n'*orrez verité*. Pour *en* orrez.

P. 84, v. 26 : *dès* que o *vos*. Prononcez : *dès qu'o vos*.

P. 84, v. 30 : *pucelles, bacheler*. Manuscrit : *pucelles* et *bacheler*, ce qui fausse le vers.

P. 85, v. 2 : qui *tant a desirré*. *Qui* pour *que*, *i* pour *e*, comme en vingt autres passages.

P. 85, v. 29 :

Les traïtors amoine orz de la terre, *à pié*.

Le premier éditeur a corrigé le manuscrit et lu *chartre*, au lieu de *terre*. Il nous paraît que ce mot est acceptable et revient au même sens puisque la chartre est *parfonde* et *sous terre*.

P. 85, v. 31 : *arainiés*. Manuscrit : *arainier*.

P. 86, v. 6 : *l*[ui]; manuscrit : *lor*, faute évidente.

P. 86, v. 7 : *anarber*, enherber, empoisonner.

P. 86, v. 12 : *s'ann* auras. Manuscrit : *araus*, l'*u* transposé.

P. 86, v. 14 : *atargié*. Manuscrit : *atargier*.

P. 87, v. 27 : Ses *a de bones robes*. Manuscrit : *Ses les* a. Nous supprimons *les*, qui est déjà renfermé dans *ses*, et qui fausse le vers.

P. 88, v. 22 : *Où* que il *voit*. Ici comme ailleurs prononcez : *Où qu'il* voit.

P. 88, v. 23 : *E*[*n*] *non Deu, dit li traitres*. Le manuscrit ajoute ici : *biauz sire*, que nous supprimons pour réduire le vers à sa juste mesure.

P. 89, v. 8 : *Sire, c'es*[*t*] *mes parrains*. Après *sire*,

on lit dans le manuscrit : *ce dit Hugues*, que nous supprimons comme le veut la mesure.

P. 90, v. 4 : *Ben set* sil *n'estoit mie*. *Sil* pour *cil*. Il sait bien, il voit bien, que ce n'est pas *celui-là* (qu'il cherche).

P. 90, v. 18 : *gardez* nou *me celez*. *Nou* pour *nel* (ne le), comme *dou* pour *del* (de le).

P. 91, v. 16 :

Ansin loëstes vos Huguet anler ambler.

Nous comprenons ainsi ce vers : *ainsi loudtes vous Huguet aller voler*, ainsi fûtes-vous d'avis que Hugues allât voler. (V. p. 31 et suiv.)

P. 92, v. 11. Ce vers est de dix syllabes dans le manuscrit. Nous proposons de suppléer [*s'i ot*].



